


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



A M. DUGUEYT,

CONSEILLER.





# L'ESPRIT

## DE

# *SAINT-EVREMONT.*

Par l'Auteur du Génie de Montesquieu.



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M DCC LXI.





# AVERTISSEMENT.

*CE titre, quoiqu'il ſoit commun à pluſieurs abbrégés, ſemble convenir particuliérement à l'extrait des Ouvrages d'un Ecrivain qui n'avoit proprement que de l'eſprit; car on ne peut accorder à Saint-Evremont ni du génie, ni du ſentiment, ni de l'érudition, ni peut-être un vrai talent, ſi ce n'eſt celui d'écrire; auſſi ſa réputation trop éclatante durant ſa vie, commence-t-elle à s'éteindre. On a tellement lu ſes Œuvres, qu'on ne les lit plus; & cet Auteur paye déja chez la poſtérité pour l'admiration outrée de ſes contemporains. Cependant il reſte dans ſes écrits*

*un mérite assez réel, pour sauver son nom des atteintes du tems. C'est afin de le soustraire à l'oubli dont il est menacé, qu'on a réduit dans ce livre le fond de huit volumes en un seul. Si beaucoup de choses qu'on ne trouve dans celui-ci paroissent usées, c'est parce que d'autres auteurs les ont répétées d'après Saint-Evremont; mais la gloire qu'il a de les avoir dites le premier, sera toujours nouvelle. Si l'on apperçoit dans ce choix quelques maximes fausses, c'est le défaut du bel esprit qui ne présente qu'un côté des objets, & qui généralise trop sa maniere de les voir.*

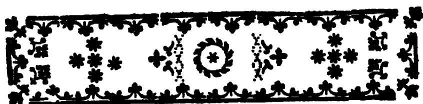
*Il faut chercher dans Saint-Evremont des pensées ingénieuses, plutôt que des vérités. Cet écrivain a des tours de phrases*

*quelquefois gênés, pour être exacts, quelquefois peu corrects, pour être aisés. Mais falloit-il le défigurer, sous prétexte de le corriger? On s'est donc permis uniquement de retrancher ou de changer un mot en certaines occasions, quand cette correction ajoûtoit à la pureté du style, sans altérer le fond des pensées. Ces mots sont marqués par des sous-lignemens; en d'autres endroits, on a supprimé des longueurs & des répétitions; on a réduit une phrase à sa moitié, ôté ce qu'on appelle des arrondissemens de périodes, pour serrer le nerf des idées. Souvent on a laissé couler l'éloquence verbeuse de l'auteur, pour le faire connoître tel qu'il étoit avec ses graces & ses défauts. On a omis dans les lettres les particulari-*

*tés peu intéressantes, afin de n'en conserver que le tour facile & certaines anecdotes qui en font l'agrément. On n'a rien gardé de ses vers ni de ses comédies, parce qu'ils n'offrent rien d'intéressant.*

*Au reste on n'a pas dû, ni même pu s'astreindre à aucune espece d'ordre & de liaison dans l'abbrégé d'un auteur qui pensoit & écrivoit sans suite & sans systême, avec le ton & la dissipation d'un homme de Cour. Cependant il en a coûté quelque peine pour rapprocher des objets éloignés, & pour remettre sous des titres précis des matieres vagues & décousues.*





# INTRODUCTION PRÉLIMINAIRE,

*Contenant les principales particularités de la vie de M. de Saint-Evremont.*

CHARLES DE SAINT-EVREMONT, d'une ancienne maiſon de Normandie, naquit le premier Avril 1613, à S. Denis-le-Guaſt. Après avoir commencé l'étude du droit, il quitta le chemin de la robe pour le parti des armes ; il obtint une Compagnie, après le ſiége de Landrecy, où il s'étoit trouvé.

*a iv*



Le métier des armes ne l'empêcha point de cultiver ſon goût pour les belles-lettres & la philoſophie ; mais le peu d'utilité des ſpéculations ordinaires de cette ſcience le détourna de s'y appliquer. Il en dédaignoit l'étude, au lieu qu'il conſerva toujours de l'eſtime pour celle du droit qu'il jugeoit non-ſeulement utile, mais néceſſaire à un honnête homme.

Une politeſſe aſſaiſonnée de tous les agrémens du bel eſprit, une bravoure éprouvée dans les actions générales & dans quelques combats ſinguliers, un concours brillant de

qualités qui ne sont pas toujours le partage des gens de guerre, attirerent à Saint-Evremont l'estime des militaires les plus distingués de son tems. Le prince de Condé fut si charmé de sa conversation, qu'il lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui.

Saint-Evremont fut blessé à la bataille de Nortlingue, & ne fut bien guéri que trente ans après : encore lui resta-t-il de sa blessure une foiblesse dans la jambe gauche. Après la prise de Furnes, le duc d'Enguien choisit Saint-Evremont

pour en apporter la nouvelle à la Cour, & le chargea de proposer au cardinal Mazarin le siége de Dunkerque, & de régler avec ce ministre tout ce qui pourroit assurer l'exécution d'un si grand dessein.

Saint-Evremont réussit au gré du prince de Condé ; mais une legere imprudence lui fit bientôt perdre le mérite de ce service. M. le Prince avoit la foiblesse de plaisanter sur le ridicule des hommes, & n'en étoit que plus sensible à la raillerie. Saint-Evremont ne le ménagea point dans quelques entretiens secrets. Le duc d'Enguien le sçut, & il lui ôta

la lieutenance de ſes gardes. On dit pourtant que ce Prince, naturellement grand, eut la générosité de lui pardonner dans la ſuite ; mais une premiere diſgrace ne corrigea point Saint-Evremont de ſon humeur cauſtique, puiſqu'il fut mis trois mois à la Baſtille pour quelques plaiſanteries faites à table contre le cardinal Mazarin. On ajoûte, il eſt vrai, que Saint-Evremont n'y avoit pas eu plus de part que les autres convives de la compagnie où furent tenus ces propos offenſans ; mais dans ces ſortes d'occaſions, le plus foible paye. Cependant le car-

dinal ſe réconcilia avec Saint-Evremont; & dans ſa derniere maladie, il l'engagea pluſieurs fois à lui lire une Satyre qu'il avoit faite contre le duc de Longueville. C'étoit au ſujet de ſa retraite en Normandie, dans le tems de la guerre de Paris. Le Duc avoit offert le commandement de l'artillerie à Saint-Evremont, pour l'attirer dans ſon parti; mais celui-ci ne voulut pas ſe détacher de la Cour. La guerre civile s'étant répandue de la capitale dans les autres villes du royaume, le Roi, pour récompenſer le mérite & la fidélité de Saint-Evremont, le fit

maréchal de camp, avec une pension de trois mille livres.

Le Traité des Pyrénées mit fin à toutes ces hostilités. Cette paix déplut à beaucoup de gens. Saint-Evremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créquy, & sa lettre étoit la Satyre du Traité. Le Roi ayant eu communication de cette lettre, ordonna qu'on mît Saint-Evremont à la Bastille. Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, se retira dans la Normandie, & chercha les moyens de sortir de la France.

Il passa d'abord en Hollande, & de-là en Angleterre. Un voyage qu'il y avoit déja

fait à la ſuite de l'ambaſſadeur de France, que Louis XIV avoit envoyé à Charles II, lorſqu'il parvint au trône de ſon pere, l'avoit mis à même d'y faire connoiſſance avec pluſieurs perſonnes du premier mérite, & de la plus haute naiſſance ; enſorte qu'y retournant, il n'eut pas de peine à renouer ces liaiſons. Ce fut en ce pays que M. de Saint-Evremont compoſa une grande partie de ſes ouvrages : c'étoit par la lecture & la compoſition, qu'il cherchoit à adoucir les chagrins de ſa diſgrace. Pluſieurs perſonnes s'employerent inutile-

ment pour obtenir le rappel de M. de Saint-Evremont. Elles ne purent y réussir ; & lui-même voyant le peu de succès de leurs peines, les pria de ralentir leurs sollicitations.

Madame la duchesse de Mazarin ayant eu des raisons de mécontentement de son mari, quitta la cour de France : elle voyagea en différens pays, & passa enfin en Angleterre. M. de Saint-Evremont la vit souvent, ainsi que plusieurs gens de lettres qui s'assembloient dans sa maison. C'est à cette Dame à qui il adresse une grande partie de ses ouvrages. Il fit même pour elle

un mémoire en réponſe à celui de M. de Mazarin, qui avoit fait déclarer par Arrêt du Conſeil, ſon épouſe déchue de ſes prétentions.

Quelques occupations ou quelques plaiſirs qu'il trouvât en Angleterre, M. de Saint-Evremont ne négligea pas d'entretenir une ſorte de commerce avec les amis qu'il avoit en France. Il écrivoit ſouvent au comte de Grammont, à la belle & ſpirituelle Ninon de l'Enclos; & à pluſieurs autres perſonnes. Il compoſa beaucoup d'ouvrages; mais il avoit une répugnance à les publier, que ſes

meilleurs amis ne pouvoient vaincre. Cette obstination engagea beaucoup d'écrivains à faire passer leurs ouvrages sous le nom de M. de Saint-Evremont, & on en a vu une foule qui lui ont été attribués, & qui très-sûrement n'étoient pas de lui.

M. de Saint-Evremont mourut le 20 Septembre 1703. Il étoit âgé de quatre-vingt-dix ans. Il avoit ordonné par son testament qu'il fût enterré sans pompe, & on se conforma à sa volonté ; mais on choisit pour le lieu de sa sépulture l'abbaye ou église collégiale de Westminster, célébre par les tom-

beaux des rois d'Angleterre, & par ceux d'un nombre de perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, ou par leur ſçavoir, ou par leur eſprit.

Il conſerva juſqu'à la fin de ſa vie une imagination vive, un jugement ſolide & une mémoire heureuſe. Les douleurs ſenſibles & cuiſantes qu'il ſouffroit dans ſa maladie, ne troublerent jamais ſa tranquillité. Il les ſupporta avec une fermeté & une conſtance qui doit être enviée des philoſophes du premier rang. Ses manieres étoient gracieuſes & engageantes, ſa converſation libre & enjouée, ſes reparties

promptes & heureuſes. Il poſſédoit parfaitement l'art de lire, & racontoit d'une maniere agréable.

Il avoit beaucoup de penchant à la ſatyre. Le ridicule qu'il remarquoit dans les hommes le réjouiſſoit ; il ſe plaiſoit à le faire ſentir par une raillerie fine & piquante, ou par une ironie ingénieuſe. Il préféroit, comme il le dit lui-même, l'art de dire des vérités obligeantes à l'art de donner des louanges malignes.

Il a toujours parlé de ſa diſgrace avec la fermeté & l'aſſurance qui conviennent ſi bien à un honnête homme. Quel-

que desir qu'il eût de revoir sa patrie, il n'a jamais demandé son retour d'une maniere basse & rempante.

M. de Saint-Evremont n'eut pas une grande passion pour les femmes; parmi celles qu'il aima, mademoiselle de l'Enclos doit tenir le premier rang.

Il avoit un fond de joie, de bonne humeur, qui, au lieu de diminuer dans sa vieillesse, sembloit prendre de nouvelles forces. On en trouvera des marques dans les ouvrages qu'il a écrits dans ce tems-là. Il aimoit la compagnie des jeunes gens; il se plaisoit au récit de leurs aventures; l'idée

de divertiſſement qu'il n'étoit plus en état de goûter, occupoit agréablement ſon eſprit.

M. de Saint-Evremont étoit très-ſenſible au plaiſir de la table, & il ſe diſtingua par ſon rafinement ſur la bonne chere; mais il recherchoit moins la ſomptuoſité & la magnificence, que la délicateſſe & la propreté.

Il ne ſe piquoit point d'une morale rigide; cependant il avoit toutes les qualités d'un homme d'honneur. Il étoit équitable, généreux, reconnoiſſant, plein de douceur & d'humanité.

Quant à ſes ſentimens ſur la

religion, il a toujours fait profession de la religion romaine, où il étoit né. Bien des gens cependant l'ont représenté comme un esprit fort, fondés sur ce que dans sa derniere maladie, il avoit refusé de voir des prêtres : mais si on peut juger de sa façon de penser sur une matiere de cette importance, par ses conversations ordinaires, cette opinion ne paroîtra pas fondée. Il ne lui échappoit jamais rien de licencieux contre la religion, & il ne pouvoit souffrir qu'on en fît un sujet de plaisanterie. La seule bienséance, disoit-il, & le respect qu'on

doit à ses concitoyens, ne le permettent pas.

On voit par ses écrits qu'il avoit de l'érudition; mais c'étoit une érudition polie, & convenable à un homme de sa profession & de sa qualité.

M. de Saint-Evremont aimoit passionnément la musique, & n'ignoroit pas la composition. Il notoit lui-même les Idylles, les Prologues, & les autres piéces qu'on chantoit chez madame de Mazarin. Pour la symphonie, il en chargeoit M. Paisible, ou quelqu'autre habile musicien.

La plûpart des auteurs, contens d'eux-mêmes & amou-

reux de leurs productions, ne consultent personne, ou ne souffrent qu'avec peine la critique de leurs amis. M. de Saint-Evremont écoutoit avec plaisir la critique qu'on faisoit de ses ouvrages. Il souhaitoit qu'on lui fournît quelque chose de meilleur que ce qu'on reprenoit; & il se corrigeoit, lorsqu'il croyoit qu'on avoit mieux rencontré que lui.





# L'ESPRIT DE SAINT-EVREMONT.

## *L'Amour.*



ETRE fort amoureux, c'eſt avoir pris une paſſion qui ne ruine pas ſeulement les qualités d'un caractere, mais qui aſſujettit les mouvemens des autres paſſions. Une ame qui aime bien, ne ſe porte aux autres paſſions que ſelon qu'il plaît à ſon amour. Si elle a

de la colere contre un amant, l'amour l'excite & l'appaiſe. Elle penſe haïr & ne fait qu'aimer. L'amour excuſe l'ingratitude, & juſtifie l'infidélité. Les tourmens d'une véritable paſſion ſont des plaiſirs ; on en connoît les peines, lorſqu'elle eſt paſſée, comme après la rêverie d'une fiévre, on ſent ſes douleurs. En aimant bien, l'on n'eſt jamais miſérable. On croit l'avoir été, quand on n'aime plus.

Il n'y a point de paſſion qui nous excite plus à quelque choſe de noble & de génereux, qu'un honnête amour. L'amour a une chaleur qui ſert de courage à ceux qui en ont le moins.

L'amour eſt encore un Dieu pour les précieuſes. Il n'excite pas de paſſions en leurs ames ; il

y forme une espece de religion. Ces fausses délicates ont ôté à l'amour ce qu'il y a de plus naturel. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, & converti des mouvemens en idées. Cet épurement si grand a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensualité ; mais elles ne sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'amour, que les plus voluptueuses ; car l'amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement, que de la brutalité de l'appétit. Les précieuses font consister leur plus grand mérite à aimer tendrement leurs amans sans jouissance, & à jouir solidement de leurs maris avec aversion.

Les femmes se plaisent avant qu'on leur puisse plaire ; elles

ſont les premieres à ſe trouver aimables & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet amour ſont plus doux qu'ils ne ſont ſenſibles ; car l'amour propre flate ſeulement, & celui qui eſt inſpiré ſe fait ſentir.

Une belle femme ſe portera plutôt à la conſervation de ſa beauté, qu'à celle de ſon amant. Il y a je ne ſçai quelle douceur à pleurer la mort de celui qu'on a aimé. Votre amour vous tient lieu de votre amant dans la douleur. Il n'en eſt pas ainſi de la perte de la beauté. Cette perte vous ôte l'eſpérance d'aucun plaiſir pour le reſte de votre vie. Le remede ſeroit de s'accommoder au malheureux état où l'on ſe ſe trouve ; & quel remede pour une femme qui a été adorée, de

revenir d'une vanité ſi chère à la raiſon !

En quelque lieu qu'une belle perſonne ſoit retirée, en quelque état qu'elle ſoit, ſes appas lui ſeront chers. Son dernier ſoupir eſt moins pour la perte de la vie, que pour celle de la beauté.

On peut rapporter à trois mouvemens tout ce que nous fait ſentir une certaine paſſion générale. Aimer, brûler, languir. Aimer eſt le premier état de notre ame, lorſqu'elle ſe meut par l'impreſſion de quelque objet agréable; là il ſe forme un ſentiment ſecret de complaiſance en celui qui aime, & cette complaiſance devient enſuite un attachement à la perſonne qui eſt aimée. Brûler eſt un état violent, ſujet aux inquiétudes,

aux peines, aux tourmens, quelquefois aux troubles, aux transports, au déſeſpoir, en un mot, à tout ce qui nous inquiete ou qui nous agite. Languir eſt le plus beau des mouvemens de l'amour; c'eſt l'effet délicat d'une flamme pure, qui nous conſume doucement; c'eſt une maladie chere & tendre, qui nous fait haïr la penſée de notre guériſon. On l'entretient ſecrettement au fond de ſon cœur; & ſi elle vient à ſe découvrir, les yeux, le ſilence, un ſoupir qui nous échappe, une larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourroit faire toute l'éloquence du diſcours.

Peu de larmes ſuffiſent aux amans pour exprimer leur amour;

quand ils en ont trop, ils expliquent moins leur paſſion que leur foibleſſe.

Où l'amour a ſçu régner une fois, il n'y a plus d'autre paſſion qui ſubſiſte d'elle-même. C'eſt par lui qu'on eſpere & que l'on craint; c'eſt par lui que ſe forment nos joies & nos douleurs. Le ſoupçon, la jalouſie, la haine même viennent inſenſiblement de ſon fond; & toutes ces paſſions, de diſtinctes qu'elles étoient, ne ſont plus, à le bien prendre, que ſes mouvemens.

Dans une paſſion nouvelle, les jours ſe paſſent à ſentir de moment en moment qu'on aime mieux. L'inquiétude n'eſt ſupportable qu'en amour, où elle a même ſes plaiſirs.

L'amour n'eſt autre choſe qu'une

passion dont le cœur fait ordinairement un méchant usage. Le cœur est un aveugle à qui sont dûes toutes nos erreurs. C'est lui qui préfere un sot à un honnête homme, qui enleve les prudes à la vertu, & dispute les saintes à la grace. Aussi peu soumis à la regle dans le couvent, qu'au devoir dans les familles; infidéle aux époux, moins sûr aux amans, il agit sans conseil & sans connoissance; révolté contre la raison qui le doit conduire, & mû secrettement par des ressorts cachés qu'il ne comprend pas, il donne & retire ses affections sans sujet; il s'engage sans dessein, rompt sans mesure, & produit enfin des éclats bizarres qui déshonorent ceux qui les souffrent & ceux qui les font.

L'amour ne fait point de tort à la réputation des Dames ; le peu de mérite des amans les déshonore. La plus noble ambition d'une beauté, c'eſt de pouvoir tout ſur ceux qui peuvent le plus.

Le premier mérite auprès des Dames, c'eſt d'aimer ; le ſecond eſt d'entrer dans la confidence de leurs inclinations ; le troiſieme de faire valoir ingénieuſement tout ce qu'elles ont d'aimable. Faites-vous aimer, où flatez-les ſur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux : car enfin il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puiſſe être ; leur cœur n'eſt jamais vuide de cette paſſion.

L'indulgence qu'on a pour les femmes qui font l'amour, eſt

moins une grace à leur péché, qu'une juſtice à leur foibleſſe.

---

## L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ eſt un commerce, le trafic en doit être honnête; mais enfin c'eſt un trafic. Celui qui y a mis le plus, en doit le plus retirer.

Celui qui fait du bien, parce qu'il ſe croit obligé d'en faire, le fait preſque toujours de mauvaiſe grace. Les offices de ces gens-là ont je ne ſçai quoi de languiſſant, qui ôte toute la fleur du bien qu'ils nous font. Au contraire les offices des vrais amis ont je ne ſçai quoi de vif & d'animé, qui va toujours au devant de nos be-

ſoins, & qui prévient même juſqu'à nos deſirs.

Il y a des gens qui regardent leurs amis comme des victimes dévouées à leur réputation.

Le monde eſt plein de fanfarons & d'hypocrites en amitié.

Si les amitiés qui ne ſont animées que par l'honneur ou par le devoir, ont je ne ſçai quoi de languiſſant ou de fâcheux, celles qui ſe font par la reſſemblance des humeurs, & par la communication des plaiſirs, ſont fort ſujettes au changement.

La fin de l'amitié dépend moins de notre volonté, que le commencement.

Il n'y a point de ſympathie ſi parfaite, qui ne ſoit mêlée de quelque contrariété; point d'agré-

ment à l'épreuve d'une familiarité continuelle.

Il n'y a si bel esprit en amour, qui ne s'épuise : il n'y a si bon cœur en amitié, qui ne se rebute. Le goût des meilleures choses change, avant qu'elles aient changé.

Il n'y a pas de raison de reprocher le changement comme un fort grand mal. Tout ce qu'on peut demander raisonnablement aux personnes légeres, c'est d'avouer de bonne foi leur légéreté, & de ne pas ajouter la trahison à l'inconstance.

C'est l'honneur qui s'efforce quelquefois de cacher les défauts du cœur, qui joue le personnage de la tendresse, qui sauve les apparences pour quelque tems, jus-

qu'à ce que l'inclination se réveille, & qu'elle reprenne sa premiere vigueur.

Si on me demande plus que de la chaleur & des soins pour les intérêts de ceux que j'aime; plus que mes petits secours, tandis qu'ils sont dans le besoin; que la discrétion dans le commerce, & le goût dans la confidence; qu'on aille chercher ailleurs des amitiés; la mienne ne peut plus souffrir rien davantage.

Se résoudre à n'aimer qu'une personne, & se disposer à haïr tous les autres, c'est ce qu'on croit vertu en particulier, cependant c'est un vice envers tout le monde.

Il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur de la vie



que l'amitié ; il n'y a rien qui trouble si fort le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement pour les bien choisir.

La justice n'a fait qu'assembler les hommes ; l'amitié les fait unir. L'amitié fait toute la douceur de notre vie ; la justice avec cent & cent rigueurs, a bien de la peine à en établir la sûreté.

Les amis importuns font souhaiter d'être indifférens : les impérieux nous tyrannisent : les jaloux nous incommodent.

Si les lumieres de l'entendement ne dirigent les mouvemens du cœur, les amis sont plus propres à nous fâcher, & plus capables de nous nuire que de nous servir.

On se méprend dans la mau-

vaiſe fortune, ſi on compte ſur de vieilles habitudes, qu'on nomme aſſez légérement amitiés.

Il faut nous louer du ſervice qu'on nous rend, ſans nous plaindre de celui qu'on ne nous rend pas.

Pour conſerver une choſe auſſi précieuſe que l'amitié, il ne ſuffit pas de ſe précautionner contre les vices; il faut être en garde même contre les vertus.

Qui ſe pique d'être juſte, eſt un méchant ami, ou ſe ſent une grande diſpoſition à l'être.

Le commerce particulier d'une belle femme, ſpirituelle & raiſonnable, rendroit une liaiſon la plus douce qu'il ſe puiſſe; mais un homme de bon ſens s'aſſureroit mal-aiſément de ſa durée. Si la paſſion s'y mêle, le dégoût finira

la confiance avec l'amour ; & s'il n'y a que de l'amitié, les sentimens de l'amitié ne tiendront pas long-tems contre les mouvemens d'une passion.

Quand vous commencez à entendre des soupirs que votre amie déguise sous le nom de vapeurs de rate, croyez que votre liaison est en grand danger.

Il y a deux sortes de gens dans le monde : les uns songent à leurs affaires, les autres pensent à leurs plaisirs. Les premiers fuient l'abord des misérables, & craignent de le devenir par contagion. Pour entrer dans leur commerce, il faut cacher son mal, & leur devenir bon à quelque chose. Les seconds sont accessibles par plus d'endroits. Leur ame est plus ouverte, mais leur conduite est plus

incertaine. La paſſion l'emporte toujours ſur l'amitié.

---

## LA TRAGEDIE.

ON n'a jamais vu tant de regles pour faire de belles Tragédies ; & cependant l'on en fait ſi peu, qu'on eſt obligé de repréſenter toutes les vieilles.

Un grand défaut dans les Auteurs de Tragédies, c'eſt d'employer une paſſion pour une autre, de mettre de la douleur où il ne faut que de la tendreſſe, & du déſeſpoir où il ne faut que de la douleur.

Le théatre perd tout ſon agrément dans la repréſentation des choſes ſaintes ; & les choſes ſaintes perdent beaucoup de la reli-

gieuse opinion qu'on leur doit, quand on les représente sur le théatre.

Le passage de la mer Rouge, le soleil arrêté dans sa course, les armées défaites par Samson avec une mâchoire d'âne, toutes ces merveilles ne seroient pas crues à la Comédie, parce qu'on y ajoute foi dans la Bible; mais on en douteroit bientôt dans la Bible, qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

L'esprit de notre Religion est directement opposé à celui de la Tragédie. L'humilité & la patience de nos Saints sont trop contraires aux vertus des Héros que demande le théatre.

Polyeucte auroit été une misérable Tragédie, si les entretiens de Pauline & de Severe n'eussent

conſervé à l'Auteur la réputation que les vertus chrétiennes de nos Martyrs lui euſſent ôtée.

C'eſt par les Dieux, les Oracles & les Devins qu'on voyoit régner au théatre *des Anciens* un eſprit de ſuperſtition & de terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux.

La Tragédie *ancienne* conſiſtant aux mouvemens exceſſifs de la *crainte* & de la *pitié*, n'étoit-ce pas faire du théatre une école de frayeur & de compaſſion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls, & à ſe déſoler de tous les malheurs ?

Ariſtote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux Athéniens ; mais il crut y apporter aſſez de remede, en établiſ-

ſant une certaine *purgation*, que perſonne jûſqu'ici n'à entendue.

Y a-t-il rien de ſi ridicule que de former une ſcience qui donne ſûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille *incertainement* à la guériſon ?

Nos Auteurs *tragiques* ont fait un auſſi méchant uſage de l'amour, qu'en ont fait les Anciens de leur crainte & de leur pitié. Croyant faire les Rois de parfaits amans, nous en faiſons des Princes ridicules. Souvent nos plus grands Héros aiment en bergers ſur nos théatres. Si une Comédienne a l'art de pleurer d'une maniere touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité. Nous voulons un amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois dou-

loureux, ſans prendre garde à ce qui deſire de la naïveté, de la tendreſſe, de la douleur; & cela vient de ce que voulant par-tout de l'amour, nous cherchons de la diverſité dans les manieres, n'en mettant preſque jamais dans les paſſions.

Corneille n'a pas plû à la multitude en ces derniers tems, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs, ce qu'il y a de plus exquis dans le ſentiment, & de plus délicat dans la penſée. Après avoir comme uſé les paſſions ordinaires, il s'eſt fait un nouveau mérite à toucher de plus fines jalouſies & de plus ſecrettes douleurs; mais cette étude de pénétration étoit trop délicate pour les grandes aſſemblées, & une découverte ſi pré-

cieuſe lui a fait perdre quelque eſtime dans le monde, au lieu qu'elle devoit lui donner une nouvelle réputation. Perſonne n'a mieux entendu la nature que Corneille ; mais il l'a expliquée différemment, ſelon ſes tems différens. Etant jeune, il en exprimoit les mouvemens ; étant vieux, il nous en découvre les reſſorts. Autrefois il donnoit tout au ſentiment, il donne plus aujourd'hui à la connoiſſance ; il ouvre le cœur avec ſon ſecret, il le produiſoit avec tout ſon trouble.

Chez Corneille la grandeur ſe connoît par elle-même ; les figures qu'il emploie ſont dignes d'elle, quand il veut la parer de quelques ornemens ; & la pleine image qu'il en donne, fait la véritable impreſſion qu'aiment à recevoir

les perſonnes de bon ſens. Corneille a cru que ce n'étoit pas aſſez de faire agir les hommes, il eſt allé au fond de leur ame chercher le principe de leurs actions; il eſt deſcendu dans leur cœur pour y voir former les paſſions, & y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans leurs mouvemens.

Mourir eſt ſi peu de choſe aux Anglois, qu'il faudroit pour les toucher, des images plus funeſtes que la mort même : de-là vient que nous leur reprochons aſſez juſtement de donner trop à leurs ſens ſur le théatre. Il nous faut ſouffrir auſſi le reproche qu'ils nous font, de paſſer dans l'autre extrémité. En effet ce qui doit être tendre, n'eſt que doux; ce qui doit former la pitié, fait à peine la tendreſſe ; l'émotion tient lieu

du saisissement ; l'étonnement, de l'horreur.

Il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond, & les passions à demi-touchées n'excitent en nos ames que des mouvemens imparfaits, qui ne sçavent ni les laisser dans leur assiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.

Ceux qui veulent représenter quelque Héros des vieux siécles, doivent entrer dans le génie de la Nation dont il a été, du tems dont il a vécu, & particuliérement dans le sien propre. Les morts ne sçauroient entrer en ce que nous sommes ; mais la raison, qui est de tous les tems, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Rejetter l'amour de nos Tragédies, comme indigne d'un Héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir

nir à eux par un ſecret rapport, & je ne ſçai quelle liaiſon qui demeure entre leurs ames & les nôtres. Ne les faiſons pas deſcendre au deſſous d'eux, ne ruinons pas ce qu'ils ont au deſſus des hommes.

Les larmes doivent être ménagées avec diſcrétion ſur le théatre ; car le ſpéctateur le plus tendre a bientôt ſéché les ſiennes.

Les grandes douleurs *veulent* peu de plaintes & un ſentiment profond. *Il faut* un déſeſpoir qui ne s'exhale pas trop en paroles, mais où la nature accablée ſuccombe ſous la violence de la paſſion. Les longs diſcours expliquent plus notre regret à la vie, que notre réſolution à la mort. Parler beaucoup en ces occaſions,

c'eſt perdre tout le mérite de ſa douleur.

*O Sylvia, tu ſei morta;* & s'évanouir comme Amynte.

*Non, je ne pleure point, Madame; mais je meurs*, & mourir comme Eurydice.

---

## *LA COMEDIE.*

POUR faire une belle Comédie, il faut choiſir un beau ſujet, le bien diſpoſer, le bien ſuivre & le mener naturellement à ſa fin. Il faut faire entrer les caracteres dans les ſujets, & non pas former la conſtitution des ſujets après celle des caracteres. Nos actions doivent précéder nos qualités & nos hu-

meurs. Il faut remettre à la Philosophie de nous faire connoître ce que font les hommes, & à la Comédie de nous faire voir ce qu'ils font. Enfin ce n'eſt pas tant la nature humaine qu'il faut expliquer, que la condition humaine qu'il faut repréſenter ſur le théatre.

Les Eſpagnols ſont plus fertiles en invention que les François; c'eſt ce qui nous a fait tirer d'eux la plûpart de nos ſujets *de Comédie*. La raiſon en eſt qu'en Eſpagne où les femmes ne ſe laiſſent preſque jamais voir, l'imagination du Poëte ſe conforme aux moyens ingénieux de faire trouver les amans en même lieu; & qu'en France où la liberté du commerce eſt établie, la grande délicateſſe de l'auteur eſt employée dans la

tendre & amoureuſe expreſſion des ſentimens.

Une femme de qualité Eſpagnole liſoit le Roman de Cléopatre ; & comme, après un long récit d'aventures, elle eut tombé ſur une converſation délicate d'un amant & d'une amante également paſſionnés : Que d'eſprit mal employé, dit-elle ! A quoi bon tous ces beaux diſcours, quand ils ſont enſemble ?

En Eſpagne on ne vit que pour aimer ; ce qu'on appelle aimer en France, n'eſt proprement que parler d'amour. C'eſt-là qu'on mêle aux ſentimens de l'ambition la vanité des galanteries. C'eſt à qui pourra mieux ſe ſervir, les femmes des galans, & les galans des femmes pour arriver à leur but.

La Comédie des Eſpagnols qui

n'eſt autre choſe que la repréſentation de leurs aventures, ne doit pas être plus réguliere que leurs *galanteries*. La Comédie des François qui ne s'éloigne gueres de leurs uſages, conſerve dans la repréſentation des amours les égards qu'ils ont dans les amours mêmes.

La Comédie n'a pas plus de privilége que les Loix, qui, devant être fondées ſur la juſtice, ont néanmoins des différences ſelon le divers génie des peuples.

S'il faut bien aimer la méchante plaiſanterie, pour être touché de ce qu'on entend à la Comédie Italienne; il faut être auſſi bien grave & bien composé, pour ne pas rire de ce qu'on y voit.

La Tragédie fut le premier plaiſir de l'ancienne République; & les vieux Romains poſſédés ſeule-

ment d'une âpre vertu, n'alloient chercher aux théatres que des exemples qui pouvoient fortifier leur naturel & entretenir leurs austeres habitudes. Quand on joignit la douceur de l'esprit à la force de l'ame, on se plut aussi à la Comédie ; & tantôt on cherchoit de fortes idées, tantôt on se divertissoit par les agréables.

Sitôt que Rome vint à se corrompre, les Romains quitterent la Tragédie, & se dégouterent de voir au théatre une image de l'ancienne vertu.

Depuis ce tems-là jusqu'au dernier de la République, la Comédie fut le délassement des grands hommes, le divertissement des gens polis, & l'amusement d'un peuple ou relâché, ou adouci.

Un peu avant la guerre civile,

l'esprit de la Tragédie revint animer les Romains dans la disposition secrette d'un génie qui les préparoit aux funestes révolutions qu'on vit arriver.

Les désordres cessés sous Auguste & la tranquillité bien rétablie, on chercha toutes sortes de plaisirs. Les Comédiens recommencerent. Les Pantomimes eurent leur crédit, & la Tragédie ne laissa pas de se conserver de la réputation. Sous le régne de Néron, Seneque prit des idées funestes, qui lui firent composer les Tragédies qu'il nous a laissées; quand la corruption fut pleine, & le vice général, les Pantomimes ruinerent tout-à-fait & la Tragédie, & la Comédie; l'esprit n'eut plus de part aux représentations, & la seule vue cher-

choit dans les poſtures & les mouvemens, ce qui peut donner à l'ame des ſpectateurs des idées voluptueuſes.

Les Italiens aujourd'hui ſe contentent d'être éclairés du même ſoleil, de reſpirer le même air, & d'habiter la même terre qu'ont habitée autrefois les vieux Romains; mais ils ont laiſſé pour les Hiſtoriens cette vertu ſévere que les Romains exerçoient, & ils n'ont pas cru avoir beſoin de la Tragédie, pour s'animer à des choſes dures qu'ils n'ont pas envie de pratiquer. Comme ils aiment la vie ordinaire & les plaiſirs de la vie voluptueuſe, ils ont voulu former des repréſentations qui euſſent du rapport avec l'une & avec l'autre: de-là eſt venu le mêlange de la Comédie & de l'art

des Pantomimes, que l'on voit ſur les théatres des Italiens.

Il n'y a point de Comédie qui ſe conforme plus à celle des Anciens, que l'Angloiſe, pour ce qui regarde les mœurs. Ce n'eſt point une pure galanterie pleine d'aventures & de diſcours amoureux; c'eſt la repréſentation de la vie ordinaire, ſelon la diverſité des humeurs & les différens caractères des hommes. C'eſt un Alchimiſte, qui, par les illuſions de ſon art, entretient les eſpérances trompeuſes d'un vain curieux: c'eſt une perſonne ſimple & crédule, dont la ſote facilité eſt éternellement abuſée; c'eſt quelquefois un politique ridicule, grave, compoſé, qui ſe concerte ſur tout, myſtérieuſement ſoup-

trop grand attachement à la justesse, ne laisse rien de libre & de naturel.

Ceux que la nature a fait naître sans génie, ne pouvant jamais se le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquérir ; & pour faire valoir le seul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier un ouvrage qui ne l'est pas tout-à-fait.

Les Anglois deviennent d'autant maîtres de la chose à quoi ils pensent, qu'ils ne le sont pas de leurs pensées. Possédés de leur esprit, quand ils possedent leurs sujets, ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, & passent la juste & naturelle idée qu'il faut avoir pour une recherche trop profonde.

De tous les Poëtes, ceux qui

çonneux, qui croit trouver des desseins cachés dans les plus communes intentions, qui pense découvrir de l'artifice dans les plus innocentes actions de la vie.

Il faut avouer que la régularité ne se rencontre pas dans les Comédies des Anglois; mais ils sont persuadés que les libertés qu'on se donne pour mieux plaire, doivent être préférées à des regles exactes, dont un Auteur stérile & languissant se fait un art d'ennuyer.

Il faut aimer la regle pour éviter la confusion; il faut aimer le bon sens qui modere l'ardeur d'une imagination allumée; mais il faut ôter à la regle toute contrainte qui gêne, & bannir une raison scrupuleuse qui, par un

trop grand attachement à la justesse, ne laisse rien de libre & de naturel.

Ceux que la nature a fait naître sans génie, ne pouvant jamais se le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent acquérir; & pour faire valoir le seul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier un ouvrage qui ne l'est pas tout-à-fait.

Les Anglois deviennent d'autant maîtres de la chose à quoi ils pensent, qu'ils ne le sont pas de leurs pensées. Possédés de leur esprit, quand ils possedent leurs sujets, ils creusent encore où il n'y a plus rien à trouver, & passent la juste & naturelle idée qu'il faut avoir pour une recherche trop profonde.

De tous les Poëtes, ceux qui

font des Comédies doivent être les plus propres pour le commerce du monde ; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, & à bien exprimer les ſentimens & les paſſions des hommes. Un diſcours où l'on ne parle que de bois, de rivieres, de prés, de campagnes, de jardins, fait ſur nous une impreſſion bien languiſſante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux ; mais ce qui eſt de l'humanité, les penchans, les tendreſſes, les affections trouvent naturellement au fond de notre ame à ſe faire ſentir : la même nature les produit & les reçoit.



## L'Opera.

Dans les Opera la magnificence plaît aſſez. Les machines ont quelque choſe de ſurprenant; la muſique en quelques endroits eſt touchante; le tout enſemble paroît merveilleux; mais il faut auſſi avouer que ces merveilles ſont bien ennuyeuſes. Au commencement des Concerts, la juſteſſe des accords eſt remarquée; quelque tems après les inſtrumens nous étourdiſſent, & la muſique n'eſt plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laiſſe rien à diſtinguer. Mais qui peut réſiſter à l'ennui du récitatif dans une modulation qui n'a ni le char-

me du chant, ni la force agréable de la parole ?

Une ſotiſe chargée de muſique, de danſes, de machines, de décorations, eſt une ſotiſe magnifique, mais toujours ſotiſe.

Les Grecs faiſoient de belles Tragédies où ils chantoient quelque choſe ; les Italiens & les François en font de vilaines, où ils chantent tout.

Les vœux, les prieres & les louanges, les ſacrifices ſe chantent ; les paſſions tendres & douloureuſes s'expriment naturellement par une eſpece de chant ; mais tout ce qui regarde les intrigues & les affaires, & qui appartient au conſeil & à l'action, eſt propre aux Comédiens qui récitent, & ridicule dans la bou-

che des Musiciens qui le chantent.

Un Opéra est un travail bizarre de poësie & de musique, où le Poëte & le Musicien également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant oûvrage.

Le récitatif Italien n'est ni chanter ni réciter, c'est quelque chose d'inconnu aux Anciens, qu'on pourroit définir un méchant usage du chant & de la parole. Dans le chant Italien, les larmes de l'absence sont des pleurs de funérailles; le triste devient si lugubre dans leur bouche, qu'ils font des cris au lieu de plaintes dans la douleur; & quelquefois ils expriment la langueur de la passion, comme un défaillement de la nature.

Loüigi disoit que pour rendre une musique agréable, il falloit des airs Italiens dans la bouche des François ; à son retour en Italie, il rendit tous les Musiciens de la nation ennemis.

Il n'y a gueres de gens qui aient la compréhension plus lente & pour le son des paroles, & pour entrer dans l'esprit du compositeur, que les François. Il y en a peu qui entendent moins la quantité, & qui trouvent avec autant de peine la prononciation ; mais quand après une longue étude ils viennent à posséder ce qu'ils chantent, rien n'approche de leur agrément.

Les machines pourront satisfaire la curiosité des gens ingénieux pour des inventions de mathématique ; mais elles ne plai-

ront gueres au théatre à des perſonnes de bon goût; plus elles ſurprennent, plus elles divertiſſent l'eſprit de ſon attention au diſcours; & plus elles ſont admirables, & moins l'impreſſion de ce merveilleux laiſſe à l'ame de la tendreſſe & du ſentiment exquis dont elle a beſoin pour être charmée ou touchée de la muſique. Si l'on veut faire de la dépenſe, qu'on la faſſe pour les belles décorations, dont l'uſage eſt plus naturel & plus agréable que n'eſt celui des machines.

On court hazard de ſe décrier par le bon goût, ſi on oſe le faire paroître, quand on parle devant nous de *certaines choſes*, comme *l'Opera*. Il faut ſe faire à ſoi-même un ſecret de ſes lumieres.

## *LES ROMAINS.*

POUR ces talens divers & singuliers qu'on attribue à chacun des Rois de Rome, il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Chacun a suivi son naturel, & c'est à cela qu'on doit imputer le peu d'accroissement qu'a eu Rome sous les Rois : car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette différence de génie, qui fait quitter bien souvent le véritable intérêt qu'on n'entend point par un nouvel esprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas. Quand même ces institutions nouvelles auroient

toutes leur utilité, il arrive de la diverſité des applications, que diverſes choſes ſont bien commencées, ſans pouvoir être heureuſement achevées.

L'action de Brutus étoit un acte de juſtice farouche. Celle de Decius, l'effet de la ſuperſtition. La vaillance étoit féroce, l'opiniâtreté tenoit lieu de ſcience militaire. Les conquêtes n'avoient rien de noble. Les Romains n'étoient que des voiſins fâcheux qui vouloient labourer, la force à la main, les champs des autres. Le génie de ce peuple étoit ruſtique. Les Dictateurs reprenoient la charrue, moins par choix que par habitude; leur frugalité n'étoit qu'un uſage groſſier de ce qu'on avoit entre les mains. On ſe contentoit de peu, pour ne

rien imaginer de plus. Cependant on prendroit ces Romains pour les premieres Gens de l'Univers ; c'eſt que leurs Neveux, glorieux en tout, vouloient que leurs Ancêtres euſſent les vertus, quand ils n'avoient pas les grandeurs.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers tems, c'eſt un grand courage, une grande auſtérité de mœurs, un grand amour pour la patrie : une valeur égale dans les derniers, beaucoup de ſcience en ce qui regarde la guerre & en toutes choſes, mais beaucoup de corruption. Les bons Citoyens étoient chez les vieux Romains les bons Capitaines chez les derniers.

Du tems de Papirius Curſor, il n'y avoit parmi les Romains au-

un bon usage de la Cavalerie; ils sçavoient si peu s'en aider, qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du combat, & on lui ramenoit les chevaux pour suivre les ennemis quand ils étoient en déroute.

Depuis même que la République fut devenue plus puissante, les Romains furent battus autant de fois qu'ils ont fait la guerre contre des Capitaines expérimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de sa suffisance, ce qui faisoit dire à Fabricius que les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que le Consul avoit été vaincu par le Roi des Epirotes. Quand Annibal vouloit donner de la confiance à ses soldats, il ne leur disoit pas que les Romains manquoient de courage,

mais que c'étoient des gens peu entendus dans la guerre.

L'humeur des Romains farouche dans les commencemens de la République, se tourna depuis en austérité. Il se fit ensuite une vertu févere éloignée de la politesse & de l'agrément, mais opposée à la moindre apparence de corruption. Du tems de Pyrrhus, il y avoit chez les Romains un bon ordre & une discipline exactement observée, une grandeur de courage admirable; plus de probité avec les ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les citoyens. La justice, l'intégrité, l'innocence étoient des vertus communes. Le désintéressement alloit quasi à l'excès.

La pauvreté de *Fabricius* & de *Curius* étoit une qualité générale

de leur tems, plutôt que la vertu singuliere de deux hommes. On punissoit les richesses avec infamie ; il y avoit donc une sorte d'habileté à sçavoir être pauvre. Peut-on plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ? Elle ne manque que des choses dont notre intérêt ou notre plaisir est de manquer. Ces sortes de privations sont délicieuses ; c'est donner une jouissance exquise à son esprit de ce que l'on dérobe à ses sens.

Si Fabricius avoit vécu dans la grandeur de la République, ou il auroit changé de mœurs, ou il auroit été inutile à sa patrie.

Après la premiere guerre punique, on commença à Rome d'avoir de la curiosité pour les Spectacles, & du soin pour les

plaiſirs. Les procès augmenterent, chacun ayant recours à la juſtice publique, à meſure que celle des particuliers ſe corrompit. L'intempérance amena des maladies, & les Médecins furent établis pour guérir des maux dont la continence avoit garanti les Romains auparavant.

La deſcente d'Annibal en Italie réveilla leur ancienne vigueur; & la bataille de Cannes perdue, leur fit retrouver leur antique vertu & en acquérir de nouvelles.

Avant la ſeconde guerre de Carthage, Rome dût ſon ſalut à la hardieſſe, à la valeur, à la capacité de quelque Citoyen; mais dans cette guerre on vit le peuple Romain ſoutenir le peuple Romain, & la conſpiration générale

nérale au bien public sauva Rome qui se perdoit par les fautes de ses Généraux.

Un peuple si magnanime aimoit autant périr que décheoir.

Annibal se fit une étude de connoître le génie, & d'observer l'humeur & la conduite de chaque Consul qu'on lui opposoit. Il irrita la fougue de Sempronius, & la témérité de Flaminius, & les engagea par des violences faites exprès, dans les batailles qu'ils perdirent.

Marcus Minutius, Général de la Cavalerie, vouloit de la hauteur où il falloit de la sagesse, de la gloire où il étoit question de salut. Annibal travailloit à ruiner la réputation de Fabius qui l'inquiétoit, & n'oublioit rien pour en donner à Minutius qu'il ne

craignoit pas. Enfin le commandement fut partagé & les troupes séparées. Vous diriez que Rome agissoit par l'esprit de son ennemi.

Un homme qui sçait mêler les plaisirs & les affaires, n'en est jamais possédé. Il n'en est pas ainsi des gens austeres qui, par un changement d'esprit, viennent à goûter les voluptés.... A Capoue on songeoit aux maîtresses, quand il falloit aller aux ennemis.

Les vertus des héros sont suspectes dans les citoyens.... Le corrupteur (Scipion) demeuroit homme de bien parmi ceux qu'il corrompoit. Il rapportoit tout à la République dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes que celui de la servir avec les mêmes qualités dont il eût pu la ruiner. Scipion a eu la vertu

des vieux Romains, mais cultivée & polie : il a eu la ſçience & la capacité des derniers, ſans aucun mêlange de corruption. L'humanité de Scipion ne laiſſa pas de produire de mauvais effets, apprenant aux Généraux à ſe faire aimer : comme les choſes dégénerent toujours, un commandement agréable fut ſuivi d'une indigne complaiſance.

Il y eut cela d'honnête dans les commencemens de la corruption, qu'on ne ſe détacha de l'amour des Loix que pour s'affectionner aux perſonnes vertueuſes.

Enfin on ſe dégoûta de cette affection. L'honneur commença de paſſer pour une chimere, la gloire pour une vanité ; & chacun ſe rendit baſſement intéreſſé,

pensant devenir judicieusement solide.

L'amour de la patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut; mais l'ambition & le desir de la gloire excitent beaucoup plus notre industrie, que cette premiere passion toujours belle & noble, mais rarement fine & ingénieuse.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entiere, il y eut un passage de l'honneur à l'intérêt; il y avoit de l'honnêteté en certaines choses, & de l'infamie en d'autres.

Gracchus joignoit à l'amour du bien une haine du mal encore plus forte. Il avoit de la compassion pour les opprimés & plus d'animosité contre les oppresseurs:

ensorte que la passion prévalant sur la vertu, il haïssoit insensiblement plus les personnes que les crimes. Il poursuivoit par un esprit de faction, ce qu'il avoit commencé par un sentiment de vertu.

Sous Auguste la liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer, rien du bonheur qu'elle peut produire.

Auguste alloit toujours au bien des affaires; mais il vouloit que les affaires allassent au bien des hommes, & considéroit dans les entreprises beaucoup moins la gloire que l'utilité. Il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la réputation solide, qui rend la vie des hommes plus douce & plus sûre. Quelque vertueux que soient les hommes,

ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur humeur.

A l'avénement de Tibere, la complaisance se tourna en bassesse & en adulation.... Tibere fit de la politique une science de cabinet, où étoit renfermé un faux & mystérieux intérêt du Prince, séparé de l'intérêt de l'Etat, & presque toujours opposé au bien public.

Le bon sens, la capacité, le secret furent changés en finesse, en artifice, en dissimulation.

Tarquin manquoit d'habileté à conduire sa tyrannie, il ne sçavoit ni gouverner selon les Loix, ni régner contre.

Dans les premiers tems de la République, on étoit furieux de liberté & de bien public: l'amour

du pays ne laiſſoit rien aux mouvemens de la nature. Le zéle du citoyen déroboit l'homme à lui-même.

La ſédition ſe prenoit aiſément pour un effet de la liberté qui croyoit être bleſſée par toute ſorte d'obéiſſance, même aux Magiſtrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choiſis.

Cette âpreté de naturel qui ne ſe rendoit jamais aux difficultés, établiſſoit Rome plus fortement que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere & de raiſon.

Il en eſt de la ſcience de la guerre comme des arts & de la politeſſe. Elle paſſe d'une nation à une autre, & regne en divers tems & en différens lieux. Annibal la porta chez les Carthagi-

nois ; les Romains n'ont pas commencé de résister à Annibal, quand ils ont été plus braves, mais lorsqu'ils ont mieux sçu faire la guerre.

Curius si fort honoré pour sa vertu désintéressée, le fut encore davantage, quand il fit voir aux Romains dans son triomphe, de l'or, de l'argent, des tableaux & des statues. Le peuple Romain touché d'une magnificence inconnue, perdit ces vieux sentimens, où l'habitude de la pauvreté n'avoit pas moins de part que la vertu. La curiosité s'éveilla dans les citoyens ; & des idées nouvelles firent, pour ainsi dire, de nouveaux esprits.

Les qualités principales des Romains furent le courage & la fermeté. Entreprendre les choses les

plus difficiles, ne s'étonner d'aucun péril, ne se rebuter d'aucune perte. La vertu des Romains leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon succès les animoit à la poursuite d'un plus grand, & un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage.

Jamais Rome n'a eu de si beaux esprits que sur la fin de la République. La raison en étoit qu'il y avoit encore assez de liberté parmi les Romains pour donner de la force aux esprits, & assez de luxe pour leur donner de la paresse & de l'agrément.



## LES FRANÇOIS.

IL eſt dangereux de voir trop ſouvent un habile homme, quand la différence & ſouvent la contrariété des intérêts ne permettent pas de s'y fier. Cette maxime eſt infaillible dans la nation Françoiſe, où la pénétration pour découvrir, va plus loin que la diſſimulation pour ſe cacher.

Il eſt étonnant de voir dans la Cour la plus polie le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux eſprit, être tour-à-tour à la mode comme les habits.

*En France* on juge rarement des hommes par des avantages ſolides qui faſſent connoître le

bon ſens, mais par des maximes dont l'applaudiſſement finit auſſitôt que la fantaiſie qui les a fait naître.

Il n'y a point de pays où la raiſon ſoit plus rare qu'elle l'eſt en France; quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'univers.

Un des grands défauts de *cette* nation, c'eſt de ramener tout à elle, juſqu'à nommer *étrangers* dans leur propre pays ceux qui n'ont pas bien ou ſon air, ou ſes manieres. De-là vient qu'on *lui* reproche juſtement de ne ſçavoir eſtimer les choſes que par le rapport qu'elles ont avec *elles*.

Pour voir toujours imiter nos modes dans les choſes extérieures, nous voudrions attirer l'imitation juſqu'aux manieres que

nous donnons à notre vertu. A la vérité, le fond d'une qualité essentielle est par-tout le même : mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent ; & ceux parmi nous qui donnent le plus à la raison, y veulent encore des agrémens pour la fantaisie.

Chaque nation a son mérite ; avec un certain tour qui est propre & singulier à son génie. La différence *qu'il y a* de nous aux autres dans ce tour qui distingue les nations, c'est qu'à parler véritablement, nous nous le faisons nous-mêmes, & la nature l'imprime en eux comme un caractere dont ils ne se défont presque jamais. La jalousie de la liberté est commune à tous les hommes ; mais diverses gens la font consister en diverses choses. Les uns

rejettent toute supériorité : le choix des supérieurs tient lieu de liberté à quelques autres. Les François sont de cette humeur-là ; ils ne sçauroient recevoir de maître sans chagrin, ni demeurer les leurs sans dégoût. Les plus corrompus *d'entr'eux* portent leur servitude, où ils croient trouver leur fortune ; & ceux qui s'abandonnent le moins, ne laissent pas de se faire un mérite de leur souplesse.

L'industrie tient lieu en France du plus grand mérite, & l'art de se faire valoir donne plus souvent la réputation, que ce qu'on vaut.

Comme les bons juges sont aussi rares que les bons auteurs, chacun cherche à donner de la réputation à ce qui lui plaît. Il arrive que la multitude fait valoir ce qui

à du rapport à ce mauvais goût ; ou tout au plus à son intelligence médiocre. Ajoutez que la nouveauté a un charme pour nous, dont nos esprits se défendent malaisément.

Ce n'est pas qu'il n'y ait en France des esprits bien sains ; mais la multitude ou ignorante ou préoccupée, étouffe le petit nombre des connoisseurs ; d'ailleurs les gens du plus grand éclat font tout valoir à leur fantaisie ; & quand une personne est bien à la mode, elle peut donner le prix également aux choses où elle se connoît, & à celles où elle ne se connoît pas.

Communément tout est fantaisie en France ; mais une fantaisie si belle, & un caprice si noble en ce qui regarde l'extérieur, que

les étrangers, honteux de leur bon ſens, comme d'une qualité groſſiere, cherchent à ſe faire valoir chez eux par l'imitation de nos modes, & renoncent à des qualités eſſentielles, pour affecter un air & des manieres qu'il ne leur eſt preſque pas poſſible de ſe donner. Auſſi ce changement éternel aux meubles & aux habits, qu'on nous reproche & qu'on ſuit toujours, devient, ſans y penſer, une ſageſſe bien grande : car outre une infinité d'argent que nous en tirons, c'eſt un intérêt plus ſolide qu'on ne croit, d'avoir des François répandus par-tout, qui forment l'extérieur de tous les peuples ſur le nôtre ; qui commencent par aſſujettir les yeux, où le cœur s'oppoſe encore à nos loix ; qui gagnent les

sens en faveur de notre empire ; où les sentimens tiennent encore pour la liberté.

## *De la Langue Françoise.*

De bons écrivains ont mis la langue Françoise dans sa perfection : mais si quelque jour une fausse idée de politesse rendoit le discours foible & languissant ; si, pour aimer trop à faire des contes & écrire des nouvelles, on s'étudioit à une facilité affectée qui ne peut être autre chose qu'un faux naturel ; si un trop grand attachement à la pureté produisoit enfin de la sécheresse ; si, pour suivre toujours l'ordre de la pensée, on ôtoit à la Langue le beau tour qu'elle peut avoir, & que la dépouillant de tout ornement, on

la rendît barbare, pensant la rendre naturelle; alors ne seroit-il pas juste de s'opposer à des corrupteurs qui ruineroient le bon & le véritable style ?

Il *fut un tems* qu'il y eut dans la langue françoise une espece d'inondation de certaines manieres de parler. On n'osoit plus se servir de la premiere personne. Un médecin qui demandoit des nouvelles à un malade, n'avoit point d'autre réponse sinon qu'on avoit mal passé la nuit, que l'on avoit senti de grandes douleurs, que l'on étoit dans une extrême foiblesse; & comme l'intérêt du médecin l'obligeoit à avoir de la complaisance pour ce jargon, il ne manquoit pas de répondre: *On vous ordonne, on vous conseille, on vous prie.* En un mot tout se

traitoit par cette maniere, non ſeulement dans les entretiens, mais encore dans les livres. C'étoit de l'affectation dans ceux du premier ordre, & de la plus baſſe & de la plus ſervile imitation dans les ſubalternes.

*Sur un mot de cette Langue.*

L'étendue juſte & réglée fait le grand. La grandeur déméſurée fait le *vaſte*. Le *vaſte* & l'affreux ont un grand rapport. *Vaſta-ſolitudo* n'eſt pas une de ces ſolitudes qui donnent un repos délicieux, qui charment les peines des amans, qui enchantent les maux des miſérables. C'eſt une ſolitude ſauvage où nous nous étonnons d'être ſeuls, où nous regrettons la perte de la compagnie, où le ſou-

venir des plaisirs perdus nous afflige, où le sentiment des maux présens nous tourmente. Les pays sauvages qui n'ont pas encore de culture, les pays ruinés par la désolation de la guerre, les terres désertes & abandonnées ont quelque chose de *vaste* qui fait naître en nous comme un secret sentiment d'horreur.



## *LES ANCIENS & les Modernes.*

ON *ne peut qu'admirer* le dessein, l'économie, l'élévation de l'esprit, l'étendue des connoissances dans les ouvrages des Anciens. Mais le changement de la religion, du gouvernement, des mœurs, des manieres, en a fait un si grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel art pour bien entrer dans le goût & dans le génie du siécle où nous sommes.

Pour les comparaisons, la discrétion nous en fera moins faire qu'eux; le bon sens les rendra plus justes, l'invention plus nouvelles. Quelquefois les comparai-

ſons nous tirent des objets qui nous occupent le plus, par la vaine image d'un autre objet qui fait mal-à-propos une diverſion. On s'attache à conſidérer deux armées qui vont ſe choquer : tout à coup on *vous* tranſporte au bord d'une mer que les vents agitent ; & *vous êtes* plus prêt à voir des vaiſſeaux briſés, que des bataillons rompus. Ces vaſtes penſées que la mer vous donne, effacent les autres.

Nous croyons embellir les objets en les comparant à des êtres éternels, immenſes, infinis ; & nous les étouffons au lieu de les relever. L'impoſſible & le fabuleux détruiſent la louange qu'on veut donner.

La vérité n'étoit pas du goût des premiers ſiécles. Ce n'étoit

que fictions, allégories & paraboles. Le génie de notre siécle est tout opposé à cet esprit de fables. Nous aimons les vérités déclarées, & rien ne nous contente aujourd'hui que la solidité de la raison. Ajoûtez à ce changement du goût, celui de la connoissance; nous envisageons la nature autrement que les Anciens ne l'ont regardée. Les Cieux, cette demeure éternelle de tant de Divinités, ne sont plus qu'un espace immense & fluide. Le Soleil, au lieu de s'aller coucher dans la mer, va éclairer un autre monde. Tout est changé, les Dieux, la nature, la politique. Tant de changemens n'en produiront-ils point dans nos ouvrages?

Il y a de certaines régles éternelles fondées sur le bon sens;

mais il en eſt peu qui portent le caractere de cette raiſon incorruptible. Il n'y en a donc que bien peu qui aient droit de diriger nos eſprits dans tous les tems, & il ſeroit ridicule de vouloir toujours régler des ouvrages nouveaux par des loix éteintes.

C'eſt à une imitation ſervile ou trop affectée, qu'eſt dûe la diſgrace de tous nos poëmes. Le mêlange de l'antique & du moderne leur a fort mal réuſſi.

Concluons que les poëmes d'Homere ſeront toujours des chefs-d'œuvres, & non pas en tout des modeles.

Le bon ſens qui ſe trouvera dans nos écrits, eſt le bon ſens de l'antiquité plus que le nôtre. Que l'eſprit des Anciens nous en inſpire, mais ne prenons

pas le leur même. Qu'ils nous apprennent à bien penser, mais n'aimons pas à nous servir de leurs pensées.

Qu'avons-nous affaire d'un nouvel Auteur qui ne met au jour que de vieilles productions ; qui se pare des imaginations des Grecs, & donne au monde leurs lumieres pour les siennes ?

Tous les temps ont un caractere qui leur est propre ; ils ont leur politique, leur intérêt, leurs affaires : ils ont leur morale en quelque façon, ayant leurs défauts & leurs vertus. C'est toujours l'homme ; mais la nature se varie dans l'homme, & l'art qui n'est autre chose que l'imitation de la nature, se doit varier comme elle.

LES

## *LES HISTORIENS.*

NOs Hiſtoriens n'ont eu qu'un mérite médiocre. Il eſt aſſez étrange que dans une monarchie où il y a eu tant de guerres mémorables, parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choſes & la vanité de les dire, il n'y ait pas un Hiſtorien qui réponde ni à la dignité de la matiere, ni à notre propre inclination.

La médiocrité de notre génie ſe trouve au deſſous de la majeſté de l'hiſtoire. On trouveroit peut-être un ſtyle aſſez pur & aſſez noble en quelques-uns de nos Auteurs, qui, pour mener une vie éloignée de la Cour & des affaires, les traiteroient avec des ma-

ximes générales & des lieux communs, qui ſentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoiſſance de nos intérêts ; mais ils ont le déſavantage d'être formés à un certain ſtyle de dépêches, peu convenable à la dignité de l'hiſtoire. Nous avons des gens de qualité qui, pour avoir paſſé par de grands emplois avec un bon ſens naturel & des connoiſſances acquiſes, ſont également capables de bien agir & de bien parler ; mais ordinairement le génie leur manque, & ils n'ont pas l'art de bien écrire.

On ne ſçauroit bien faire l'hiſtoire de France ſans avoir la connoiſſance de nos principales loix, des formes du gouvernement &

des ordres du Royaume. Il n'y a pas une hiſtoire chez les Romains, où l'on ne puiſſe connoître le dedans de la République par ſes loix, comme le dehors par ſes conquêtes.

Comme il n'y a point de peuple qui n'ait à ſe garantir des violences étrangeres, quand il eſt foible, ou à rendre ſa condition plus glorieuſe par des conquêtes, quand il eſt puiſſant; comme il n'y en a point qui ne doive aſſurer ſon repos par la conſtitution d'un bon gouvernement, & la tranquillité de ſa conſcience par les ſentimens de ſa religion; auſſi n'y a-t-il point d'*écrivain* qui ne doive être inſtruit de tous ces différens intérêts, quand il en entreprend l'hiſtoire.

Les Hiſtoriens Latins ont ſçu

mêler admirablement ces diverses connoissances : aussi l'histoire des Romains devoit-elle avoir du rapport avec leur vie, qui étoit partagée aux fonctions différentes de plusieurs professions. Aujourd'hui chaque profession fait une attache particuliere. La plus grande vertu des gens d'Eglise est de se donner tout entiers aux choses ecclésiastiques. Les gens de Robe sont traités de ridicules aussi-tôt qu'ils veulent sortir de leur profession, & un homme de guerre a de la honte de sçavoir quelque chose au-delà de son métier.

On ne s'étonnera point de trouver d'excellens Historiens chez un peuple où ceux qui écrivoient l'histoire, étoient ordinairement des personnes très-considérables,

auxquelles il ne manquoit ni génie ni art pour bien écrire, & qui avoient également une connoissance profonde des affaires, de la religion, de la guerre & des hommes. Les Anciens avoient un grand avantage pour connoître le génie des hommes; mais ils n'ont pas eu moins de soin pour les bien dépeindre; en formant le caractere de leurs grands hommes, ils forment, pour ainsi dire, en même tems le caractere des qualités qu'ils leur donnent.

Il y a dans leurs éloges une certaine différence dont chaque vice ou chaque vertu est marquée par l'impression particuliere qu'elle prend dans les esprits où elle se trouve. Habiles à discerner les vices & les vertus, à démêler les diversités qui se rencontrent

dans un naturel, à diſtinguer les qualités différentes, & les différences dont chaque qualité eſt marquée.

Il n'y a pas moins d'art dans leur ſtyle. Dans leurs narrations ils nous engagent à les ſuivre par la liaiſon inſenſible d'un récit agréable & naturel. Ils entraînent notre eſprit dans leurs harangues par la véhémence des diſcours.

Il y a des différences délicates entre des qualités qui ſemblent les mêmes, que nous découvrons mal aiſément. Il y a quelquefois un mêlange de vice & de vertu dans une ſeule qualité, que nous ne ſéparons jamais. Nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui ſe cache, tantôt de délicateſſe à démêler ce qui ſe confond. Nous n'avons qu'un même

courage pour tous les gens de valeur, une même ambition pour tous les ambitieux; l'éloge que nous faisons des hommes de grand mérite, pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands personnages de notre tems. Quelquefois nous donnons tout aux qualités, sans avoir égard à ce que l'humeur y mêle du sien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, & ne considérons pas assez le fond des qualités.



## LES ORATEURS.

POUR acquérir la perfection de l'éloquence, il faut avoir un fond de bon sens & de bon esprit, l'imagination vive; la mémoire fidéle, la présence agréable, le son de la voix net, la prononciation correcte, le geste noble, une assurance honnête, & une grande facilité de parler. Ces talens qui embrassent beaucoup de choses, n'achevent pas néanmoins un Orateur; l'étude & le commerce du monde peuvent faire tout le reste. Avant que d'entreprendre de parler en public, il faut que la lecture des Auteurs qui ont quelque réputation,

& particuliérement des Originaux en chaque ſcience, ait enrichi notre eſprit. Il faut que la converſation des ſçavans & le conſeil d'un cenſeur honnête, habile & de nos amis, nous enſeignent l'uſage & nous apprennent à le régler ſur le goût de notre ſiécle. Il eſt bon auſſi que l'entretien des plus ſages courtiſans, que les viſites ſérieuſes chez les femmes d'eſprit, enfin que la lecture des meilleurs Ouvrages du tems, & même l'eſſai de la poëſie, aient poli nos mœurs & notre langage.

Lorſque le choix du ſujet dépend de l'Orateur, il le doit prendre ſuſceptible de force & d'ornement. Il doit jetter de l'ordre dans ſon deſſein & de la liaiſon dans ſes penſées. Sa diction doit

être pure & propre à ſon ſujet, riche & ornée ſans fard, forte & ſerrée ſans ſécherèſſe, convenable à celui qui parle, au lieu, au tems & aux auditeurs. Sa narration doit être exacte, claire, ſerrée; il faut qu'on y remarque par-tout du déſintéreſſement & de la bonne foi. Elle doit couler majeſtueuſement comme les grands fleuves, & non pas avec rapidité comme les torrens. La grandeur des choſes qu'elle traite, & non pas la grandeur des mots dont elle ſe ſert, doit faire ſon élévation. Ses comparaiſons doivent être juſtes & courtes, ſes métaphores ſuivies & naturelles, ſes citations choiſies & peu fréquentes. Il faut enfin que les paſſions ſoient ramenées & que leurs mouvemens

foient ménagés avec difcrétion, & mêlés d'une grande variété.

Ayons plus de foin de nous rendre intelligibles, que de paroître doctes; parlons de forte que le peuple nous entende & que les fçavans nous louent.



# PARALLELES, JUGEMENS, CARACTERES.

## *Alexandre & César.*

ALEXANDRE fut dévot jusqu'à la superstition. César n'attendit rien des Dieux en cette vie, & se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion; mais César, avec plus de dessein & d'intérêt; Alexandre, pour faire du bien. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines, & ne garda rien pour lui, que l'espérance des conquêtes, ou la résolution de périr.

Les peintres, les sculpteurs,

les musiciens, les poëtes, les philosophes (tous illustres nécessiteux) eurent part à sa grandeur. L'amour des lettres leur fut une passion commune; mais Alexandre, ambitieux par-tout, avoit pour but principal dans les sciences, d'être plus sçavant que les autres.

L'esprit de César, un peu moins vaste, ramena les sciences à son usage; & il sembla n'avoir aimé les lettres que pour son utilité. Comme Alexandre fut extrême, ou il étoit le plus charmant, ou le plus terrible. Cependant l'amitié fut sa grande passion, après la gloire. Les commerces de César étoient ou des liaisons pour ses affaires, ou un procédé assez obligeant, mais beaucoup moins passionné pour ses amis. Si Alexan-

dre se fût trouvé en la place de César, il n'auroit employé ses grandes & admirables qualités qu'à sa propre ruine. Mais si Alexandre eût péri dans la République, César, dont le courage & la précaution alloient d'ordinaire ensemble, ne se fût jamais mis dans l'esprit ce vaste dessein de la conquête de l'Asie. Alexandre, en douze ou treize ans, a plus conquis de pays que les plus grands Etats n'ont sçu faire dans toute l'étendue de leur durée; tous les Capitaines des Macédoniens ont été de grands Rois après sa mort, qui n'étoient que des hommes médiocres comparés à lui durant sa vie. César fut le plus grand des Romains en toutes choses, dans les affaires de la République & dans les emplois de la guerre.

Alexandre ſuivoit par-tout ſon ambition ou ſon humeur: Céſar ſe laiſſoit conduire à ſon intérêt ou à ſa raiſon. S'il falloit courir, Alexandre vouloit que ce fût contre des Rois; s'il aimoit la chaſſe, c'étoit celle des lions. Jamais ſi réſolu, jamais ſi gai que dans l'abbattement des troupes: jamais ſi plein de confiance que dans leur déſeſpoir.

Alexandre étoit naturellement au-deſſus des hommes; vous diriez qu'il étoit né le maître de l'univers, & que dans ſes expéditions il alloit moins combattre des ennemis, que ſe faire reconnoître de ſes peuples. N'imaginons rien de plus grand que ce maître de l'univers, ou nos imaginations ſeront trop vaſtes & trop élevées. Céſar fut plus ſage

dans ſes entrepriſes, plus habile dans les affaires, plus entendu dans ſes intérêts, plus maître de lui dans ſes paſſions. Seneque a eu tort de traiter Alexandre d'un téméraire qui devoit ſa grandeur à ſa fortune. Plutarque paroît avoir raiſon, lorſqu'il attribue les conquêtes d'Alexandre à ſa vertu plus qu'à ſon bonheur. Il ſe fit élire Général des Grecs contre les Perſes : il fit faire mille fautes aux Lieutenans de Darius, & à Darius même, ſans en faire aucune.

## *Turenne & Condé.* (a)

Vous trouverez dans M. le Prince la force du génie, la grandeur du courage, une lumiere vive, nette, toujours préſente.

(a) Ce parallele fut écrit en 1673.

M. de Turenne a les avantages du sang-froid, une grande capacité, une longue expérience, une valeur assurée.

L'activité du premier se porte au-delà des choses nécessaires, pour ne rien oublier qui puisse être utile : l'autre aussi agissant qu'il le doit être, ne fait rien de superflu.

M. le Prince fier dans le commandement, également craint & estimé : M. de Turenne plus indulgent, & moins obéi par l'autorité qu'il se donne, que par la vénération qu'on a pour lui.

M. le Prince plus agréable à qui sçait lui plaire, plus fâcheux à qui lui déplaît ; plus sévère quand on manque, plus touché quand on a bien fait. M. de Turenne plus concerté, excuse les

fautes sous le nom de malheurs, & réduit souvent le plus grand mérite à la simple louange de faire bien son devoir.

M. le Prince s'anime avec ardeur aux grandes choses, jouit de sa gloire sans vanité, reçoit la flaterie avec dégoût. M. de Turenne va naturellement aux grandes & aux petites choses, selon le rapport qu'elles ont à son dessein.

Quelques troupes que vous donniez à M. le Prince, il a toujours la même *assurance* dans le combat; vous diriez qu'il sçait inspirer ses propres qualités à toute l'armée; sa valeur, son intelligence, son action semblent lui répondre de celle des autres. Avec beaucoup de troupes dont M. de Turenne se défie, il cher-

che ses sûretés : avec peu de bonnes qui ont gagné sa confiance, il entreprend comme aisé ce qui paroît impossible.

Pour M. le Prince victorieux, le plus grand éclat de la gloire; pour M. le Prince malheureux, jamais de honte ; & peut-être un préjudice aux affaires & jamais à sa réputation. La réputation de M. de Turenne est plus attachée au bien des affaires. Ses actions n'ont rien de particulier qui les distingue, pour être égales & continues. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait M. de Turenne, a quelque chose de trop secret pour ceux qui ne sont pas assez pénétrans. La nature lui a donné le grand sens, la capacité, le fond du mérite, & lui a dénié ce feu du génie, cette ouverture, cette

liberté d'esprit qui en fait l'éclat & l'agrément. Il faudra le perdre pour connoître bien ce qu'il vaut, & il lui coûtera la vie pour se faire une juste & pleine réputation.

La vertu de M. le Prince n'a pas moins de lumiere que de force ; mais elle a moins de suite & de liaison que celle de M. de Turenne. L'un est plus propre à finir glorieusement des actions, l'autre à terminer utilement une guerre.

## *Pyrrhus.*

Ç'a été le plus grand Capitaine de son tems. Il avoit joint *l'habileté* dans les négociations à la science de la guerre. Mais ses deux beaux talens employés hors de saison, ruinoient l'ouvrage

l'un de l'autre. S'il sçavoit gagner des combats, il perdoit le fruit de la guerre : s'il attiroit des peuples à son alliance, il ne sçavoit pas les y maintenir. Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussi-tôt à négocier ; & comme s'il eût été d'intelligence avec ses ennemis, il arrêtoit ses progrès lui-même. Avoit-il sçu gagner l'affection d'un peuple, sa premiere pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit delà qu'il perdoit ses amis, sans gagner ses ennemis. A le regarder par les qualités de sa personne & par ses actions, il ne cede à pas un *Héros* de l'antiquité. A considérer le succès de ses desseins, il paroîtra souvent mal habile & perdra beaucoup de sa réputation.

*Annibal.*

Quand on ſonge qu'Annibal eſt parti d'Eſpagne, où il n'avoit rien de fort aſſuré; qu'il a traverſé les Gaules qu'il devoit compter pour ennemies; qu'il a paſſé les Alpes pour faire la guerre aux Romains qui venoient de chaſſer les Carthaginois de la Sicile; qu'il n'avoit en Italie ni places, ni magaſins, ni ſecours aſſuré, ni l'eſpérance de retraite, on eſt étonné de la hardieſſe de ſon deſſein. Mais lorſque l'on conſidere ſa valeur & ſa fermeté, on n'admire plus qu'Annibal.

Annibal avoit peu de vertus & beaucoup de vices; l'infidélité, l'avarice, une cruauté ſouvent néceſſaire, toujours naturelle.

*Scipion.*

Scipion avoit une grandeur de courage admirable, l'humeur douce & bienfaiſante, l'eſprit véhément en public pour inſpirer ſa hardieſſe & ſa confiance, poli & agréable dans les converſations particulieres ; l'ame haute, mais réglée ; plus ſenſible à la gloire qu'ambitieux du pouvoir, cherchant moins à ſe diſtinguer par l'autorité ou par l'éclat de la fortune, que par la difficulté des entrepriſes & par le mérite des actions.

*Auguſte.*

Dans le gouvernement, le Sénat ne faiſoit rien ni de bon ni de ſage qu'Auguſte ne l'eût inſpiré. Le bien de l'Etat étoit toujours ſa

premiere penſée ; & il entendoit par-là le véritable intérêt de ceux qui le compoſoient ; le ſien le premier, & celui des autres, qu'il ne crut jamais être tout-à-fait ſéparé du ſien.

Il croyoit qu'un bienfait déſapprouvé n'étoit grace que pour un ſeul, & injure pour pluſieurs ; que la diſgrace d'un honnête homme étoit reſſentie de tous les honnêtes gens ; que les affaires devenues publiques appartenoient, malgré qu'on en eût, au jugement du public ; qu'il falloit ſe le repréſenter avant que d'agir.

Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguſte, c'étoit une choſe naturelle ; mais que le pauvre Agrippa ait eu à ſouffrir le chagrin de ſon beaupere & les débauches de ſa femme en même tems,

tems ; c'eſt le dernier malheur de la condition d'un mari.

Après la mort de Brutus & de Caſſius, la vertu Romaine s'étoit adoucie ; ce fut une complaiſance générale pour Auguſte. A l'avénement de Tibere, cette complaiſance ſe tourna en baſſeſſe & en adulation.

*Tibere.*

Tibere fit de la politique une ſcience de cabinet, où étoit renfermé un faux & myſtérieux intérêt du Prince, ſéparé de l'intérêt de l'Etat, & preſque toujours oppoſé au bien public. Le bon ſens, la capacité, le ſecret furent changés en fineſſe, en artifice, en diſſimulation. Les emplois éloignés étoient des exils myſtérieux. Louer Brutus & Caſ-

sius étoit un crime qui coûtoit la vie ; regretter Auguste, une offense secrete qu'on pardonnoit d'autant moins, qu'on n'osoit s'en plaindre. Les plaintes qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs miseres, les larmes, les expressions naturelles de nos douleurs, les soupirs qui nous échappent malgré nous, les simples regards enfin devenoient funestes. Parler, se taire, se réjouir, s'affliger, avoir de la peur ou de l'assurance, tout étoit crimes.

Tibere vécut odieux à tout le monde & importun à lui-même, ennemi de la vie d'autrui & de la sienne. Enfin il mourut à la grande joie des Romains.

Tibere corrompit tout ce qu'il y avoit de bon, & introduisit

tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire. Comme celui qui offenſe eſt le premier à haïr, les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faiſoit. Ce Prince ſoupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan, qui lui faiſoit craindre tous les autres.

## *Epicure.*

Indulgent aux mouvemens de la nature, contraire aux efforts, ne comptant pas toujours la chaſteté pour une vertu, comptant toujours la luxure pour un vice, Epicure vouloit que la ſobriété fût une économie de l'appétit. Il dégageoit les voluptés des inquiétudes qui les précedent & du dégoût qui les ſuit.

La volupté ſpirituelle du bon

Epicure n'eſt pas, comme s'imagine le vulgaire, un état ſans douleur & ſans plaiſir ; mais le ſentiment d'une joie pure & délicate que donne le repos de la conſcience & la tranquillité de l'eſprit.

### *Portrait du ſage Epicurien.*

Il vit loin du ſcrupule & de l'impiété,
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre.
Il mêle l'innocence avec la volupté,
Et regarde les cieux ſans dédaigner la terre.

### *Pétrone.*

Pétrone, l'homme le plus délicat de ſon ſiécle en poëſie, en muſique, en peinture, *étoit* vo-

luptueux en toutes choses; mais si maître de ses vices & de son irrégularité, qu'il devenoit l'homme du monde le plus réglé, quand il le jugeoit à propos.

Il faut bien que Pétrone ait été un des plus honnêtes hommes du monde, puisqu'il a obligé un historien aussi sévere que Tacite à renoncer à son naturel, & à s'étendre avec plaisir sur les louanges d'un voluptueux. Ce n'est pas qu'une volupté si exquise n'allât autant à la délicatesse de l'esprit qu'à celle du goût. C'est le caractere d'une politesse ingénieuse fort éloignée des sentimens grossiers d'un vicieux : aussi n'étoit-il pas si possédé de ses plaisirs, qu'il fût devenu incapable des affaires, & la douceur de sa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des occupa-

tions. Mais au lieu d'assujettir sa vie à sa dignité, comme font la plûpart des hommes., & de rapporter là tous ses chagrins & toutes ses joies, Pétrone d'un esprit supérieur à ses charges, les ramenoit à soi-même. Les bonnes mœurs ne lui ont pas d'obligation de sa satyre. C'est plutôt un courtisan délicat qui trouve le ridicule, qu'un censeur public qui s'attache à blâmer la corruption.

Pétrone est admirable par-tout dans la pureté de son style, dans la délicatesse de ses sentimens; mais ce qui surprend davantage, est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toutes sortes de caracteres. Son esprit universel trouve le génie de toutes les professions, & se forme comme il lui plaît à mille naturels dif-

férens. Quoique le ſtyle déclamateur ſemble ridicule à Pétrone, il ne laiſſe pas de montrer beaucoup d'éloquence en ſes déclamations. Souvent en ſes narrations, il ne ſe laiſſe pas aller au ſimple naturel, & ſe contente des graces de la naïveté. Quelquefois il met la derniere main à ſon ouvrage, & il n'y a rien de ſi poli. A la réſerve d'Horace, Pétrone eſt peut-être le ſeul de l'antiquité qui ait ſçu parler de galanterie. Notre nation a certainement en ce point un grand avantage ſur les Anciens; *mais* autant que les autres nous le cedent, autant Pétrone l'emporte ſur nous.

Nous n'avons point de roman qui nous fourniſſe une hiſtoire ſi agréable que la Matrone d'Epheſe; rien de ſi galant que les Pou-

lets de Circé. Jugez cependant s'il eût traité délicatement une belle passion, puisque c'étoit une affaire de deux personnes qui, à leur premiere vue, devoient goûter le dernier plaisir.

## *Tacite.*

Chez lui la nature & la fortune ont peu de part aux affaires. Tacite fait des tableaux trop finis, où il ne laisse rien à desirer à l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Quelquefois il passe au-delà des affaires par trop de pénétration & de profondeur. Quelquefois des spéculations trop fines nous dérobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées.

## *Sallufte.*

Sallufte donne autant au naturel, que Tacite à la politique. Son plus grand foin eft de bien faire connoître le génie des hommes. Il ne fe contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges, il fait qu'ils fe dépeignent eux-mêmes dans les harangues.

Marius conduit l'armée en Afrique du même efprit qu'il harangue à Rome. Sylla parle à Bocus avec le même génie qui paroît dans fon éloge.

## *Séneque.*

J'eftime beaucoup plus fa perfonne que fes ouvrages. Vous voyez des chofes coupées qui ont l'air & le tour des fentences, mais qui n'en ont ni la folidité,

ni le bon ſens. Je ne lis jamais ſes écrits, ſans m'éloigner des ſentimens qu'il veut inſpirer à ſes lecteurs. Il avoit de l'eſprit & de la connoiſſance infiniment : mais ſon ſtyle n'a rien qui me touche, ſes opinions ont trop de dureté ; & il eſt ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'abondance & ſe conſervoit avec tant de ſoin, ne prêchât que la pauvreté & la mort.

Séneque n'écrivoit qu'en ſemant tous ſes ouvrages de pointes, d'antitheſes & de paradoxes. Il ſurprit ſon ſiécle par le faſte de ſes déciſions, & il y en a encore qui le prennent pour un modele d'éloquence. Mais on écriroit fort mal, ſi l'on écrivoit comme lui ; & l'on ſeroit aſſuré d'ennuyer ceux qui ont quelque goût & quelque délicateſſe. Ce n'eſt point

avec ces figures extraordinaires que la nature s'explique. Ce qui demande une attention continuelle déplaît, parce que la plûpart des hommes n'en sont pas capables.

*Plutarque.*

Plutarque insinue doucement la sagesse, & veut rendre la vertu familiere dans les plaisirs mêmes. Naturel & persuadé le premier, il persuade aisément les autres. Ou il y avoit peu de délicatesse en son tems, ou son goût n'étoit pas tout-à-fait exquis. Il soutient les conversations graves & sérieuses avec beaucoup de bon sens & de raison : aux choses qui sont purement de l'esprit, il n'a rien d'ingénieux ni de délicat. Les vies des hommes illustres

ſont le chef-d'œuvre de Plutarque, & l'un des plus beaux ouvrages du monde. Il y a une force naturelle dans ſes diſcours, qui égale les plus grandes actions *dont il parle.* Ses comparaiſons *des grands hommes* ſont fort belles; mais il pouvoit aller plus avant, & pénétrer davantage dans le fond du naturel. Il y a des replis & des retours en notre ame qui lui ſont échappés. Il a jugé de l'homme trop en gros, & ne l'a pas cru ſi différent qu'il eſt de lui-même: méchant, vertueux; équitable, injuſte; humain & cruel.

## *Voiture & Balzac.*

Les gentilleſſes de Voiture & les hauteurs de Balzac ont une affectation qui déplaît naturelle-

ment; l'un veut être agréable & faire rire de quelque humeur que l'on soit; l'autre veut être admirable, & se faire estimer par le nombre de ses paroles & l'excès de ses amplifications. Les deux lettres écrites à M. de Vivonne, (par Boileau) en imitant les manieres de l'un & de l'autre, sont une fine satyre de leur style, & découvrent facilement le ridicule de ces deux Auteurs.

### *Montagne.*

Comme Montagne nous explique particuliérement l'homme, les jeunes & les vieux aiment à se retrouver en lui par la ressemblance des sentimens. L'espace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la nature pour nous

donner aux professions; & alors nous trouvons dans Montagne moins de choses qui nous conviennent. Montagne revient à nous, quand la nature nous y ramene. Il est vrai que Montagne dit un peu trop naïvement ses pensées & ses inclinations, & que lorsqu'il a fait quelques digressions, il en revient toujours à lui-même qui est le sujet de son ouvrage. Mais en ramenant son lecteur chez lui, il a toujours de quoi lui plaire & le réjouir. Ce n'est point un hôte importun.

Vous chercherez de la constance dans Séneque, & vous n'y trouverez que de l'austérité. Plutarque vous rendra grave & sérieux plus que tranquille. Montagne vous fera mieux connoître l'homme qu'aucun autre, mais

c'eſt l'homme avec toutes ſes foibleſſes ; connoiſſance utile dans la bonne fortune pour la modération, triſte & affligeante dans la mauvaiſe.

### *Corneille & Racine.*

Dans la Tragédie, *Corneille* ne ſouffre point d'égal, *Racine* de ſupérieur : la diverſité des caracteres permettant la concurrence, ſi elle ne peut établir l'égalité. Corneille ſe fait admirer par l'expreſſion d'une grandeur d'ame héroïque, par la force des paſſions, par la ſublimité du diſcours : Racine trouve ſon mérite en des ſentimens plus naturels, en des penſées plus nettes, dans une diction plus pure & plus facile. Le premier enleve l'ame, l'autre

gagne l'esprit : celui-ci ne donne rien à censurer au lecteur, celui-là ne laisse pas le spectateur en état d'examiner. Dans la conduite de l'ouvrage, Racine plus circonspect en se défiant de lui-même, s'attache aux Grecs qu'il possede parfaitement; Corneille profitant des lumieres que le tems apporte, trouve des beautés qu'Aristote ne connoissoit pas.

Corneille & Racine sont admirables en Tragédies; mais si *l'on étoit* obligé de dire précisément lequel des deux il seroit plus à propos de prendre pour modele, quand on écrit pour le théatre; il faudroit répondre qu'il est plus difficile de suivre Corneille, & qu'il est plus sûr d'imiter Racine.

Corneille seroit au-dessus de

tous les tragiques de l'antiquité, s'il n'avoit été fort au-dessous de lui-même en quelques-unes de ses pieces. Il est si admirable dans les belles, qu'il ne se laisse pas souffrir ailleurs médiocre. Ce n'est pas assez à Corneille de nous plaire, il est obligé de nous toucher. Avec lui nos ames se préparent à des transports; & si elles ne sont pas enlevées, il les laisse dans un état plus difficile à souffrir que la langueur.

Corneille étoit un homme commun, lorsqu'il s'exprimoit pour lui-même. Il osoit tout penser pour un Grec, ou pour un Romain. Il prêtoit à ses vieux héros tout ce qu'il avoit de noble dans l'imagination. On eût dit qu'il se défendoit l'usage de son propre bien, comme s'il n'eût pas été

digne de s'en ſervir. Il auroit été à déſirer que la netteté des expreſſions de Corneille pût être unie avec la variété & l'abondante fertilité de ſes penſées. Peu d'Auteurs parviendront à repréſenter autant de caracteres différens, à inventer autant d'intrigues, à faire raiſonner les perſonnages avec autant de ſuite & de ſolidité. On aſſiſte encore à l'action qu'il ne fait que repréſenter. C'eſt Auguſte que l'on entend parler dans Cinna. C'eſt le Cid que l'on voit dans le premier ouvrage, qui fit tant de bruit à la Cour & à la Ville, & qui fut comme le ſignal de la courſe où il devoit remporter tant de prix.

Ce n'eſt que la plénitude de ſon ſujet, qu'il pénétroit toujours

dans toute ſon étendue ; ſon imagination vaſte, ſon génie inépuiſable, qui a laiſſé dans ſes expreſſions trop de confuſion, comme s'il étoit impoſſible d'être ſi profond & ſi ſolide, & aſſez clair en même tems.

Racine n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas poſſible de réuſſir ; car l'hiſtoire d'Alexandre, toute vraie qu'elle eſt, a bien de l'air d'un roman ; & faire un plus grand héros, c'eſt ôter à ſon ouvrage, non ſeulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vraiſemblance. Mais peut-être que pour faire Porus plus grand, ſans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaiſſer ſon Ale-

xandre. Si ç'a été son dessein, il ne pouvoit pas mieux réussir; car il en a fait un Prince si médiocre, que cent autres le pourroient emporter sur lui comme Porus. Ce n'est pas qu'Ephestion n'en donne une belle idée, que Tacite, que Porus même ne parlent avantageusement de sa grandeur; mais quand il paroît lui-même, il n'a pas la force de se soutenir. Je ne connois ici d'Alexandre que le seul nom; son génie, son humeur, ses qualités ne me paroissent en aucun endroit. Je cherche dans un héros impétueux des mouvemens extraordinaires qui me passionnent; & je trouve un Prince si peu animé, qu'il me laisse tout le sang froid où je puis être. Je m'imaginois en Porus une grandeur d'ame qui nous fût plus étran-

gere ; le héros des Indes devoit avoir un caractere différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi dire, un autre soleil, une autre terre y produisent d'autres animaux & d'autres fruits ; les hommes y paroissent tout autres par la différence des visages & plus encore par une diversité de raisons. Alexandre & Porus devoient conserver leur caractere tout entier ; c'étoit à nous à les regarder sur les bords de l'Hydaspe, tels qu'ils étoient, non pas à eux de venir sur les bords de la Seine étudier notre naturel & prendre nos sentimens.

Il est ridicule d'occuper Porus de son seul amour, sur le point d'un grand combat qui alloit décider pour lui de toutes choses. Il ne l'est pas moins d'en faire sortir

Alexandre, quand les ennemis ſe rallient. Ce qu'il y a pour lui de plus pitoyable, c'eſt qu'il eſt auſſi peu héros d'amour que de guerre; l'hiſtoire ſe trouve défigurée, ſans que l'amour ſoit embelli.

### *Waller.*

Waller prête ſa belle imagination à l'antiquité, auſſi-bien que ſon intelligence fine & délicate; enſorte qu'il entre dans l'eſprit des Anciens, non-ſeulement pour bien entendre ce qu'ils ont penſé, mais encore pour embellir leurs penſées.





# ELOGES ET PORTRAITS.

## *M. de Candale.*

LA douceur de son esprit faisoit une certaine délicatesse, & de cette délicatesse il se formoit assez de discernement pour les choses qui n'avoient pas besoin d'être approfondies. Tout ce qui avoit de l'éclat excitoit sa gloire, & sa gloire lui faisoit trouver le véritable usage de son cœur. Il avoit cet avantage dans le commerce des hommes, que la nature avoit exposé en vue les qualités qui plaisoient en lui, & caché au fond de son cœur ce qui pouvoit donner de l'aversion. Une légere

habitude le faisoit aimer, un profond commerce ne s'entretenoit pas long-tems sans dégoût, peu soigneux qu'il étoit de ménager votre amitié, & fort léger à la sienne. Quelque service que vous lui eussiez rendu, il cessoit de vous aimer quand vous cessiez de lui plaire. Mais les agrémens de sa personne le soutenoient malgré ses défauts. Cependant il laissoit les vieux engagemens sans les rompre; l'éclat des ruptures ayant je ne sçai quelle violence éloignée de son humeur. Fort avare & grand dépensier, aimant ce qui paroissoit dans la dépense, blessé dans ce qui se consommoit pour paroître, facile & glorieux, intéressé, mais fidéle. Une de ses plus grandes peines eût été de vous tromper; & quand l'intéret,

maître

maître ordinaire de ſes mouvemens, lui faiſoit manquer de parole, il étoit honteux de vous en avoir manqué, & peu content de lui, juſqu'à ce que vous euſſiez oublié le tort qu'il avoit. Alors il ſe ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous, & ſe ſentoit obligé ſecrétement que vous l'euſſiez réconcilié avec lui-même. Pour ce qui regarde les femmes, il fut aſſez long-tems indifférent, ou peu induſtrieux à ſe donner leurs bonnes graces.

On l'aima pourtant, & il ſçut aimer à la fin. Les dernieres années de ſa vie, toutes les Dames jetterent les yeux ſur lui. Après les avoir diviſées par des intérêts de galanterie, il les réunit dans les larmes par ſa mort. Toutes le ſentirent aimé, & une tendreſſe

commune fut bientôt une douleur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois, rappellerent leurs vieux ſentimens, & s'imaginerent perdre encore ce qu'elles avoient déja perdu. Il y en eut qui le regretterent par vanité, & on vit des inconnues s'inſinuer avec les intéreſſées dans un commerce de pleurs, pour ſe faire quelque mérite de galanterie ; mais ſa véritable maîtreſſe ſe rendit illuſtre par l'excès de ſon affliction : heureuſe, ſi elle ne ſe fut pas conſolée !

*Madame de Bouillon.*

Elle a des graces qui ſe répandent ſur tout ce qu'elle fait, & ſur tout ce qu'elle dit ; elle n'a pas moins d'acquis que de natu-

rel, de sçavoir que d'agrément. En des conversations ordinaires, elle dispute toujours avec esprit, souvent avec raison; mais une raison animée qui paroît de la passion aux connoisseurs médiocres, & que les délicats mêmes auroient peine à distinguer de la colere dans une personne moins aimable qu'elle n'est.

*M. de Miossens.*

Admirable dans une Cour où il y avoit divers intérêts & beaucoup d'intrigues, il entrera d'abord avec vous, espérant que vous lui serez bon à quelque chose; & si vous vivez bien avec lui, il se fera un honneur particulier de vous être bon à tout. Pour peu que vous soyez soigneux,

vous attirerez tous ses soins ; si vous êtes complaisant, il sera flateur ; ayez quelque tendresse, il sera plus sensible qu'on ne croit & qu'il ne pensera lui-même. Alors il quitte les vues d'intérêt ; & animant son commerce de toute la chaleur de l'amitié, il se chargera à la fin de vos affaires comme des siennes. Le seul danger qu'il y ait, c'est de choquer la délicatesse de son humeur ; un oubli, une indifférence témoignée sans y penser pourroit faire naître sérieusement la sienne. Une raillerie sur une Demoiselle qu'il aime, un discours qu'il aura fait, mal pris ou mal tourné, lui seront des injures sensibles ; & sans proportion du ressentiment à l'offense, il cherchera peut-être à se venger dans les choses qui vous

importent le plus. Pour être sûr de lui, vous n'avez qu'à être sûr de vous-même.

## *Bussi Rabutin.*

Il préféra à son avancement le plaisir de donner à rire au public. Il voulut se faire un mérite de sa liberté. Il affecta de parler franchement & à découvert ; *mais* il ne soutint pas jusqu'au bout ce caractere.

Après plus de vingt ans d'exil, il revint dans un état humilié, sans charge, sans emploi, sans considération parmi les courtisans. Il n'aima personne, & parvint enfin à n'être aimé de qui que ce soit. Peu de gens s'intéresserent à sa disgrace, moins encore s'intéresserent à son retour.

Il avoit un esprit merveilleux. Les premiers ouvrages qu'on a de lui en donnent une idée très-avantageuse ; & *il auroit eu* tout sujet d'en être content, s'ils lui avoient coûté un peu moins cher. Son élocution est pure, & ses expressions sont naturelles, nobles & concises. Ses portraits sur-tout ont une grace négligée, libre & originale, qu'on ne sçauroit imiter. Il étoit d'ailleurs médisant jusqu'à l'excès. Ses meilleurs amis & les personnes de la Cour les plus irréprochables ne furent pas *à l'abri de ses traits perçans*. Il a donné le démenti à toute l'Europe, pour ternir la bravoure d'un homme qui a toujours passé pour téméraire ; & il a dit du mal de certaines femmes dont il n'a pas pu même inventer les désordres.

On trouve dans ſes derniers écrits beaucoup moins de cette fineſſe & de ce ſel qui piquoit agréablement dans les premiers ; ſes penſées y ſont moins nobles, & ſes expreſſions moins naturelles. Soit que ſon génie ne fût propre qu'à la ſatyre, ou que dans un âge plus avancé il eût perdu ſes plus belles idées, il eſt ſûr que ſes ouvrages ſérieux plaiſent fort peu.

### *Madame de Mazarin.*

*Hortenſe* n'eſt obligée qu'à elle-même de la juſtice qu'on lui rend. Elle n'attend rien de l'inclination, comme elle n'appréhende rien de la mauvaiſe volonté, dans les jugemens qu'on fait d'elle. Le ſilence eſt la ſeule injure que des envieux & des ennemis lui puiſ-

ſent faire. En toute ſa perſonne vous voyez je ne ſçai quoi de grand & de noble, qui ſe trouve par un ſecret rapport dans l'air du viſage, dans les qualités de l'eſprit & dans celles de l'ame. Naturellement elle feroit trop magnifique ; mais une juſte conſidération de ſes affaires retient ce beau ſentiment, & elle aime mieux contraindre la générofité de ſon humeur, que de tomber dans un état où elle eût beſoin de celle d'un autre. Elle vous attire, elle vous retient, & vous approchez toujours d'elle avec des deſirs que vous ne ſçauriez faire paroître. Heureuſe qui ſe laiſſe aller à la tendreſſe de ſes ſentimens, ſans intéreſſer la délicateſſe de ſon choix, ni celle de ſa conduite ! heureuſe qui, dans un com-

merce établi pour la douceur de sa vie, se contente de l'approbation des honnêtes gens & de sa satisfaction propre; qui ne craint point le murmure des envieuses, jalouses de tous les plaisirs & chagrines contre toutes les vertus!

Elle sçait autant qu'un homme peut sçavoir; elle cache sa science avec toute la discrétion que doit avoir une femme retenue. Elle a des connoissances acquises qui ne sentent en rien l'étude. Elle a des imaginations heureuses aussi éloignées d'un art affecté qui nous déplaît, que d'un naturel outré qui nous blesse. Avec elle passez du visage à l'esprit, des qualités de l'esprit à celles de l'ame, vous trouverez que tout vous attire, tout vous attache, tout vous

lie, & que rien ne sçauroit vous dégager. On se défend des autres par la raison; c'est la raison qui nous livre, ou qui nous assujettit à son pouvoir. Elle inspire toujours de nouveaux desirs; & dans l'habitude d'un commerce continuel, elle fait sentir toutes les tendresses & les douceurs d'une passion naissante. C'est la seule femme pour qui l'on puisse être éternellement constant, & avec laquelle on se donne à toute heure le plaisir de l'inconstance. Jamais on ne change pour sa personne; on change à tout moment pour ses attraits. Chaque ornement qu'on lui donne, cache une beauté; chaque ornement qu'on lui ôte, lui rend une grace.

C'est Hortense qui a banni toute grimace & toute affectation,

qui a ruiné cet art du dehors qui regle les apparences ; cette étude de l'extérieur qui compose les visages ; ces regles importunes qui n'apportent l'ordre qu'avec contrainte ; cette science de formalité, de cérémonie, de civilité concertée, d'égards médités qui rendent les hommes insociables dans la société même : c'est elle qui a rendu ridicule une gravité qui tenoit lieu de prudence, une politique sans affaires & sans intérêt, occupée seulement à cacher l'inutilité où l'on se trouve.

Celles qui tâchent de prendre son air & son ajustement, ne sçauroient rien prendre de sa personne. Il n'y a rien de si bien réglé que la maison d'Hortense ; mais elle répand sur tout je ne sçai quel air aisé, je ne sçai quoi

de libre & de naturel qui cache la regle. Par-tout où elle eſt, on ne voit qu'elle ; & pourvu qu'on la trouve, on trouve tout.

Elle plaît par elle ſeule : ce n'eſt point une imagination qui vous ſurprenne, & bientôt après qui vous importune ; ce n'eſt point un ſérieux qui faſſe acheter une converſation ſolide par la perte de ſa gaieté ; c'eſt une raiſon, c'eſt un bon ſens agréable. Elle eſt dévote ſans ſuperſtition, ſans mélancolie. Eloignée de cette imbécillité qui ſe perſuade à tous momens des ſotiſes ſurnaturelles, ennemie de ces humeurs retirées qui mêlent inſenſiblement dans l'eſprit la haine du monde & l'averſion des plaiſirs, elle penſe trouver Dieu parmi les hommes où ſa bonté agit plus, &

où sa providence paroît plus dignement occupée.

## *Saint-Evremont.*

C'est un philosophe également éloigné du superstitieux & de l'impie; un voluptueux qui n'a pas moins d'aversion pour la débauche, que d'inclination pour les plaisirs; un homme qui n'a jamais senti la nécessité, qui n'a jamais connu l'abondance. Il vit dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, goûtée de ceux qui font consister leur bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï la dissipation, persuadé qu'il falloit du bien pour les commodités d'une longue vie. Vieux, il a de la peine à souffrir l'écono-

mie, croyant que la néceſſité eſt peu à craindre, quand on a peu de tems à pouvoir être miſérable. Il ſe loue de la nature; il ne ſe plaint point de la fortune; il hait le crime, il ſouffre les fautes, il plaint le malheur; il ne cherche point dans les hommes ce qu'ils ont de mauvais pour les décrier; il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour s'en réjouir; il ſe fait un plaiſir ſecret de le connoître; il s'en feroit un plus grand de le découvrir aux autres, ſi la diſcrétion ne l'en empêchoit: il ne s'attache point aux écrits les plus ſçavans pour acquérir la ſcience, mais aux plus ſenſés pour fortifier ſa raiſon: tantôt il cherche les plus délicats, pour donner de la délicateſſe à ſon goût; tantôt les plus agréables, pour donner

de l'agrément à son génie.

J'écris, disoit Saint-Evremont, aux Gens de guerre & de Cour comme un bel esprit & un sçavant, & je vis avec les sçavans comme un homme qui a vu la guerre & le monde.

Une affliction, dit Saint-Evremont, à laquelle je suis tellement sensible que je ne trouve point de force dans toute la philosophie qui me la puisse faire soutenir, c'est celle qui me vient des calamités publiques. Je ne sçaurois ouïr les gémissemens des peuples; je ne sçaurois voir couler leurs larmes, sans que je me sente atteint d'une véritable compassion. Je ne puis être spectateur des désordres de mon pays, ni considérer l'orgueil des oppresseurs, sans

concevoir une violente averſion contre eux.

*Au ſujet d'un de ſes amis, Saint-Evremont diſoit :* Je me ſuis accoutumé à mes malheurs, je ne m'accoutumerai jamais aux ſiens ; & ne pouvant donner que de la douleur à ſon infortune, je ne paſſerai aucun jour ſans m'affliger, je n'en paſſerai aucun ſans le plaindre.



# LETTRES.

## *A Mademoiselle de Lenclos.*

TOUT contribue à me faire regretter le tems heureux que j'ai paſſé dans votre commerce, & à deſirer inutilement de vous voir encore. Je n'ai pas la force de me tranſporter en France, & vous y avez des agrémens qui ne vous laiſſeront pas venir en Angleterre. J'ai appris avec beaucoup de plaiſir que M. le Comte de Grammont a recouvré ſa premiere ſanté, & acquis une nouvelle dévotion. Je la crois ſincere & honnête. Il ſied bien à un homme qui n'eſt pas jeune, d'oublier qu'il l'a été. Je ne l'ai pu

faire jusqu'ici ; au contraire, du souvenir de mes jeunes ans, de la mémoire de ma vivacité passée, je tâche d'animer la langueur de mes vieux jours. Ce que je de plus fâcheux à mon âg que l'espérance est perdu pérance qui est la plus do passions & celle qui contri vantage à nous faire vivr blement. Désespérer de vo jamais, est ce qui me fait de peine : il faut se conte vous écrire quelquefois, p tretenir une amitié qui a la longueur du tems, à l'él ment des lieux & à la fr ordinaire de la vieillesse. C nier mot me regarde : la commencera par vous à faire voir qu'il est possible de ne vieillir pas.



*A la même.*

Il y a plus d'un an que je demande de vos nouvelles à tout le monde, & personne ne m'en apprend. M. de la Bastide m'a dit que vous vous portiez fort bien ; mais il ajoute que si vous n'avez plus tant d'amans, vous êtes contente d'avoir beaucoup d'amis. La fausseté de la derniere nouvelle me fait douter de la vérité de la premiere.

Vous êtes née pour aimer toute votre vie. Si l'on m'avoit dit que vous êtes dévote, je l'aurois pû croire ; c'est passer d'une passion humaine à l'amour de Dieu, & donner à son ame de l'occupation ; mais ne pas aimer, est une espece de néant qui ne peut convenir à votre cœur.

Je vous demande des nouvelles de votre ſanté, de vos occupations ; de votre humeur, & que ce ſoit dans une aſſez longue lettre, où il y ait peu de morale & beaucoup d'affection pour votre ancien ami.... Si vous connoiſſez Barbin, faites-lui demander pourquoi il imprime tant de choſes ſous mon nom qui ne ſont pas de moi ; j'ai aſſez de mes ſotiſes, ſans me charger de celles des autres. On me donne une piéce contre le P. Bouhours, où je ne penſai jamais. Il n'y a pas d'écrivain que j'eſtime plus que lui ; notre langue lui doit plus qu'à aucun Auteur, ſans en excepter Vaugelas.... Pour des nouvelles de paix & de guerre, je ne vous en demande pas. Je n'en écris point, & je n'en reçois pas davantage.

Adieu : c'eſt le plus véritable de vos ſerviteurs, qui gagneroit beaucoup ſi vous n'aviez point d'amans ; car il ſeroit le premier de vos amis, malgré une abſence qu'on peut nommer éternelle.

## *A la même.*

A quatre-vingt-huit ans, je mange des huitres tous les matins ; je dîne bien, je ne ſoupe pas mal. Etant jeune je n'admirois que l'eſprit, moins attaché aux intérêts du corps que je ne devois l'être. Aujourd'hui je répare autant qu'il m'eſt poſſible, le tort que j'ai eu. Vous en avez uſé autrement. Le corps vous a été quelque choſe dans votre jeuneſſe ; préſentement vous n'êtes occupée que de ce qui regarde

l'esprit ; je ne sçai pas si vous avez raison de l'estimer tant. On ne lit presque rien qui vaille la peine d'être retenu ; on ne dit presque rien qui mérite d'être écouté ; quelque misérables que soient les sens à l'âge où je suis, les impressions que font sur eux les objets qui plaisent, me trouvent bien plus sensible, & nous avons grand tort de les vouloir mortifier ; c'est peut-être une jalousie de l'esprit, qui trouve leur partage meilleur que le sien.

M. Bernier, le plus joli philosophe que j'aie connu (*joli philosophe* ne se dit gueres ; mais sa figure, sa taille, sa maniere, sa conversation, l'ont rendu digne de cette épithete-là ; ) M. Bernier en parlant de la mortification des sens, me dit un jour : « Je vais-

» vous faire une confidence que
» je ne ferois pas à Madame de la
» Sabliere, à Mademoiselle de
» l'Enclos même, que je tiens
» d'un ordre supérieur; je vous
» dirai en confidence que *l'absti-*
» *nence des plaisirs me paroît un*
» *grand péché.*

## *A la même.*

Vous êtes de tous les pays, aussi estimée à Londres qu'à Paris. Vous êtes de tous les tems; & quand je vous allegue pour faire honneur au mien, les jeunes gens vous nomment aussi-tôt pour donner l'avantage au leur. Vous voilà maîtresse du présent & du passé; puissiez-vous avoir des droits considérables sur l'avenir! Je n'ai pas en vue la réputation; elle

vous est assurée dans tous les tems : je regarde une chose plus essentielle ; c'est la vie, dont huit jours valent mieux que des siécles de gloire après la mort.

Vous êtes sérieuse & vous plaisez : vous donnez de l'agrément à Seneque, qui n'a pas accoutumé d'en avoir. Vous vous dites vieille, avec toutes les graces de l'humeur & de l'esprit des jeunes gens. Quand il vous souvient de votre jeunesse, le souvenir du passé ne vous donne-t-il point de certaines idées aussi éloignées de la langueur, de l'indolence, que du trouble de la passion ? Ne sentez-vous point dans votre cœur une opposition secrette à la tranquillité que vous pensez avoir donnée à votre esprit ?

D'une amoureuſe ſympathie
Il faut, pour arrêter le cours,
Arrêter celui de nos jours;
Sa fin eſt celle de la vie.
Puiſſent les Deſtins complaiſans
Vous donner encore trente ans
D'amour & de philoſophie!

C'eſt ce que je vous ſouhaite le premier jour de l'année, jour où ceux qui n'ont rien à donner, donnent pour étrennes des ſouhaits.

## *Au Comte de Grammont.*

J'ai appris que vous êtes devenu un des plus puiſſans Seigneurs de la Cour. Si les richeſſes qui amolliſſent le courage, & qui ſçavent anéantir l'induſtrie, ne font pas de tort aux qualités de mon héros, je ſuis prêt de me ré-

jouir du changement de votre fortune ; mais si elles ruinent les vertus du Chevalier, & le mérite du Comte, je me repens de n'avoir pas exécuté le dessein que j'ai eu tant de fois de vous tuer, pour assurer l'honneur de votre mémoire. Que j'aurois de chagrin, M. le Comte, de vous voir renoncer au jeu, & devenir indifférent aux Dames ! de vous voir réserver de l'argent pour le mariage de votre fille, envier les rentes & parler de fonds de terre, comme d'une chose nécessaire à l'établissement des maisons ! Quel changement, si vous faisiez tant de cas du fonds de terre, après l'avoir abandonné, comme indigne de vous, aux pies, aux corneilles & aux pigeons ! Quel changement si vous aspiriez à de-

venir M. le Baron de Saint-Méat, pour avoir la nobleſſe de Bigorre à votre lever, & entretenir vos voiſins avec ce faucet heureux & brillant qui gagne tous les cœurs de la Gaſcogne !... Celui qui a ſoin des allouettes, aura ſoin de vos enfans. C'eſt à vous de ſonger à votre réputation & à vos plaiſirs.

## *A M. le Comte de Lionne.*

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à caſſer & des jambes à rompre pour la campagne, que d'écrire, je pourrois vous dire que votre lettre eſt la mieux écrite que j'aie vue de ma vie ; mais je crains de vous décrier par-là dans un pays délicat, où l'on ne ſçauroit beaucoup &

fort bien écrire ſans paſſer pour un pédant ou pour un auteur ....

Je mets entre les bonnes fortunes du Roi d'avoir un homme ( c'eſt le grand Corneille ) qui puiſſe parler ſi dignement de ſes grandes actions. Les Anciens ont appris à Corneille à bien penſer, & il penſe mieux qu'eux. Attila eût été admirable du tems de Sophocle & d'Euripide, où l'on avoit plus de goût pour la ſcene farouche & ſanglante, que pour la ſcene douce & tendre.

*A Pierre Corneille.*

Jamais réputation n'a été ſi bien établie que la vôtre en Angleterre & en Hollande. Les Anglois aſſez diſpoſés naturellement à eſtimer ce qui leur appartient, re-

noncent à cette opinion souvent bien fondée, & croient faire honneur à leur Ben-Johnson de le nommer le Corneille de l'Angleterre. M. Waller, un des plus beaux esprits du siécle, attend toujours vos piéces nouvelles, & ne manque pas d'en traduire un Acte ou deux en vers Anglois, pour sa satisfaction particuliere. Il demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France; *mais* il n'y a que vous, dit-il, de tous les François qui sçache penser. M. Vossius, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne sçauroit souffrir la moindre comparaison des Latins aux Grecs, vous préfere à Sophocle & à Euripide.

Après des suffrages si avantageux, vous me surprenez de dire que votre réputation est attaquée

en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les étrangers, qu and elles se passent à Paris ?

*A l'Abbé de Chaulieu, qui l'avoit comparé à Ovide.*

Ovide étoit le plus spirituel homme de son tems & le plus malheureux. Je ne lui ressemble ni par mon esprit, ni par mon malheur. Il fut relégué chez des Barbares, où il faisoit de beaux vers, mais si tristes & si douloureux, qu'ils ne donnent pas moins de mépris pour sa foiblesse, que de compassion pour son infortune. Dans le pays où je suis, je vois Madame Mazarin tous les jours ;

je vis parmi des gens sociables qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'esprit. Je fais d'assez méchans vers, mais si enjoués, qu'ils font envier mon humeur, quand ils font mépriser ma poësie.... Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide. Il est vrai qu'il fut plus heureux à Rome avec Julie, que je ne l'ai été à Londres avec Hortense; mais les faveurs de Julie furent cause de sa misere, & les rigueurs d'Hortense n'incommodent pas un homme aussi âgé que je le suis.

*A Milord de Saint-Albans.*

A quoi pensez-vous, Milord, de passer l'hiver dans un pays où les chevaux sont traités plus soigneusement cent fois que nous,

où il y a des maiernes pour les maladies des chevaux de courfe, & des efpeces de maréchaux pour celles des hommes ? Pourquoi vous opiniâtrer dans un lieu, où vous ne paffez aucun jour qui n'en retranche cinq ou fix de votre vie ?... Vous m'allez dire que vous ne voyez prefque plus, que vous êtes accablé d'incommodités qui peuvent aifément dégoûter le monde de vous ? vous prenez mal la chofe, Milord; c'eft la province qui fe dégoûte de vous à la campagne, par la foibleffe de votre vue : vos infirmités y font prifes pour des défauts, & vous ne fçauriez croire le mépris qu'a un homme de la contrée qui fe porte bien, pour un homme de la Cour qui fe porte mal. Ici, Milord, on vous confi-

dere par la force de votre esprit : vos maux y sont plaints, & vos bonnes qualités révérées. . . . La plus grande peine des disgraces, vous vous l'êtes imposée vous-même ; c'est la privation du commerce des gens du monde avec lesquels vous avez toujours vécu. On se console de la perte de ses biens ; on ne se console point d'avoir perdu la douceur des sociétés agréables, & de souffrir l'ennui des importuns. Ayez tant de raison qu'il vous plaira, le secours de la raison ne peut rien où la délicatesse du goût est affligée. . . . Si vous avez résolu de vous retirer du monde, songez, Milord, que c'est dans la Capitale qu'un honnête homme se doit retirer. Votre raison vous dérobe au monde dans la ville, quand il

vous plaît ; votre imagination vous y rend à la campagne, même quand vous ne voulez pas ; vivez ici en philoſophe dans votre maiſon. Vivre en philoſophe au pays de Suffolet, c'eſt ſe rendre obſcur plutôt que ſage. Les plus grands philoſophes de l'antiquité demeuroient dans la plus belle ville de la Grece ; & celui qui conſeilloit de cacher ſa vie, avoit de beaux jardins à Athenes, où cinq ou ſix de ſes amis philoſophoient avec lui.

*A M. le Marquis de Miremont.*

Depuis votre départ la converſation languit, la diſpute eſt morte, les rangs ſont confondus ; il n'y a plus de diſtinction dans la qualité, ni dans le mérite. Nous

ne ſommes pas moins ſenſibles à la perte des expreſſions, qu'à celle des choſes mêmes. Nous regrettons ces *Fi*, *Fi*, qui donnoient les excluſions ſi à propos; nous regrettons ces *Bon*, *Bon*, qui détournoient adroitement ce qu'on ne vouloit pas entendre ; cette noble confiance, qui en inſpiroit aux autres, qui ne laiſſoit pas douter des propoſitions hardies que vous avanciez généreuſement.

Par votre exemple, je me paſſois aiſément des choſes ſuperflues. Votre éloignement m'ôte l'exemple, & me laiſſe à ma philoſophie ſeule qui ne ſuffit pas. Un jour viendra que vous apprendrez à faire uſage de l'abondance, & que vous changerez nos ſou-





pers d'œufs frais en repas de bisques.

Madame Mazarin ne se consoleroit pas de votre absence, si ce n'étoit la raison que vous avez de vous consoler de la sienne. Elle vous tient heureux d'être auprès d'un Roi (Guillaume III) qui a la délicatesse du goût pour les plaisirs, & la force des vertus pour les grandes choses.

## *A Madame de Mazarin.*

Songez-y, Madame, le jour le plus heureux que vous passerez dans un couvent ne vaudra pas le plus triste que vous passerez dans votre maison. Encore si vous étiez touchée d'une grace particuliere de Dieu, on excuseroit la dureté

de votre condition par l'ardeur de votre zéle ; mais vous n'êtes ni convaincue ni touchée, & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement. Vous trouverez toutes les peines des Religieuses, & ne trouverez point cet époux qui les console. Douter un jour de la félicité de l'autre vie, est assez pour désespérer la plus sainte fille d'un couvent. Qui sçait, Madame, si vous croirez un quart d'heure ce qu'il faut qu'elle croie toujours pour n'être pas malheureuse ? C'est au milieu de l'univers que la contemplation des merveilles de la nature vous fera connoître celui dont elle dépend. Dans ce monde que vous quittez, Dieu est tout ouvert & tout expliqué à nos pensées ; il est si resserré dans les mo-

naſteres, qu'il ſe cache au lieu de ſe découvrir ; ſi déguiſé par les baſſes & indignes figures qu'on lui donne, que les plus éclairés ont de la peine à le reconnoître.

Cependant une vieille Supérieure ne vous parlera que de lui, & ne connoîtra rien moins ; elle vous commandera des ſotiſes, & une exacte obéiſſance ſuivra toujours le commandement, quelque ridicule qu'il puiſſe être. Le Directeur ne prendra pas moins d'aſcendant ſur vous, & votre raiſon humiliée ſe verra ſoumiſe à une ignorance préſomptueuſe. La raiſon, ce caractere ſecret, cette image de Dieu que nous portons en nos ames vous fera paſſer pour rebelle, ſi vous ne révérez l'imbécillité de la nature humaine en ce Directeur.

De bonnes Sœurs trop ſimples vous dégouteront, des libertines vous donneront du ſcandale ; vous trouverez là les crimes du monde ; vous en aurez quitté les plaiſirs. Vous vous devez au public, à vos amis, à vous-même. Vous êtes faite pour plaire, pour diſſiper la triſteſſe, inſpirer la joie, pour ranimer généralement tout ce qui languit. Quand les laides & les imbécilles ſe jettent dans les couvens, c'eſt une inſpiration divine qui leur fait quitter le monde où elles ne paroiſſent que pour faire honte à leur Auteur. Sur votre ſujet, Madame, c'eſt une vraie tentation du Diable, lequel envieux de la gloire de Dieu, ne peut ſouffrir l'admiration que nous donne ſon plus bel ouvrage. Vous montrer eſt votre

véritable vocation; c'eſt le ſervice que vous devez à Dieu; c'eſt le culte le plus propre que vous puiſſiez lui rendre.... Peut-être êtes-vous flatée du bruit que fera votre retraite. Qui vous a dit qu'on ne la prendra pas pour le retour d'une humeur errante & voyageuſe; qu'on ne croira pas que vous voulez faire trois cens lieues pour aller chercher une aventure, céleſte ſi vous voulez, mais toujours une eſpece d'aventure. *Prenez-y garde, Madame*; les choſes qui vous paroiſſent ennuyeuſes aujourd'hui, ſe préſenteront avec des charmes; & ce que vous aurez quitté par dégoût, reviendra ſolliciter votre envie. Alors de quelle force d'eſprit n'aurez-vous pas beſoin pour vous conſoler des maux préſens & des

biens perdus ? Je ne parle point des caprices d'une Supérieure, ni des ſecretes jalouſies des Religieuſes, qui voudront nuire à une perſonne dont le mérite confondra le leur; vous ſerez donc ou ſeule avec vos triſtes imaginations, ou dans ſa foule, parmi les ſotiſes & les erreurs, ennuyée de Sermons, fatiguée de Matines qui auront troublé votre repos, laſſée d'une habitude continuelle du chant des Vêpres, & du murmure importun de quelque Roſaire.

Avez-vous commis un ſi grand crime contre vous, que vous deviez vous punir auſſi rigoureuſement que vous faites ? Et quel ſujet de plainte avez-vous contre vos amis, pour exercer ſur eux une ſi cruelle vengeance ? Made-

moiſelle Buvervest & moi avons déja eu les coups mortels. Quand je la vais voir les matins, nous nous regardons un quart d'heure ſans parler ; & ce triste ſilence eſt toujours accompagné de nos larmes. Si vous quittez le monde, ma conſolation eſt que je n'y demeurerai pas long-tems. Je me cacherai dans un déſert ; là votre idée me tiendra lieu de tous les objets ; là je me déſabuſerai de moi-même, pour penſer éternellement à vous ; là j'apprendrai à mourir, & mes derniers ſoupirs apprendront à tout le monde ce qu'auront pu ſur moi le charme de votre mérite, & la force de ma douleur.

*A Mademoiſelle* ***.

Vous devez ſçavoir que vous

ne feriez rien ni pour vous ni pour votre ami, quand vous passeriez tous vos jours à le pleurer. M. *** n'est plus. Que vous serviroit-il donc de vous opiniâtrer sur une douleur dont il ne vous sçait point de gré? Voulez-vous imiter les femmes médiocres qui ne pouvant se faire valoir par de grandes vertus, veulent se signaler par de grandes passions? Laissez-les tendre des piéges à leurs amans; laissez-les pleurer les morts pour attendrir les vivans; laissez-les faire souhaiter leur amitié à ceux qu'elles convainquent de leur douleur. Une fille aimable comme vous, est au-dessus de ces artifices. Il vous est inutile d'être affligée; mais il ne vous est pas aisé de ne l'être pas. La douleur est entrée chez vous à main forte.

La reconnoiſſance & l'amitié l'ont introduite dans votre cœur ; *mais* que veulent-elles de vous ? Que vous ſuiviez votre ami ? La raiſon ne le veut pas.

## *A M. le Comte d'Olonne.*

Vous me laiſſates hier dans une converſation qui devint inſenſiblement une furieuſe diſpute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'avantage des Lettres. Vous devinez les acteurs, & ſçavez qu'ils étoient tous deux fort intéreſſés à maintenir leur parti ; Beautru ayant fort peu d'obligation à la nature de ſon génie, & le Commandeur pouvant dire, ſans être ingrat, qu'il ne doit ſon talent ni aux arts ni aux ſciences.

La dispute vint sur le sujet de la Reine de Suede, qu'on louoit de la connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva ; & ôtant son chapeau d'un air tout particulier : *Messieurs*, dit-il, *si la Reine de Suede n'avoit sçu que les coutumes de son pays, elle y seroit encore : pour avoir appris notre langue & nos manieres ; pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science & ses belles lumieres que vous nous vantez.*

Beautru voyant choquer la Reine de Suede qu'il estime tant, & les bonnes Lettres qui lui sont si cheres, perdit toute considération ; & commençant par un serment : « Il faut être bien injuste, » *reprit-il*, d'imputer à la Reine

» de Suede, comme un crime, la
» plus belle action de sa vie. Pour
» votre aversion aux sciences, je
» ne m'en étonne point; ce n'est
» pas d'aujourd'hui que vous les
» avez méprisées. Si vous aviez
» lu les histoires les plus commu-
» nes, vous sçauriez que sa con-
» duite n'est pas sans exemple.
» Charles-Quint n'a pas été moins
» admirable par la renonciation
» de ses Etats, que par ses con-
» quêtes. Dioclétien n'a-t-il pas
» quitté l'empire, & Sylla le pou-
» voir souverain? Mais toutes ces
» choses vous sont inconnues; &
» c'est folie de disputer avec un
» ignorant. Au reste où me trou-
» verez-vous un homme extraor-
» dinaire, qui n'ait eu des lumie-
» res & des connoissances ac-
» quises?

A commencer par M. le Prince, il alla jusqu'à César, de César au grand Alexandre ; & l'affaire eût été plus loin, si le Commandeur ne l'eût interrompu avec tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de se taire.

*Vous nous en contez bien*, dit-il, *avec votre César & votre Alexandre. Je ne sçai s'ils étoient sçavans ou ignorans, il ne m'importe gueres ; mais je sçai que de mon tems, on ne faisoit étudier les gentilshommes que pour être d'Eglise ; encore se contentoient-ils le plus souvent du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinoit à la Cour ou à l'armée, alloient honnêtement à l'académie. Ils apprenoient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématique ; & c'étoit tout. Vous aviez en France*

*mille beaux gendarmes, galans hommes. C'est ainsi que se formoient les Thermes & les Bellegarde. Du latin! de mon tems, du latin! un gentilhomme en eût été déshonoré. Je connois les grandes qualités de M. le Prince, & suis son serviteur; mais je vous dirai que le dernier Connétable de Montmorenci a sçu maintenir son crédit dans les provinces, & sa considération à la Cour sans sçavoir lire. Peu de latin, vous dis-je, & de bon François.*

Il fut avantageux au Commandeur que le bon homme eût la goutte; autrement il eût vengé le latin par quelque chose de plus pressant que la colere & les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau; celui-ci résolu, comme Suidas, de mourir sur son opinion; celui-là soutenant le parti

parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la dispute, quand un Prélat charitable voulut accommoder le différend. Ravi de trouver une si belle occasion de faire paroître son sçavoir & son esprit, il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le Docteur, trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant; & lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem*, il parla de cette sorte :

Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai que la science fortifie la beauté du naturel, & que l'agrément & la facilité de l'esprit donnent des graces à l'érudition. Le génie seul, sans art, est comme un torrent qui se précipite

avec impétuosité. La science sans naturel, ressemble à ces campagnes seches & arides, qui sont désagréables à la vue. Or, Messieurs, il est question de concilier ce que vous avez divisé mal-à-propos, de rétablir l'union où vous avez jetté le divorce. *La science* n'est autre chose qu'une parfaite connoissance : *l'art* n'est rien qu'une régle qui conduit le naturel. Est-ce, Monsieur, (*s'adressant au Commandeur*) que vous voulez ignorer les choses dont vous parlez, & faire vanité d'un naturel qui se déregle, qui s'éloigne de la perfection ? Et vous, M. de Beautru, renoncez-vous à la beauté naturelle de l'esprit, pour vous rendre esclave de préceptes importuns, & de connoissances empruntées ?

*Il faut finir la converſation*, reprit bruſquement le Commandeur : *j'aime encore mieux ſa ſcience & ſon latin, que le grand diſcours que vous faites.*

Le bon homme qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit auſſitôt ; & pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra ſon ignorance agréable aux paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il ſe retira avec un grand mépris de tous les deux, & une grande ſatisfaction de lui-même.

## *A M. le Marquis de Créqui.*

Après avoir vécu dans la contrainte des Cours, je me conſole d'achever ma vie dans la liberté d'une République, où, s'il n'y a rien à eſpérer, il n'y a pour le

moins rien à craindre. Quand on eſt jeune, il ſeroit honteux de ne pas entrer dans le monde avec le deſſein de faire ſa fortune : quand nous ſommes ſur le retour, la nature nous rappelle à nous; & revenus des ſentimens de l'ambition au deſir de notre repos, nous trouvons qu'il eſt doux de vivre dans un pays où les loix nous mettent à couvert des volontés des hommes, & où, pour être ſûrs de tout, nous n'ayons qu'à être ſûrs de nous-mêmes.

Ajoûtons à cette douceur, que les Magiſtrats ſont fort autoriſés dans leurs charges pour l'intérêt du public, & peu diſtingués en leurs perſonnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de différences odieuſes, dont les honnêtes gens ſoient

bleſſés ; point de dignités inutiles, de rangs incommodes ; point de ces fâcheuſes grandeurs, qui gênent la liberté ſans contribuer à la fortune. Ici les Magiſtrats procurent notre repos, ſans attendre de reconnoiſſance, ni de reſpect même pour les ſervices qu'ils nous rendent. Ils ſont ſéveres dans les ordres de l'Etat, fiers dans l'intérêt de leurs pays avec les nations étrangeres, doux & commodes avec leurs citoyens, faciles avec toutes ſortes de perſonnes privées. Le fond de l'égalité demeure toujours malgré la puiſſance ; & par là le crédit ne devient point inſolent, la conduite jamais dure.

Pour les contributions, véritablement elles ſont grandes ; mais elles regardent ſûrement le bien

public, & laissent à chacun la consolation de ne contribuer que pour soi-même. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner de l'amour qu'on a pour la patrie, puisqu'à le bien prendre, c'est un véritable amour propre.

La différence de Religion, qui excite ailleurs tant de troubles, ne cause pas ici la moindre altération dans les esprits. Chacun cherche le Ciel par ses voies ; & ceux qu'on croit égarés, plus plaints que haïs, s'attirent une charité pure & dégagée de l'indiscrétion du faux zéle.

Comme il n'y a rien en ce monde qui ne laisse quelque chose à desirer, nous voyons moins d'honnêtes gens que d'habiles, plus de bon sens dans les affaires, que de délicatesse dans les entretiens.

Les Dames y ſont fort civiles, & les hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfere à leur compagnie celle de leurs femmes; elles ſont aſſez ſociables, pour nous faire un amuſement; trop peu animées pour troubler notre repos. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très-aimables; mais il n'y a rien à eſpérer d'elles, ou par leur ſageſſe, ou par une froideur qui leur tient lieu de vertu. De quelque façon que ce ſoit, on voit en Hollande un certain uſage de pruderie établi partout, & je ne ſçai quelle vieille tradition de continence qui paſſe de mere en fille comme une eſpece de religion.

A la vérité on ne trouve pas à redire à la galanterie des filles, qu'on leur laiſſe employer bon-

nément, comme une aide innocente à se procurer des époux. Quelques-unes terminent ce cours de galanterie par un mariage heureux; quelques malheureuses s'entretiennent de la vaine espérance d'une condition qui se differe toujours, & n'arrive point. Ces longs amusemens ne doivent pas s'attribuer au dessein d'une infidélité méditée. On se dégoûte avec le tems, & le dégoût pour la maîtresse prévient la résolution bien formée d'en faire une femme. Ainsi, dans la crainte de passer pour trompeur, on n'ose se retirer, quand on ne veut pas conclure; & moitié par habitude, moitié par un sot honneur qu'on se fait d'être constant, on entretient languissamment les misérables restes d'une passion usée.

Quelques exemples de cette nature font faire de sérieuses réflexions aux plus heureuses filles, qui regardent le mariage comme une aventure, & leur naturelle condition, comme le véritable état où elles doivent demeurer.

Pour les femmes, s'étant données une fois, elles croient avoir perdu toute disposition d'elles-mêmes; & ne connoissant plus que la simplicité du devoir, elles feroient conscience de se garder la liberté des affections, que les plus prudes se réservent ailleurs, sans aucun égard à leur dépendance. Ici tout paroît infidélité; & l'infidélité qui fait le mérite galant des Cours agréables, est le plus gros des vices chez cette bonne nation, fort sage dans la conduite & dans le gouverne-

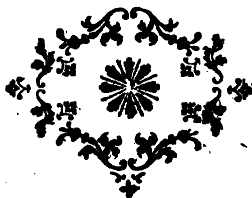
ment, peu sçavante dans les plaisirs délicats & les mœurs polies. Les maris payent cette fidélité de leurs femmes d'un grand assujettissement; & si quelqu'un, contre la coutume, affectoit l'empire dans la maison, la femme seroit plainte de tout le monde comme une malheureuse, & le mari décrié comme un homme de très-méchant naturel.

Une misérable expérience me donne assez de discernement pour bien démêler toutes ces choses, & me faire regretter le tems où il est bien plus doux de sentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce que j'ai été, pour ranimer ce que je suis; & du souvenir des vieux sentimens, il se forme quelque disposition à la tendresse, ou du moins un éloi-

gnement de l'indolence. Tyrannie heureuse que celle des passions qui font les plaisirs de notre vie ! fâcheux empire que celui de la raison, s'il nous ôte les sentimens agréables, & nous tient dans une inutilité ennuyeuse, au lieu d'établir un véritable repos !

Je ne parlerai gueres de la Haye : il suffit de dire que les voyageurs en sont charmés, après avoir vu les magnificences de Paris & les raretés de l'Italie. D'un côté vous allez à la mer par un chemin digne de la grandeur des Romains : de l'autre vous entrez dans un bois, le plus agréable que j'aie vu de ma vie. Dans le même lieu vous trouvez assez de maisons pour former une grande & superbe ville, assez de bois & d'allées pour faire une solitude déli-

cieuſe. Aux heures particulieres, on y trouve les plaiſirs des champs; aux heures publiques, on y voit tout ce que la foule des villes les plus peuplées ſçauroient fournir. Les maiſons y ſont plus libres qu'en France, au tems deſtiné à la ſociété; plus reſſerrées qu'en Italie, lorſqu'une régularité trop exacte fait retirer les étrangers, & remet la famille dans un domeſtique étroit.



# LA COUR.

IL *n'est* pas étrange qu'un honnête homme méprise la Cour; mais il est ridicule qu'il se veuille faire honneur de la mépriser. Il y a des gens qui ne peuvent quitter la Cour, & qui se chagrinent de tout ce qui s'y passe; qui s'intéressent dans la disgrace des personnes les plus indifférentes, & qui trouvent à redire dans l'élévation de leurs propres amis. Ils regardent comme injustice tout le bien & le mal qu'on fait aux autres. Dans tout ce qu'ils disent, il se trouve toujours un air lugubre qui vous attriste, au lieu de vous consoler. Ils rencontrent une certaine volupté dans les

plaintes, qui fait qu'on ne leur est point obligé d'en être plaints. Ils sont incapables des soins d'une vie tumultueuse; ils ne peuvent goûter le repos d'une vie retirée; leur inquiétude les agite par-tout & ne les éleve à rien. Jamais ils ne trouvent l'état bien gouverné. Leur bile noircit les meilleures choses; si par respect elle épargne le Prince, elle se répand amérement sur les favoris. Enfin ce sont de méchans courtisans, de méchans philosophes & des amis fort incommodes.

A quoi bon haïr en autrui la fortune *qu'on fait* semblant de négliger pour soi-même? *Je veux* qu'on croie que *je l'ai* quittée; pourquoi trouvé-je à redire que les autres la suivent?

L'aversion de *certains courtisans*

s'attache à ceux qui prétendent des graces, leur envie à ceux qui les obtiennent, & leur animosité aux personnes qui les distribuent. Pour avoir leur estime ou leur amitié, il faut être mort, ou pour le moins fort misérable.

Si le chagrin de ceux qui pestent toujours contre la fortune est extravagant, la prostitution de ceux qui lui sacrifient jusqu'à leurs amis, est infâme.

La grandeur des favoris ne doit point nous éblouir : on peut juger d'eux en son ame, comme du reste des hommes ; les estimer ou les mépriser selon leur mérite, les aimer ou les haïr selon le bien ou le mal qu'ils nous font. *Mais* il ne faut manquer en aucun tems à la reconnoissance qu'on leur doit ; & quand l'honneur ou l'intérêt

nous veulent emporter à la vengeance & à confondre le bien public avec le nôtre, ne faire jamais une querelle civile d'une querelle particuliere.

Il y a peu de personnes à la Cour dont on ne voie changer la réputation deux fois l'année, soit par la légéreté de nos jugemens, soit par la diversité de leur conduite.

La Cour est, s'il le faut ainsi dire, un extrait de tout le royaume; tout ce qu'il y a de plus fin & de plus pur s'y rencontre. Les façons de parler, les modes, l'air & les manieres y sont excellens. La plûpart de ces choses ne s'apprennent que par le succès. On devroit songer à les connoître par leurs causes. Il faudroit pour cela connoître la nature des

choses qui doivent plaire, & connoître le cœur des hommes.

On ne s'étudie qu'à plaire dans les Cours des Rois, parce que l'on y fait sa fortune en se rendant agréable ; de-là vient que les courtisans sont ordinairement si polis. Dans les villes au contraire & dans les républiques, comme les hommes ne font leurs affaires qu'en travaillant, le dernier de leurs soins est de plaire, & c'est ce qui les rend plus grossiers.

La liaison ordinaire qui se trouve entre les Rois & les courtisans, est une liaison d'intérêt. Les courtisans cherchent de la fortune avec les Rois ; les Rois exigent des services de leurs courtisans.

## LA RETRAITE.

QUAND on a renoncé à sa fortune par sa faute, on doit passer le reste de ses jours dans la retraite, & soutenir avec quelque sorte de dignité un rôle fâcheux dont on s'est chargé mal-à-propos.

Rien de si ordinaire aux vieilles gens que de soupirer pour la retraite, & rien de si rare en ceux qui se sont retirés, que de ne s'en repentir pas. Ils souffrent aussi peu la solitude que le monde, s'ennuyant d'eux-mêmes où ils n'ont plus qu'eux dont ils se puissent ennuyer.

La nature nous redemande pour la liberté, quand nous n'avons

plus rien à espérer pour la fortune.

Dans l'inutilité des conditions où l'on ne se soutient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite.

Nous perdons beaucoup en vieillissant; mais parmi les pertes que nous faisons, il y en a qui sont compensées par d'assez grands avantages, Si après avoir perdu nos passions, les affections nous demeurent encore, il y aura moins d'inquiétude dans nos plaisirs.

Un jeune homme impétueux a cent retours où il se déplaît de sa violence; mais les vieilles gens s'attachent à leur humeur comme à la vertu. Ils prennent de l'aversion pour les plaisirs, croyant s'a-

nimer justement contre les vices.

La sagesse alors est de cacher ses défauts; ce seroit un soin superflu que de travailler à s'en défaire. C'est donc là qu'il faut mettre un tems entre la vie & la mort, & choisir un lieu propre à le passer, ou avec une dévotion qui donne de la confiance, ou avec une raison qui promette du repos.

Quand la raison qui étoit propre pour le monde est usée, il s'en forme une autre pour la retraite.

Si la vieillesse évite la foule, par une humeur délicate & retirée qui ne peut souffrir l'importunité ni l'embarras, elle évite encore avec plus de soin la solitude, où elle est livrée à ses pro-

pres chagrins & à de triſtes imaginations.

*Dans la jeuneſſe*, la nature toute pleine pouſſe hors d'elle ce qu'il y a de trop dans ſa vigueur, pour la répandre voluptueuſement ſur les objets. *Dans la vieilleſſe*, une nature languiſſante cherche en Dieu ce qui vient à lui manquer. Ainſi le même eſprit qui nous mene à la ſociété dans nos beſoins, nous conduit à Dieu dans nos langueurs.

On voit quelquefois des Religieux d'un mérite ineſtimable. Ceux-ci connoiſſent les vanités du monde d'où ils ſont ſortis, & ce qu'il y a de grimaces dans les lieux où ils ſont entrés. Ce ſont de véritables gens de bien & de véritables dévots, qui apprécient les ſentimens de la morale par

ceux de la piété ; *mais* la vertu de ces Religieux eſt plus à admirer, que leur profeſſion à être embraſſée. La meilleure précaution que l'on puiſſe avoir pour n'entrer pas dans un couvent, c'eſt de ſonger que preſque tous les Religieux y demeurent à regret, & en ſortent, quand il leur eſt poſſible, avec joie.

Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions des ſociétés établies, où les honnêtes gens ſe puſſent retirer commodément, après avoir rendu au public tout le ſervice qu'ils étoient capables de lui rendre ; mais dans ce lieu de repos, il ne faudroit d'autres regles que celles du Chriſtianiſme qui ſont reçues généralement par-tout. Nous avons aſſez de maux à ſouffrir & de péchés à commettre,

ſans que de nouvelles conſtitutions faſſent naître de nouveaux tourmens & de nouveaux crimes.

Pour vivre toujours dans la retraite, il faut être quelque choſe de plus que les hommes, ou de moins que les bêtes. L'état du ſolitaire eſt un état violent pour l'homme.



## *LA RELIGION.*

LA Religion nous oblige proprement à vouloir faire par les tendresses de l'amour, ce que la politique nous ordonne avec la rigueur des loix, & ce que la morale nous prescrit par un ordre austere de la raison. Plus entendue que la philosophie voluptueuse dans la science des plaisirs, plus sage que la philosophie austere dans la science des mœurs, elle épure notre goût pour la délicatesse & nos sentimens pour l'innocence.

La philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux; la Religion chrétienne en fait jouir.

Le

Le vrai chrétien ſçait ſe faire des avantages de toutes choſes. Les maux qui lui viennent ſont des biens que Dieu lui envoie. Les biens qui lui manquent, ſont des maux dont la Providence l'a garanti.

Toutes les autres Religions remuent dans le fond de l'ame des ſentimens qui l'agitent, & des paſſions qui la troublent. Elles ſoulevent contre la nature des craintes ſuperſtitieuſes, ou des zéles furieux. La Religion chrétienne ſeule appaiſe ce qu'il y a d'inquiet; elle adoucit ce qu'il y a de féroce; elle emploie ce que nous avons de tendre en nos mouvemens, non-ſeulement avec nos amis & nos proches, mais avec les indifférens & en faveur même de nos ennemis.

*S. Evremont.*

Voilà quelle est la fin de la Religion chrétienne, & quel en étoit autrefois l'usage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui, c'est que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avoit sur notre cœur; ce qui devroit être un lien de charité entre les hommes, n'est plus que la matiere de leurs contestations, de leurs jalousies & de leurs aigreurs. De la diversité des opinions on a vu naître celle des partis, & l'attachement des partis a produit les persécutions & les guerres. C'est un mal qui dure encore & qui durera toujours, jusqu'à ce que la Religion repasse de la curiosité des esprits à la tendresse de nos cœurs.

Avec les vrais sentimens que notre Religion nous inspire, il n'y a point d'infidéles dans l'amitié,

il n'y a point d'ingrats dans les bienfaits ; avec ces bons sentimens, un cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendus aimables ; & ce qu'il y a d'innocent en nos âmours, est ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

La créance d'un Dieu fait le fondement de tous nos plaisirs ; & le sentiment qu'on en a, ne laisse jamais un homme sans satisfaction dans le bonheur, ni sans consolation dans la misere.

Ce n'est pas qu'on ne voie les plus honnêtes gens du monde & les plus sçavans, tomber dans quelque sorte d'incrédulité ou d'incertitude. Comme il faut se moquer des sots & abhorrer les méchans, on doit avoir compassion des derniers, & les plaindre

feulement de ce qu'ils font miférables.

Ne réfiftez point à la dévotion qui fe forme de la tendreffe, ni à celle qui nous donne de la confiance ; l'une touche l'ame agréablement, l'autre affure à l'efprit un doux repos ; mais tous les hommes, & particuliérement les malheureux, doivent fe défendre avec foin d'une dévotion fuperftitieufe, qui mêleroit fa noirceur avec celle de l'infortune.

Le chriftianifme eft divin, mais ce font des hommes qui le reçoivent ; & quoi que l'on faffe, il faut s'accommoder à l'humanité. Rien n'eft durable qui ne s'accommode à la nature.

Les cafuiftes aufteres donnent plus d'averfion pour eux que pour les péchés. On aime les gens de

bien éclairés. On veut qu'ils diſtinguent le vice du crime, les plaiſirs du vice ; qu'ils excuſent nos foibleſſes & condamnent nos déſordres ; qu'ils ne confondent pas des appétits naturels avec de méchantes inclinations.

Il y a je ne ſçai quoi au fond de notre ame, qui ſe meut ſecrétement pour un Dieu que nous ne pouvons connoître ; & de-là vient que pour travailler à la converſion des hommes, il nous faut établir avec eux la douceur de quelque commerce où nous puiſſions leur inſpirer nos mouvemens ; car dans une diſpute de Religion, l'eſprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas ; mais dans une habitude douce & pieuſe, il eſt aiſé à l'ame de faire ſentir ce qu'elle ſent.

Ce que nous appellons aujourd'hui *les Religions*, n'eſt, à le bien prendre, que différence dans la Religion, & non pas Religion différente.

La diverſité des tempéramens a beaucoup de part aux divers ſentimens qu'ont les hommes ſur les choſes ſurnaturelles. Les ames douces & tendres ſe portent à l'amour de Dieu; les timides ſe tournent à la crainte de l'enfer; les irréſolus vivent dans le doute; les prudens vont au plus ſûr, ſans examiner le plus vrai.

Dans toutes les Religions on peut convenir de ce qui regarde les mœurs.

La feinte, l'hypocriſie dans la Religion ſont les ſeules choſes qui doivent être odieuſes; car qui croit de bonne foi, quand il croi-

roit mal, se rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le persécute.

Il ne dépend pas de nous de croire ce qu'on veut, ni même ce que nous voulons.

Chacun doit être libre dans sa créance, pourvu qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puissent troubler la tranquillité publique. Les temples sont du droit des Souverains; ils s'ouvrent & se referment comme il leur plaît; mais notre cœur en est un secret, où il nous est permis d'adorer leur maître.

Est-il possible que des images, des ornemens & des cérémonies troublent le repos des nations, & soient cause des plus grands malheurs qui arrivent aux hommes?

Où est le pere qui n'inspire le zéle de son parti, autant que celui de la Religion, à ses enfans; & que sçait-on ce qui arrivera de ce zéle? s'il s'en formera de la fureur ou de la piété? s'il produira des crimes ou des vertus? N'est-ce pas aller contre l'ordre de la Providence, que de se persécuter de la maniere du monde la plus barbare, parce qu'on n'a pas les mêmes sentimens sur la Religion, comme si la persuasion pouvoit s'étendre au-delà des lumieres? Cependant il y a deux sortes d'esprits en matiere de Religion; les uns vont à augmenter les choses établies, les autres à en retrancher toujours. Si l'on suit les premiers, il y a danger de donner à la Religion trop d'extérieur, & de la couvrir de certains dehors

qui n'en laissent pas voir le fond véritable ; si l'on s'attache aux derniers, le péril est qu'après avoir retranché tout ce qui est superflu, on ne vienne à retrancher la Religion elle-même. La Catholique pourroit avoir un peu moins de choses extérieures ; la Réformée n'en a pas assez.

Jesus-Christ n'a pas expliqué si nettement ce qu'il étoit, que ce qu'il a voulu ; d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé se faire obéir, que se laisser connoître. La foi est obscure, la loi est nettement exprimée ; en un mot, Dieu nous a donné assez de lumieres pour bien agir ; nous en voulons pour sçavoir trop.

Le moyen de nous réunir n'est pas de disputer toujours sur la doctrine : comme les raisonne-

mens font infinis, les controverses dureront autant que le genre humain qui les fait; mais si, laissant toutes les disputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons sans passion à cet esprit particulier qui nous distingue, il ne sera pas impossible d'en former un général qui nous réunisse. Que nos Catholiques fixent ce zéle inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes; que les *Protestans* sortent de leur régularité paresseuse. Faisons quelque chose de moins en leur faveur; qu'ils fassent quelque chose de plus pour l'amour de nous. Alors sans songer *au libre arbitre* ni à la prédestination, il se formera insensiblement une véritable regle pour nos actions, qui sera suivie de celle de nos sentimens.

A considérer purement le repos de cette vie, il seroit avantageux que la Religion eût plus ou moins de pouvoir sur le genre humain. Elle contraint & n'assujettit pas assez; semblable à certains politiques qui ôtent la douceur de la liberté, sans apporter le bonheur de la sujétion.

La seule idée des biens éternels rend méprisable la possession de tous les autres à un homme qui a de la foi; mais dans la plûpart des Chrétiens, l'envie de croire tient lieu de croyance.

Le plus dévot ne peut venir à bout de croire toujours, ni le plus impie de ne croire jamais; & c'est un des malheurs de notre vie de ne pouvoir naturellement nous assurer s'il y en a une autre, ou s'il n'y en a point.

Il y a des dévots qui, dans une certaine contrariété entre le cœur & l'esprit, aiment Dieu véritablement sans y bien croire.

L'humanité mêle aisément ses erreurs en ce qui regarde la croyance ; elle se mécompte peu dans la pratique des vertus ; car il est moins en notre pouvoir de penser juste sur les choses du ciel, que de bien faire. Il n'y a jamais à se méprendre aux actions de justice & de charité. Quelquefois le ciel ordonne, & la nature s'oppose ; quelquefois la nature demande ce que défend la raison. Sur la justice & la charité tous les droits sont concertés, & il y a comme un nœud général entre le ciel, la nature & la raison.

Le dégoût du libertinage nous fait quelquefois naître l'envie de

devenir dévots ; mais sommes-nous établis dans un état plus saint, nous passons la vie à vouloir comprendre ce qui ne sçauroit être compris ; & il vient des tems arides, des tems de sécheresse & de langueur, où l'on fait de fâcheuses réflexions sur le tourment qu'on se donne pour un bien opposé aux sens, peu connu à la raison, conçu foiblement par une foi incertaine & mal assurée. C'est de ces retours que viennent les plus grands désordres des monasteres. Quand la félicité qu'on promet aux Religieuses leur paroît douteuse, le mal certain qu'il faut souffrir leur devient insupportable.

La dévotion est le dernier de nos amours.

Il y a quelque chose d'amou-

reux au repentir d'une paſſion amoureuſe ; & cette paſſion eſt en nous ſi naturelle, qu'on ne ſe repent point ſans amour d'avoir aimé.

La peur de la damnation, l'image de l'enfer avec tous ſes feux n'ôteront pas à *une ame pénitente* l'idée d'un amant ; car ce n'eſt pas à la crainte, c'eſt au ſeul amour qu'il eſt permis de bien effacer l'amour.

On quitte le vice, lorſque ſes charmes ſont uſés, & qu'une habitude ennuyeuſe nous a fait tomber inſenſiblement dans la langueur. Ce n'eſt donc point ce qui plaiſoit qu'on quitte, en changeant de vie ; c'eſt ce qu'on ne pouvoit plus ſouffrir.

## *MAXIMES DE CONDUITE.*

LE premier pas qu'un homme fait dans le monde, décide presque toujours de tous les autres; c'est un fondement de sa réputation, un présage de sa fortune.

Comme le succès des plus judicieuses entreprises dépend du concours d'une infinité de conjectures dont il y en a beaucoup que le seul hazard peut rassembler, un excellent homme ne doit jamais commettre sa réputation au risque d'une conversation, d'une dispute ou d'une entrevue; car si elle ne lui réussit pas, il ne s'en releve jamais.

Un habile homme doit se rendre

le plus rare qu'il pourra ; car, comme la préſence diminue l'eſtime, l'abſence & l'éloignement l'augmentent. Il faut ſe faire attendre pour être bien venu. Le deſir qu'on a de nous, eſt ordinairement la meſure de l'eſtime qu'on en fait.

On ne ſçauroit ſe familiariſer avec le vulgaire, qu'on ne perde cet air de dignité que la retraite & le ſérieux donnent à ceux qui ſe montrent rarement ; car la préſence met au jour les défauts que l'éloignement couvroit.

Plus un grand homme ſe cache, plus on le cherche. Ce n'eſt pas qu'il doive ſe rendre inacceſſible; cela n'appartient qu'aux génies médiocres, prévoyant bien que leur mérite ne feroit pas à l'épreuve d'un examen fait de trop

près. Il y a en cela un milieu qui consiste entre une fierté par laquelle on rebute les autres, & une familiarité par laquelle on s'avilit soi-même.

*Nul n'est prophéte en son pays.* Il faut donc sçavoir se transplanter. Beaucoup de grands hommes n'auroient jamais été connus, s'ils étoient toujours demeurés dans le lieu de leur naissance. Tel seroit devenu un grand homme, s'il avoit connu son fort, & qu'il eût perfectionné le principal de ses talens; mais la plûpart forcent leur génie, & perdent le prix de la course, parce qu'ils se poussent beaucoup au-delà du terme qui devoit borner leur carriere.

Avant de s'embarquer dans les emplois, il faut y réfléchir long-

tems. Il faut ſentir ſes forces, il faut, pour ainſi dire, tâter le pouls aux affaires, & être capable d'attendre long-tems, s'il eſt néceſſaire ; car il n'appartient qu'aux grands hommes de ne rien précipiter, & de ne s'impatienter de rien. Celui qui ne s'empreſſe & ne ſe paſſionne jamais, montre qu'il eſt maître de lui-même ; & quand une fois on eſt maître de ſoi, on l'eſt bientôt des autres.

Le caractere d'entreprenant eſt preſque une caution ſûre du ſuccès de quelque entrepriſe que ce ſoit.

Il y a bien des gens qui ne ſont propres qu'à entamer une affaire, & à qui il eſt abſolument impoſſible de la finir. C'eſt par ce défaut qu'on a ſouvent gagné de grandes batailles ſans aucun fruit,

parce qu'on s'eſt arrêté à jouir du fruit de la victoire, quand il falloit en pourſuivre les avantages. C'eſt par le même principe qu'un homme d'Etat fait, dans les affaires publiques, les mêmes fautes où tombe un particulier dans celles de ſa maiſon.

C'eſt ſe livrer à ſon ennemi que de le menacer, ou s'en faire de ceux qui ne le voudroient pas être, quand on leur fait voir du mécontentement. Dieu rejette les tiédes, mais le monde les doit ſouffrir.

Tant qu'on eſt engagé dans le monde, il faut s'aſſujettir à ſes maximes, parce qu'il n'y a pas de manie plus inutile que la ſageſſe de ces gens qui s'érigent en réformateurs du ſiécle. C'eſt un perſonnage qu'on ne peut ſoutenir

long-tems sans se rendre ridicule. Il n'y a point de vie assez pure pour donner ce privilége, quand les charges ne la donnent pas.

Le monde est une comédie: chaque comédien y joue son rôle. Mais il n'y a rien de si laid que de se montrer, quand il est fini, & de venir censurer ceux qui restent sur le théatre.

C'est l'étude qui augmente les talens de la nature; mais c'est la conversation qui les met en œuvre & qui les polit. C'est le grand livre du monde qui apprend le bon usage des autres livres, & qui peut faire d'un homme sçavant un fort honnête homme. La science commence un honnête homme, & le commerce du monde l'acheve.

Pour connoître sainement les

chofes, il faut être toujours en garde contre la réputation de celui qui les dit ; l'air du vifage, la façon de parler, la qualité, le tems, le lieu ; tout impofe.

---

*MATIERES DE LITTERATURE.*

ON fe flate de juger, ou par orgueil, pour ne pas paroître ignorant, ou par affection & par haine, felon que l'on eft engagé dans quelque parti, ou par imitation, ne jugeant ni pour ni contre, que felon que l'on a ouï parler dans le monde, ou enfin par caprice, par hazard, par emportement & faillie d'humeur, comme il arrive fouvent aux perfonnes de qualité, qui prétendent que leur rang feul leur donne

toutes les lumieres néceſſaires pour ſe connoître au prix & à la valeur des dons de l'eſprit.

Il ſemble qu'il faut s'écarter de la voie des préceptes, & chercher ailleurs des vues certaines & invariables, ou pour bien écrire, ou pour bien juger du mérite des auteurs.

Plus on voit de livres ſur une matiere, plus on peut juger que l'on n'y connoît rien. De chaque choſe il n'y a qu'une vérité à connoître; mais au défaut de cette connoiſſance, il y a une infinité de conjectures.

La vérité n'a rien de changeant, le menſonge imite la vérité par toute ſorte de moyens: on la trouve toujours, quand on va à elle; *mais* le faux ne peut plaire qu'autant de tems que l'on eſt

ébloui de l'apparence du vrai, sous laquelle il se montre.

L'usage des expressions figurées & métaphoriques a été aboli, dès le moment qu'on a commencé de voir plus clair à ce que l'on devoit dire.

La nature est admirable partout ; & quand on a recours à cet éclat étranger, dont on peut embellir les objets, c'est souvent un *aveu* tacite qu'on n'en connoît pas la propriété. De-là viennent la plûpart de nos figures & de nos comparaisons, *qu'on* ne peut approuver, si elles ne sont rares, tout-à-fait nobles & tout-à-fait justes. Quelque beauté qu'elles puissent avoir, elles conviennent beaucoup plus au poëme épique qu'à la tragédie : dans le poëme épique, l'esprit cherche à se plaire

hors de ſon ſujet; dans la tragédie, l'ame pleine de ſentimens & poſſédée de paſſions, ſe tourne mal-aiſément au ſimple éclat d'une reſſemblance.

Il y a une infinité de comparaiſons qui ſe reſſemblent plus que les choſes comparées. Un milan qui fond ſur une colombe, un épervier qui charge de petits oiſeaux, un faucon qui fait ſa deſcente; tous ces oiſeaux ont plus de rapport entr'eux dans la rapidité de leur vol, qu'ils n'en ont avec l'impétuoſité des hommes qu'on leur compare. Otez la différence des noms de *milan*, d'*épervier*, de *faucon*, vous ne verrez que la même choſe. La violence d'un *tourbillon* qui déracine les arbres, reſſemble plus à celle d'une *tempête* qui fait quelqu'autre déſordre,

désordre, qu'aux objets avec qui on en fait la comparaiſon.

*Qu'a-t-on beſoin* de ces gens doctes qui font un myſtere de ſçavoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu ? Dans les hiſtoires, ils ne connoiſſent ni les hommes, ni les affaires. Cicéron ne ſera jamais pour eux qu'un faiſeur d'oraiſons, César qu'un faiſeur de commentaires. Le Conſul, le Général leur échappent.

Nos auteurs font toujours valoir le ſiécle d'Auguſte par la conſidération de Virgile & d'Horace ; & peut-être plus par celle de Mécénas qui faiſoit du bien aux gens de lettres, que par les gens de lettres mêmes. Il eſt certain néanmoins que les eſprits commen-

çoient alors à s'affoiblir, aussi-bien que les courages ; la grandeur d'ame se tournoit en circonspection à se conduire, & le bon discours en politesse de conversation.

Il n'y a de science qui touche particuliérement les honnêtes gens, que la morale, la politique & la connoissance des belles lettres.

Après l'étude des belles lettres vient la science de ces grands jurisconsultes, qui pourroient être des législateurs eux-mêmes ; qui remontent à cette premiere justice qui regle la société humaine ; qui connoissent ce que la nature nous laissa de liberté dans les gouvernemens établis, & ce qu'on ôte aux particuliers pour le bien public & la nécessité de la politique.

La philoſophie morale doit tendre à nous conduire dans la recherche du bien, comme la logique nous conduit dans la recherche du vrai ; ainſi celle du college n'eſt point véritablement une philoſophie morale ; car enfin il eſt vrai qu'elle ne propoſe que quelques queſtions aſſez inutiles touchant l'idée que l'on doit avoir ſur l'ordre des choſes qui font notre bonheur, ſur le nombre des paſſions & ſur d'autres points métaphyſiques qui ne peuvent ſervir que de matiere à la diſpute.

La morale n'eſt propre qu'à former méthodiquement une bonne conſcience. Les vrais honnêtes gens n'ont que faire de ſes leçons ; ils connoiſſent le bien par la ſeule juſteſſe de leur goût, & s'y portent de leur propre mouvement.

Un auteur admirable, tant qu'il eſt animé de l'eſprit des Grecs & des Latins, devient un écrivain médiocre, quand il n'eſt ſoutenu que de lui-même ; c'eſt ce qui arrive à la plûpart de nos traducteurs. Celui qui met ſon mérite à faire valoir les penſées des autres, n'a pas grande confiance de pouvoir ſe rendre recommandable par les ſiennes.

Chez *D'Ablancourt* vous ne trouverez pas un terme à deſirer pour la netteté du ſens, rien à rejetter, rien de ſuperflu, Chaque mot y eſt meſuré pour la juſteſſe des périodes, ſans que le ſtyle en paroiſſe moins naturel. Une ſyllabe de plus ou de moins ruineroit je ne ſçai quelle harmonie qui plaît autant à l'oreille que celle des vers,

Brebeuf a poussé la fougue de Lucain en notre langue plus loin qu'elle ne va dans la sienne, mais il se relâche quelquefois ; & quand Lucain rencontre heureusement la véritable beauté d'une pensée, le traducteur demeure beaucoup au-dessous, comme s'il vouloit paroître facile & naturel, où il lui seroit permis d'employer toute sa force.

Ovide est ingénieux dans la douleur ; il se met en peine de faire voir de l'esprit, quand vous n'attendez que du sentiment. Virgile touche d'une impression juste ; il n'y a rien de languissant, rien de trop poussé.

Dans Virgile, les dieux ne valent pas des héros : dans Lucain, les héros valent des dieux.

Dans les tragédies de *Quinaut*,

vous desireriez souvent de la douleur où vous ne voyez que de la tendresse. Dans le *Titus* de Racine, vous voyez du désespoir où il ne faudroit qu'à peine de la douleur.

*Moliere* a pris les Anciens pour modele, inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils vivoient encore.

*La Fontaine* embellit les fables des Anciens; les Anciens auroient gâté les contes de la Fontaine.

*Perrault* a mieux trouvé les défauts des Anciens, qu'il n'a prouvé l'avantage des Modernes.

Il y a des révolutions dans la république des lettres comme dans tous les Etats. Les affaires, les goûts & les inclinations ont leur durée. Il est du bon sens de s'accommoder au tems où l'on se

trouve ; tous les ſages l'ont fait.

Le même mouvement qui fait ſuccéder les ſiécles en la place les uns des autres, leur apporte de nouvelles manieres. Il faut céder à cette impreſſion puiſſante, ſi ce n'eſt que l'on ſoit né dans un rang aſſez conſidérable, ou que l'on ſente en ſoi-même aſſez de force de génie pour faire changer quelquefois le goût de ſon ſiécle.

On a vu des Rois qui ont fait diſparoître de leur Cour la raillerie, les amuſemens & tous les autres plaiſirs *frivoles*, par la profonde ſageſſe qu'ils faiſoient paroître dans toutes leurs actions. On a vu la vigilance & l'activité des Miniſtres réveiller la pareſſe des courtiſans les plus oiſifs, & les appliquer par émulation aux travaux ſérieux & utiles de l'Etat.

On a vu enfin la ſolide éloquence des grands orateurs bannir les jeux de mots & les faux brillans *qui régnoient dans leur ſiécle.* Mais il faut être véritablement grand pour changer ainſi tant de goûts différens, & pour les réunir. C'eſt une eſpece de conquête qui vaut ſon prix.

Ce qui fait que tant de diſcours, ou prononcés ou écrits, ne perſuadent point, c'eſt qu'il y a peu de gens qui les établiſſent ſur les principes dont tous les hommes ont eu eux-mêmes une conviction intérieure. Tout le ſecret de la perſuaſion conſiſte à les appliquer à ces premieres vérités. Il n'y a que l'homme qui puiſſe ſe convaincre lui-même. Les convictions de docilité ne durent pas, & ne font nul effet.

Il y a assez de manieres naturelles d'exprimer la vérité, si on vouloit avoir plus d'attention sur soi-même que sur autrui. C'est justement les regards sur autrui qui gâtent tout, jusqu'à la raison & au bon sens.

Personne n'est obligé de penser au-delà de ses lumieres, & on ne sort jamais du bon sens que parce que l'on veut aller plus loin.

C'est un grand égarement que de s'adresser à tous les hommes de son tems & à tous ceux qui viendront dans la suite des siécles, sans avoir rien que de mal-honnête à leur dire. C'est ne sçavoir pas qu'il y a un orgueil secret au fond de l'ame qui nous oblige de nous offenser de ces manieres trop libres, comme d'un manquement de respect. Cet orgueil fait





retentir bien haut les noms magnifiques de la gloire, de la bienféance & de l'honnêteté publiques. Que si l'orgueil se tairoit, la vertu ne se tairoit pas. Elle n'a pas encore tellement abandonné le genre humain, qu'elle ne lui ait laissé beaucoup d'amour & d'admiration pour elle. La pudeur de tout un sexe s'armera toujours pour sa défense.

On nous fait de si belles peintures des passions & des vices jusques dans la chaire, que l'on ne s'apperçoit presque point de ce qu'ils ont de différent. On sçait cacher ce qu'il y a d'impie ou d'extravagant dans les mœurs les plus pernicieuses, pour ne laisser voir que ce qu'il y a de conforme à la foiblesse & à la fragilité du cœur. On seroit trop effrayé d'en

connoître l'impiété ; perſonne ne veut s'attirer la vengeance du ciel. On ſeroit humilié d'en pénétrer l'extravagance. On ne veut point être ridicule ; mais d'être foible, d'être fragile, ce n'eſt qu'être né homme ; & perſonne ne penſe à avoir honte de ſa naiſſance, ni de ſa deſtinée.



## *REFLEXIONS DIVERSES.*

### *Sur le bonheur.*

LA mefure du bonheur fe doit prendre de celle des paffions. Celui qui aura le moins de defirs, d'efpérances, & de ces autres fortes d'agitations d'efprit, fera fans doute le plus content.

Il n'y a que deux chofes qui méritent raifonnablement les foins du fage; la premiere eft l'étude de la vertu qui fait l'honnête homme; & la feconde, l'ufage de la vie qui le rend content.

Le mouvement perpétuel des chofes du monde, les révolutions continuelles de notre efprit, &

l'inconſtance de nos paſſions ne nous laiſſent pas dans une aſſiette aſſez ferme pour que nous y puiſſions établir le repos & la tranquillité de notre vie.

Quand on conſidere l'impuiſſance des objets à nous ſatisfaire, & la foibleſſe de nos propres ſens à recevoir leur impreſſion, on renonce aux vaines pourſuites du bonheur; car quelle douceur y a-t-il au monde qui ne ſoit mêlée d'amertume? Nos ſens ne ſont-ils pas ſouvent troublés par le déſordre de nos organes, & notre eſprit n'a-t-il pas ſes inégalités cauſées par le déréglement des ſens? Une maladie, un hyver, un mauvais jour, ſouvent même quelque choſe de moins que cela, nous change, & change toutes choſes à notre égard.

Ceux qui ne voient que rarement les ſpectacles, en ſont interdits, & ne ſçauroient digérer le fracas de ces grands divertiſſemens. Ceux qui y vont ſouvent, y ſont inſenſibles; & tous enſemble, par raviſſement ou par ſtupidité, n'en goûtent point paiſiblement les charmes.

Nous ne pouvons trouver en cette vie la béatitude imaginaire que nous y cherchons; mais il ne faut pas ſouhaiter la mort pour cela, ni nous abandonner comme par déſeſpoir à nos miſeres: car c'eſt-là notre folie ordinaire, de rechercher les biens où nous ne ſçaurions atteindre, & de mépriſer ceux qui ſont ſous nos mains. Nos plaiſirs ſont courts, il eſt vrai, ils ne ſont pas même exemts d'amertume; mais ce ſont tou-

jours des plaisirs ; & c'est un des plus grands usages de la vie, que de les ménager avec adresse.

Insensés que nous sommes ! nous nous plaignons à toute heure des rigueurs que nous souffrons en naissant, des inquiétudes de notre vie, & des douleurs de notre mort ; cependant nous ajoûtons tous les jours de nouveaux maux à ces miseres.

Si nous avons de longues années, nous les troublons par la crainte de ne les avoir pas ; & quand nous sommes arrivés à notre terme, nous n'avons que le regret de les avoir fort mal ménagées.

Les jours que je me rends ennuyeux par mon chagrin me seront comptés comme mes plus belles fêtes, & contribueront au-

tant qu'elles à fournir le nombre où se doivent borner mes années.

Etrange état où se trouve l'homme ! Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi.

Quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes, prenons garde d'y demeurer trop long-tems. Il ne faut pas moins d'économie dans la jouissance de nos propres biens, que dans l'usage des étrangers. Qui ne sçait que l'ame s'ennuye d'être toujours en la même assiette, & qu'elle perdroit à la fin toutes ses forces, si elle n'étoit réveillée par la passion ?

Nous vivons au milieu d'une infinité de biens & de maux, avec des sens capables d'être touchés

des uns & blessés des autres. Sans tant de philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens aussi doucement qu'il est possible, & nous accommoder aux maux aussi patiemment que nous le pourrons.

*Sur les peines & les disgraces.*

Il y a des peines communes qui regardent tous les hommes, mais chacun a ses sentimens entiers, & souffre ainsi seul toute sa douleur.

*Il faudroit* que chacun s'attendît tellement à toutes sortes de malheurs, qu'il ne pût être surpris par aucune disgrace. En vingt-quatre heures on a vu des Rois dans le trône & à la suite d'un chariot.

Qu'un heureux courtisan possede la faveur de son Roi, & jouisse tant qu'il lui plaira des délices de son bonheur : mais que l'exemple de tant de chutes le porte à se défier de la fermeté de son assiete ; que pour être au haut de la roue il ne leve pas toujours les yeux, mais qu'il les abbaisse quelquefois ; qu'il regarde le lieu duquel il a commencé de s'élever, & qu'il considere le premier dégré de sa fortune comme un précipice où il peut à tous momens retomber.

Le vulgaire trouve de la timidité dans la prévoyance ; & ne pouvant concevoir le danger qu'avec crainte, se persuade qu'on ne peut s'y jetter sans aveuglement. Mais comme c'est le défaut du peuple d'entreprendre

beaucoup de choses qu'il ne connoît pas, & d'y renoncer aussi-tôt qu'il les a connues, il n'appartient qu'aux honnêtes gens de prévoir les dangers qui les menacent, & de soutenir avec une même égalité d'esprit les faveurs & les disgraces de sa fortune.

Rien n'augmente si fort les aigreurs de nos afflictions que la fierté & l'orgueil de ceux qui semblent les braver.

Les choses les plus insensibles ont leur fin, qui est une espece de mort pour elles. Les élémens eux-mêmes, qui composent toutes choses, se verront détruits. Les cieux seront renversés; le soleil & les étoiles perdront leur lumiere, & toute la masse du monde sera confondue dans une ruine générale. Pourrions-nous donc

demander avec justice le salut de nos amis, ou le nôtre?

Il est un ennemi secret qui se cache au fond de l'ame, & qu'on sent bien mieux qu'on ne le découvre. C'est lui qui se met au lit avec nous, qui s'éveille & qui se leve avec nous, qui nous accompagne aux repas; qui nous suit à la promenade, que nous portons dans la foule & dans la solitude, & qui n'abandonne ceux qu'il a une fois saisis, qu'après avoir épuisé sur eux toute sa puissance. La bonne chere avec ses amis est le souverain remede contre cette sorte de chagrin; car outre que la conversation qui devient alors plus libre & plus gaie, l'adoucit insensiblement, il est certain que le vin réveille les forces de la nature, & donne à notre ame une

vigueur capable de chasser toutes sortes d'ennemis. Le plus sévere philosophe de la terre nous a conseillé ce même remede ; les plus farouches de nos hommes illustres ont soumis, pour ainsi dire, leurs vertus les plus austeres aux charmes de ce doux plaisir ; & les plus honnêtes gens n'en dédaignent pas l'usage, mais se contentent d'en condamner l'excès.

## *Sur les plaisirs.*

C'est une erreur de condamner les plaisirs comme plaisirs, & non pas comme injustes & illégitimes.

On peut admirer la pompe d'une belle ville fort innocemment. On peut goûter les délices des parfums, les douceurs de la musique ; on peut considérer avec

plaisir la délicatesse de la peinture, sans violer les loix de la tempérance.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaisir. Sans lui, les plus laborieux demeureroient languissans & oisifs. C'est lui seul qui nous fait agir: c'est lui qui remue tous les corps; c'est lui qui donne le mouvement à tout l'univers.

Vous pouvez demander pourquoi la vertu combat le plaisir, si le plaisir est le seul bien de la nature. Mais si vous regardez la vertu de près, vous verrez que ce n'est pas le plaisir qu'elle combat, mais seulement l'espece & l'excès du plaisir. Vous verrez encore que quand elle en combat ou l'espece ou l'excès, ce n'est même qu'en sa faveur, & pour le

rendre ou plus grand ou plus sûr.

L'excès des plaisirs ne va pas seulement à l'infamie, mais encore à la douleur. Un homme qui perd sa réputation par la débauche, y perd le plus souvent la santé, & ne blesse pas moins sa constitution que son honneur.

Qu'un homme de bonne santé ne se réjouisse pas seulement des bonnes fortunes qui lui arrivent, mais du malheur qu'il n'a pas. Que le plaisir qu'il goûte & la douleur qu'il ne souffre point, contribuent également à lui donner de nouvelles satisfactions.

Tenons toujours notre esprit présent aux plaisirs innocens qui se rencontrent, exempt des regrets que donnent les choses passées, & libre des inquiétudes que nous concevons pour l'avenir.

La plus grande partie du monde croit que la privation d'un grand bien eſt un grand mal : la plus ſaine ne le croit pas. Entre la jouiſſance & la privation, il n'y a point de milieu ; entre le plaiſir & la douleur il y en a un, qui eſt l'indolence. Pourquoi veut-on donc que nous tombions du plaiſir dans la douleur, comme nous tombons de la jouiſſance dans la privation ?

Les ſujets piquans ſont ceux qui frappent les ſens. L'ame en eſt bleſſée, & cela va juſqu'à donner de l'ardeur & de l'inquiétude à l'eſprit ; mais le dernier dégré du mérite de l'eſprit eſt le touchant, qui pénetre juſqu'au fond du cœur, excite ce qu'il y a de plus beau dans nos ſentimens, & remue ce que nos mouvemens ont

de

de plus tendre. Au-delà ce sont les transports & les défaillances qui arrivent dans le peu de proportion qui se rencontre entre les objets & l'ame qui en reçoit l'impression : soit que ne pouvant plus nous contenir, nous soyons comme enlevés à nous-mêmes par une espece de ravissement, ou qu'accablés d'un excès de plaisir, nous venions à succomber.

## *Sur l'opinion.*

Tous les objets ont des faces différentes ; & les esprits qui sont dans un mouvement continuel, les envisagent différemment selon qu'ils se tournent : ensorte que nous n'avons, pour ainsi dire, que de nouveaux aspects, pensant avoir de nouvelles connois-

ſances ; d'ailleurs l'âge apporte de grands changemens dans notre humeur, & du changement de l'humeur ſe forme bien ſouvent celui des opinions.

La cauſe éloignée de la douleur de l'ame eſt l'opinion. Les biens ou les maux qu'on appelle indifférens, ne ſont des biens ou des maux que quand ils perdent leur indifférence, & ils ne la perdent que quand l'opinion leur attache l'idée du bien ou du mal, & alors ils deviennent des biens ou des maux de l'opinion. Mais l'idée du bien ou du mal n'eſt pas plutôt attachée à un objet, que l'ame s'unit avec lui, ou s'en ſépare ; La ſéparation de l'ame d'avec ſes objets eſt la cauſe prochaine de la douleur, & l'opinion en eſt la cauſe éloignée.

L'opinion nous fait trois sortes d'impostures. Elle nous donne une idée du bien & du mal toute fausse, quand elle nous les fait passer pour ce qu'ils ne sont pas. Elle nous en donne une fausse en partie, quand elle nous les fait passer pour plus petits ou plus grands qu'ils ne sont. Elle attache mal leur véritable idée aux objets, quand elle l'attache ou à un objet à qui elle ne convient pas, ou à un objet à qui elle convient moins qu'à un autre, ou à un objet à qui elle ne convient que comme à tous les objets semblables.

Aprés que l'opinion nous a données ces idées, ou tout-à-fait fausses, ou fausses à demi, ou mal attachées aux objets; elle applique l'ame toute entiere à posseder le

bien, ou à fuir le mal qu'elle lui présente. Elle la préoccupe si fort, qu'elle l'empêche de se porter à la contemplation & à la jouissance des autres biens, & qu'elle ne lui laisse pas le loisir de prendre garde aux autres maux & de les fuir. Cet état de préoccupation est une espece de divorce que l'ame fait avec tous les autres biens pour s'unir plus étroitement au bien qu'elle épouse. Ce bien de son choix lui paroît uniquement fait pour elle, & il la réduit à la nécessité de ne pouvoir plus être heureuse que par sa possession. C'est pour cela que les amans trop passionnés ne peuvent goûter d'autres plaisirs que ceux qu'ils reçoivent de leur amour.

Dès que ce bien de l'opinion vient à manquer, l'ame qui ne

connoiſſoit que lui pour l'objet de ſa félicité, ne ſçait plus où ſe prendre. Elle ne voit rien qui puiſſe remplacer ce qu'elle a perdu ; & juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit fait une autre idée auſſi forte & auſſi agréable, elle demeure fixe dans la contemplation du changement qu'elle trouve dans ſon objet, ou elle s'agite dans la recherche des autres objets. Quand elle demeure fixe, ſa douleur eſt ſtupide & muette : quand elle s'agite, ſa douleur eſt inquiete & plaintive.

Les maux de la nature ne ſont que les maux du corps, & les maux de l'opinion ne ſont que les maux de l'eſprit.

Deux ſortes de maux de l'opinion nous expoſent aux maux de la nature. L'une eſt la perte des

personnes cheres ; l'autre est la perte des biens. Le dernier de ces maux nous expose à la pauvreté ; mais le premier nous expose à tous les maux de la nature ; c'est pourquoi nous lui pouvons donner le premier rang entre les maux de l'opinion.

Si nous devenons malades, par qui sommes-nous secourus que par les personnes cheres ? Si nous devenons pauvres, qui partage avec nous sa fortune que les personnes cheres ? Les autres ou nous laissent dans la misere, ou ne nous assistent que foiblement, ou ne nous font du bien que par vanité ; & quelque bien qu'ils nous fassent, il nous coûte toujours & de la répugnance à le demander, & de la honte à le recevoir.

Un ami véritable, un amant passionné courent au-devant de nos besoins; ils ne sçauroient souffrir que nous nous apperce-vions que nous sommes misérables. Ils emploient toute leur adresse à détourner notre misere, toute leur force à la combattre, tout leur pouvoir à la soulager, toute leur discrétion à la couvrir.

*Sur la réputation.*

Il n'y a point de passion qui fasse plus de misérables, que celle que presque tous les hommes ont pour l'estime universelle; car à la réserve de quelques ames fortes, qui n'agissent que pour la satisfaction de leur conscience, & peut-être encore pour l'approbation des honnêtes gens, tous les

hommes font pour l'éclat ce qui se devroit faire pour la vertu.

Il est des gens adroits qui se tournent à toutes sortes de caracteres avec tant de souplesse, qu'on diroit que leur humeur est celle de tous les autres; mais outre qu'en cela nous trahissons nos propres sentimens, & que nous nous opposons au dessein de la nature qui nous a plus faits pour nous que pour les autres, on ne voit pas que ces gens si souples & si complaisans, avec leurs feintes & leurs dissimulations, arrivent jamais au point qu'ils se proposent; au contraire, ces hommes si avides de réputation la perdent presque toujours par le déréglement & l'avidité avec laquelle ils la recherchent, & rien ne les détourne tant de leur

but que la paſſion exceſſive qu'ils ont d'y arriver.

Qui eſt-ce qui a jamais eu aſſez de mérite & de bonheur pour acquérir une eſtime vraiment générale ? Qui eſt-ce qui a jamais été aſſez puiſſant pour interdire la médiſance à tous ſes ennemis ?

Il eſt impoſſible d'acquérir cette eſtime ; & quand même nous l'aurions acquiſe, la poſſéſſion nous en ſeroit abſolument inutile. Dépendant moins de nous que de la fortune, elle ſe trouve ſujette à ſes inconſtances ; c'eſt un bruit qui ne frape que l'oreille, & qui ne ſçauroit toucher ſenſiblement une belle ame.

Nous devrions toujours faire des actions dignes de la renommée publique, & mépriſer cette

même renommée, après les avoir faites.

*Cependant il ne faut pas porter* le désintéressement jusqu'à ne trouver aucune satisfaction dans l'estime qu'on mérite : mais comme les censures suivent de près les approbations, épargnons-nous l'aigreur de la critique, en nous défendant des fausses louanges qui nous la rendent plus sensible.

L'élévation de l'esprit laisse de petites choses en prise à l'exactitude de la critique, & c'est une consolation que les grands génies ne doivent pas envier aux médiocres.

## *Sur l'humanité.*

Permettons aux misérables de s'expliquer à nous dans leurs be-

soins, puisque nous ne songeons pas à eux dans notre abondance.

N'ayons pas de honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne action ; & laissons toutes les avenues libres à ceux qui nous conseillent de bien faire.

Les conditions les plus malheureuses sont les plus méprisées. Ce n'est pas assez de leurs misères effectives, on y a encore attaché la honte & le mépris. Les hommes sont en vérité bien cruels.

Il faut tâcher d'abolir les noms de mépris ; ils ne font qu'entretenir la haine parmi les hommes ; mais il faut bien conserver les noms de fourbe, de traître, d'ingrat, pour faire toujours honte à ceux qui les méritent.

Profitons des momens où il prend envie aux Rois de se rendre

nos égaux ; & n'oublions pas qu'ils sont nos maîtres, lorsqu'ils l'oublient. Quand ils nous font du bien, craignons le mal qu'ils nous peuvent faire ; mais ne portons pas d'envie à ceux qui veulent être craints ; ils y perdent trop. La douceur est d'aimer & d'être aimé.

Il est beau d'avoir dans l'air quelque chose de grand ; cela attire de l'estime & du respect ; mais l'air doux & honnête ne fait pas moins de bons effets ; c'est par-là qu'on se fait aimer.

Il faut qu'il y ait d'excellens poëtes pour notre plaisir, comme de grands mathématiciens pour notre utilité ; mais il suffit pour *les gens du monde* de se bien connoître à leurs ouvrages.

Les gens du monde ont certains

défauts qui approchent assez du faux goût & de la vanité ridicule des sçavans.

Le parterre, qui n'a d'autres lumieres que celles de la nature, juge mieux de la comédie que ceux qui embarrassent le théatre.

Il ne faut pas rejetter tous les méchans conseils, de peur de rebuter les personnes qui pourroient nous en donner de bons.

Il y a de la force & de la foiblesse dans quelque esprit que ce soit. Ce tempérament bizarre nous fait trouver naturellement désagréables les ouvrages où il faut une intelligence trop appliquée pour les concevoir, ou bien ce qui est trop au-dessous de nous.

Les choses communes font regretter le tems qu'on met à les lire : celles qui font finement pen-

ſées donnent à un lecteur délicat le plaiſir de ſon intelligence & de ſon goût.

On eſt peu perſuadé de la violence d'une paſſion qui eſt ingénieuſe à s'exprimer par la diverſité des penſées. Une ame touchée ſenſiblement ne laiſſe pas à l'eſprit la liberté de penſer beaucoup.

Il faut plus attendre du tems que de ſes raiſons dans la chaleur d'une méchante affaire.

Pour quelque tems, le Prince avec ſon favori eſt un homme qui en aime véritablement un autre.

C'eſt un ridicule ordinaire aux diſgraciés d'infecter toutes choſes de leurs diſgraces.

Celui qui prend la peine de diſcourir de ſes malheurs, m'épargne celle de l'en conſoler.

La plûpart des Dames se perdent avantageusement sous leur parure. Il y en a qu'on trouve fort bien avec leurs perles, qu'on trouveroit fort mal avec leur col.

La médecine rompt plus de trames qu'elle n'en renoue. Rarement on ajuste la réputation à la vertu. On a vu mille gens estimés, ou du mérite qu'ils n'avoient pas encore, ou de celui qu'ils n'avoient déja plus.

Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les François qui pensent & les Anglois qui parlent.

Les hommes ne louent jamais gratuitement & sans intérêt.

Rien ne décrie davantage la violence des méchans, que la modération des gens de bien.

On se soutient mal dans la foule

par les qualités de l'esprit contre les avantages du corps.

On est bienheureux de trouver son compte avec soi-même ; car on se trouve, quand on veut.

Toutes les vertus morales ne sont que des moyens de conserver & le plaisir dans la nature, & la nature dans le plaisir.

La gloire, la réputation, la fortune sont de grands secours contre les rigueurs de la nature & les miseres de la vie.

Les plus cruels tyrans ne sçauroient trouver de cachots pour notre ame ; leurs chaînes ne la sçauroient lier.

Il faut se rendre à la raison, dès qu'elle paroît, & la trouver belle, même dans la bouche d'un pédant.

Les auteurs ne se pardonnent rien : pas les philosophes, pas les saints.

*Sur l'honnêteté.*

Pour se rendre heureux avec moins de peine & pour l'être avec sûreté, il faut faire ensorte que les autres le soient avec nous. C'est ce ménagement de bonheur pour nous & pour les autres, que l'on doit appeller l'honnêteté, qui n'est, à le bien prendre, qu'un amour propre bien ménagé.

Pour avoir cette honnêteté au plus haut dégré, il faut avoir l'esprit excellent & le cœur bien fait, & qu'ils soient tous deux de concert ensemble. Par la grandeur de l'esprit on connoît ce qu'il y a de plus juste & de plus raisonnable à

reux, & les méchans malheureux.

## *Sur la politesse.*

La politesse est un mêlange de discrétion, de civilité, de complaisance & de circonspection, accompagné d'un air agréable répandu sur tout ce qu'on dit & ce qu'on fait.

Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que pour leur plaire l'esprit s'éleve & s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles qu'on apprend la politesse.

C'est un grand secret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes autant qu'on le peut, à leur amour propre. Quand on sçait les rechercher à

propos & leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient pas l'uſage, ils nous ſçavent gré de la joie ſecrette qu'ils ſentent de ce mérite découvert, & peuvent d'autant moins ſe paſſer de nous, qu'ils en ont beſoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Qui veut bien ſe rendre approbateur & ne ſe ſoucie pas d'être approuvé, celui-là oblige doublement, de la louange qu'il donne, & de l'approbation dont il diſpenſe.

On ſe rend agréable *dans la converſation*, quand on écoute volontiers & ſans jalouſie, & qu'on laiſſe avoir de l'eſprit aux autres.

## *Sur le goût.*

Le goût eſt une choſe bien rare,

On ne sçauroit presque ni l'apprendre ni l'enseigner; il faut qu'il soit né avec nous. La haute intelligence semble être bien au-dessus, & paroît avoir plus d'étendue; mais en vérité pour le commerce du monde & de la vie, le goût vaut son prix & tient bien son rang. Quand on a cet avantage, il ne faut pas traiter du haut en bas ceux qui ne l'ont point. On n'a pas des piéces en main pour les convaincre & pour leur faire voir qu'ils ont tort.

Pour être agréable & de bonne compagnie, il faut penser finement, & dans le moment, sur tout ce qui se dit dans la conversation; & cela ne se peut faire, si l'on n'a l'esprit excellent, beaucoup de mémoire & d'imagination. Il faut aussi sçavoir bien sa langue, en

connoître toutes les finesses, tous les biais & toutes les délicatesses. Sans cela, quand on penseroit le mieux du monde, on ne doit point s'attendre à dire les choses avec le dernier agrément.

Les choses nouvelles, grandes, universelles, & celles qui ont l'air du grand monde, sont toujours agréables, parce que les hommes sont curieux, parce qu'ils méprisent les choses bornées & de petite conséquence, & qu'ils sont ordinairement touchés de la grandeur. C'est par cette raison que ce qui sent les provinces, les petites villes & les quartiers particuliers, est de méchant goût. On s'imagine que la politesse & le bon air ne s'y trouvent pas. La même raison fait encore que les figures tirées de la guerre, de la

chasse & de la marine sont si bien reçues, & qu'on ne veut point entendre parler de celles qu'on pourroit tirer des professions basses.

## *Sur l'inclination.*

L'inclination est un mouvement agréable qui nous est d'autant plus cher, qu'il nous semble purement nôtre. Il naît dans le fond de nos tendresses, & s'y entretient mollement avec plaisir; en quoi il differe de l'estime que nous recevons comme une chose étrangere, qui ne s'établit & ne se maintient point en nous par la faveur de nos sentimens, mais par la justice que nous sommes obligés de rendre aux personnes vertueuses.

Personne

Personne n'est blessé du respect qu'il veut bien rendre, parce qu'il peut ne le rendre pas, & qu'il pense donner des marques de son amitié plutôt que de son devoir.

Il y a quatre sortes de gens qui recherchent leurs plaisirs ; les sensuels, les emportés, les voluptueux & les délicats. Les sensuels s'attachent plus grossiérement à ce qu'il y a de plus naturel. Ce qui touche les voluptueux fait une impression sur les sens qui va jusqu'à l'ame, non pas cette ame intelligente d'où viennent les lumieres de la raison, mais une ame plus mêlée avec le corps que les passions font languir, & qui peut être chatouillée de toutes les voluptés. Les emportés ont les sens plus vifs & l'ame plus vio-

lente, senſibles à l'impreſſion & pleins d'ardeur en leurs mouvemens. L'eſprit a plus de part au goût des délicats qu'à celui des autres. C'eſt d'eux que nous viennent les inventions & le râfinement dans le luxe. Sans eux la galanterie feroit inconnue, la muſique rude, les repas groſſiers. Mais il faut avouer que s'ils ſont ingénieux pour les plaiſirs des autres, ils ſont fertiles en dégoûts pour eux-mêmes.

Il y a de légeres impreſſions qui ne font qu'effleurer l'âme, éveiller ſes ſentimens, la tenir préſente aux choſes agréables, où elle s'arrête avec complaiſance ſans aucun ſoin. Cela s'appelle agrément.

Il eſt une impreſſion molle & voluptueuſe qui flâte, chatouille

les ſens, & ſe répand délicieuſement ſur l'ame ; de-là naît une certaine pareſſe qui dérobe inſenſiblement à l'eſprit ſa vivacité & ſa vigueur.

*Sur la juſtice.*

Tous les hommes en général ne ſçauroient ſe donner trop de préceptes pour être juſtes ; car ils ont naturellement trop de penchant à ne l'être pas. C'eſt la juſtice qui a établi la ſociété & qui la conſerve. Sans la juſtice nous ſerions encore errans & vagabonds, & ſans elle nos impétuoſités nous rejetteroient bientôt dans la premiere confuſion dont nous ſommes heureuſement ſortis, Cependant nous nous ſentons gênés de l'heureuſe ſujétion où

elle nous tient, & nous soupirons encore pour une liberté funeste qui produiroit le malheur de notre vie.

On parle toujours aux Princes de la valeur qui ne fait que détruire, & de la libéralité qui ne fait que dissiper, si la justice ne les a réglées. Celle-ci est toujours la vertu la plus nécessaire; car elle maintient l'ordre en celui qui le fait, aussi-bien qu'en ceux à qui elle est rendue.

### *Sur l'ingratitude.*

Les gens de Cour ont une certaine reconnoissance où il y a moins d'égard pour le passé que de dessein pour l'avenir. Ils se tiennent obligés à ceux que la fortune a mis dans un poste où ils

peuvent les obliger. Cet art de reconnoissance n'est pas assurément une vertu; mais c'est moins un vice qu'une adresse, dont il n'est pas défendu de se servir & dont il est permis de se défendre.

Les grands à leur tour se servent d'un art aussi délicat pour s'empêcher de faire des graces, que le peut être celui des courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits; & se plaignant toujours des ingrats sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte spécieux de n'obliger qui que ce soit.

Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit, car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense. Celui qui fait la grace

qu'il a reçue, eſt un ingrat qui ne la méritoit pas; celui qui publie celle qu'il a faite, la tourne en injure.

Bien ſouvent nous voulons faire ſouvenir de nous des gens qui veulent nous oublier. Ceux qui veulent bien nous ſervir dans nos diſgraces, ſont impatiens de faire connoître l'envie qu'ils en ont, & leur générofité épargne à un homme la peine ſecrette qu'on ſent toujours à expliquer ſes beſoins. Pour ceux qui ſe laiſſent rechercher, ils ont déja comme un deſſein formé de nous fuir.

Il y a une eſpece d'ingratitude fondée ſur l'opinion de notre mérite, où l'amour propre repréſente une grace que l'on nous fait, comme une juſtice que l'on nous rend.

*Sur le mariage.*

Les loix ont déclaré que les femmes devoient considérer leurs maris comme leurs maîtres ; *mais* l'honnêteté des hommes les oblige de ne recevoir des témoignages de respect de leurs femmes, que pour s'en dessaisir aussi-tôt, & dépendre d'elles par leur propre choix, comme elles dépendent d'eux par les loix & par la coutume. Quand on vit ensemble de cette maniere honnête, on est dans un commerce continuel d'estime ; on goûte ce qu'il y a de plus délicat dans la tendresse, on a le plaisir d'aimer & d'être aimé. C'est ce mêlange de tendresse, ce retour d'estime, cette ardeur mutuelle à se prévenir par des témoignages obligeans, en quoi

consiste la douceur *du mariage*. Les autres plaisirs ne le sont point tant en eux-mêmes, que dans l'assurance qu'ils donnent de la parfaite possession des gens que l'on aime. Cela est si vrai, que si l'on est assuré d'ailleurs de la parfaite tendresse d'une femme, on peut souffrir aisément la privation de ces plaisirs. Ils ne doivent entrer dans l'ordre de l'amitié que comme des marques & des preuves qu'elle est sans réserve. Peu de gens sont capables de la pureté de ces sentimens. L'objet des passions grossieres ne peut soutenir un si noble commerce. Après qu'il en a fait naître & conservé quelque tems l'ombre & la ressemblance, l'indifference ou de nouvelles passions viennent bientôt les effacer. La contrainte même où l'on est de

conſerver toujours la même ſociété, diminue quelque choſe du prix de la perſévérance. On perd peu-à-peu l'aſſurance que l'on avoit d'être aimé; on entre en des défiances, des jalouſies & des inquiétudes; de-là naiſſent des plaintes & des querelles. Les enfans ſont les ſeuls liens qui retiennent alors les hommes & les femmes dans leur devoir. Ce ſont les gages & les fruits de leur premiere tendreſſe; c'eſt un intérêt qui les lie au moment que leur cœur alloit à la ſéparation.

*Sur l'immortalité de l'ame.*

L'Auteur de la nature n'a pas voulu que nous puiſſions bien connoître ce que nous ſommes. Après y avoir rêvé inutilement,

on trouve que c'est sagesse de n'y rêver pas davantage, & de se soumettre aux ordres de la Providence.

Notre esprit est au-dessus de lui-même ; & après qu'il a compris tout l'univers, il ne peut se comprendre.

Jamais personne n'a bien pénétré par les seules lumieres de la raison humaine, si l'ame est immortelle. Il est de notre intérêt de croire son immortalité, mais il n'est pas aisé de la concevoir.

On ne doute pas que Socrate n'ait cru l'ame immortelle ; mais Socrate est un railleur qui se réjouit de tout. Il vous dira que le démon qui l'inspire n'est point assez informé des nouvelles de l'autre monde, pour décider la question de l'immortalité de l'a-

me. Il en differte devant ſes juges en homme qui la ſouhaite, & il traite l'anéantiſſement en philoſophe qui ne le craint pas.

Un diſcours de l'immortalité de l'ame a pouſſé quelques payens à braver les horreurs de la mort, pour jouir plutôt des félicités de la vie qu'on leur promettoit; mais quand on en vient à ces termes, ce n'eſt plus la raiſon qui nous conduit, c'eſt la paſſion qui nous entraîne, c'eſt un deſir d'être mieux, c'eſt une vanité de mourir avec courage qu'on aime plus que la vie, c'eſt une laſſitude des maux préſens, c'eſt une eſpérance des biens futurs, un amour aveugle de la gloire, une maladie enfin, une fureur qui violente l'inſtinct naturel & qui nous tranſporte hors de nous-mêmes.

*Sur la mort.*

Toutes les circonſtances de la mort ne regardent que ceux qui reſtent. La foibleſſe, la réſolution, les larmes, l'indifférence, tout eſt égal au dernier moment; & il eſt ridicule de penſer que cela doive être quelque choſe à des gens qui vont n'être plus eux-mêmes.

Qui eſt-ce qui nous a fait un devoir de garder la fidélité aux morts, ſi ce n'eſt la foibleſſe & la tyrannie des vivans? Chacun veut ſe flater de la penſée qu'on ſera encore attaché à lui, quand il ne ſera plus attaché à perſonne.

*Sur les héros & les philoſophes.*

On fait honneur aux philoſo-

phes des vices de complexion, quand ils sçavent les corriger par la sagesse. Mais la nature doit être toute belle dans les héros ; & si, par une nécessité de la condition humaine, il faut qu'elle péche en quelque chose, leur raison est employée à modérer des transports, non pas à surmonter des foiblesses. Si l'amitié exige d'eux les craintes & les douleurs, il ne leur est pas permis dans leurs propres dangers & dans leurs malheurs particuliers ; ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Enée étoit un pauvre héros dans le paganisme, qui pourroit être un grand saint chez les chrétiens, plus digne fondateur d'un Ordre que d'un Etat.

*Sur les courtisans & les gens de robe.*

Comme les courtisans font leur séjour ordinaire auprès des Princes, ils se forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur soit cachée, point d'aversion inconnue, point de foible qui ne leur soit découvert ; de-là viennent les insinuations, les complaisances & toutes ces mesures délicates qui sont un art de gagner les cœurs, ou de se concilier au moins les volontés. Mais soit manque d'application, soit pour tenir au-dessous d'eux les emplois où l'on s'instruit des affaires, ils les ignorent toutes également ; & leurs agrémens venant à man-

quer avec l'âge, rien ne leur apporte de la considération & du crédit. Ils vieilliſſent donc dans les cabinets, expoſés à la raillerie des jeunes gens qui ne peuvent ſouffrir leur cenſure; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choſes qui leur conviennent, & que les autres ne peuvent s'abſtenir de celles qui ne leur conviennent plus. Et certes le plus honnête homme dont perſonne n'a beſoin, a de la peine à s'exempter du ridicule en vieilliſſant.

Les gens de robe au contraire paroiſſent moins honnêtes gens, quand ils ſont jeunes, par un faux air de Cour qui les fait réuſſir dans la ville, & les rend ridicules aux courtiſans; mais enfin la connoiſſance de leur intérêt les ra-

mene à leur profeſſion ; & devenus habiles avec le tems, ils ſe trouvent en des poſtes conſidérables, où tout le monde généralement a beſoin d'eux.

## *Sur les favoris.*

Il y a des occaſions où l'embarras des affaires, où le dégoût de la magnificence oblige les Princes à chercher dans la pureté de la nature les plaiſirs qu'ils ne trouvent pas dans leur grandeur. Ennuyés de cérémonies, de gravités affectées, de contenances, de repréſentations, ils cherchent les douceurs toutes naturelles d'une liberté que leur condition leur ôte. Travaillés de ſoupçons & de jalouſies, ils cherchent enfin à ſe confier, à ouvrir un cœur

qu'ils tiennent fermé à tout le monde. Les flateries des adulateurs leur font souhaiter la sincérité d'un ami ; & c'est-là que se font ces confidens qu'on appelle *favoris* ; ces personnes cheres aux Princes, avec lesquelles ils se soulagent de la gêne de leurs secrets, avec lesquelles ils veulent goûter toutes les douceurs que la familiarité du commerce & la liberté de la conversation peuvent donner aux amis particuliers.

Mais que ces amitiés sont dangereuses à un favori, qui songe plus à aimer qu'à se bien conduire ! Ce confident pense trouver son ami où il rencontre son maître ; & par un retour imprévu, sa familiarité est punie comme la liberté indiscrete d'un serviteur qui s'est oublié. Ces gens

de Cour, de qui l'intérêt regle toujours la conduite, trouvent dans leur industrie de quoi plaire, & leur prudence leur fait éviter tout ce qui choque, tout ce qui déplaît. Celui qui aime véritablement son maître, ne consulte que son cœur. Il croit être en sûreté de ce qu'il dit & de ce qu'il fait, par ce qu'il sent ; & la chaleur d'une amitié mal réglée le fait périr, quand la précaution des personnes qui n'aiment pas lui conserveroit tous les avantages de sa fortune. C'est par-là qu'on perd ordinairement les inclinations des Princes, plus exacts à punir ce qui blesse leur caractere, que faciles à pardonner ce qu'on fait par les mouvemens de la nature.



## MÉLANGES.

QUEL pays que la Chine ! Point de blé à Peking, point de vin dans tout l'empire. On y trouve de la peinture ſans ombre, de la muſique ſans parties, des palais de bois ſans architecture ; beaucoup de ſciences perdues, une ignorance preſque de toutes choſes, un alphabet de ſoixante mille lettres, une langue toute de monoſyllabes. Il n'y auroit point de géométrie, point d'aſtronomie, ſi le zéle des converſions n'y faiſoit aller des Jéſuites qui doivent la tolérance de notre Religion, après la grace de Dieu, aux calendriers & aux almanachs. Il manque bien des cho-

ſes à ce pays ſi renommé ; mais en récompenſe la morale y eſt bonne, la politique excellente, le peuple innombrable, les ſujets obéiſſans, & le plus grand des Empereurs modéré.

M. de Barillon avoit un ſecret admirable contre la plénitude. Avoit-il mangé à crever ? il entretenoit madame de Mazarin des Religieux de la Trape ; & quand il avoit parlé demi-heure de leurs abſtinences & de leurs auſtérités, il croyoit n'avoir mangé que des herbes non plus qu'eux. Son diſcours faiſoit l'effet d'une diéte.

Je vais vous faire une confidence que je n'ai jamais faite à perſonne, diſoit M. de Candale à Saint-Evremont : Vous ne ſçau-

riez croire l'inclination que M. le Cardinal a pour moi. Je vous confierai encore un plus grand secret, c'est que je ne me sens aucune amitié pour lui; &, à vous parler nettement, j'ai le cœur aussi dur pour son Eminence, que son Eminence le sçauroit avoir pour le reste des courtisans.

Il y a un point dans la décadence des Etats, où leur ruine seroit inévitable, si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire. Mais dans ces conjonctures, une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos ennemis, quand les véritables forces vous abandonnent.

J'ai vu prendre une résolution qui causoit la perte d'un grand

Etat, si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement qui fut son salut; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux, ou la prise d'une ville peu importante. Ces derniers événemens frapent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré quasi de personne.

Être plus entendu que les autres à désoler la société, & à détruire la nature, c'est exceller dans une science bien funeste. Il faut que l'application de cette science soit juste, qu'elle se tourne au bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible, tou-

jours à l'intérêt de son pays. Quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde, alors il faut lui ôter cette gloire qu'elle s'attribue.

On se persuade que les Hollandois aiment la liberté, & ils haïssent seulement l'oppression. Il y a chez eux plus de rudesse dans les esprits que de fierté dans les ames ; & la fierté de l'ame fait les véritables républicains. S'ils aiment la république, c'est pour l'intérêt de leur trafic. On y appréhenderoit un Prince avare, capable de prendre leur bien ; mais ils s'accommodent de la qualité de Prince avec plaisir. La Hollande n'est ni libre ni assujettie. C'est un gouvernement composé de pieces fort mal liées, où le

pouvoir du Prince & la liberté des citoyens ont également besoin de machines pour se conserver.

La prudence gouverne les sages; mais il en est peu, & les plus sages ne le sont pas en tout tems. La passion fait agir presque tout le monde & presque toujours.

Dans les Républiques, où les maximes du vrai intérêt devroient être mieux suivies, on voit la plûpart des choses se faire par un esprit de faction, & toute faction est passionnée. La passion se trouve par-tout; le zéle des plus gens de bien n'en est pas exempt.

Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs; si on fait

fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. Celui de la sagesse est doux & tranquille. La sagesse regne en paix sur nos mouvemens, & n'a qu'à bien gouverner des sujets; au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

Les erreurs du cœur sont bien plus dangereuses que celles de l'imagination. L'imagination produit des extravagances que le jugement sçait corriger : le cœur nous porte au mal, & nous y attache malgré les lumieres du jugement.

Il entre toujours quelque chose

du tempérament dans les desseins les mieux concertés. La nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens.

On connoît beaucoup mieux la nature des choses par la réflexion, quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent.

Il y a je ne sçai quoi d'héroïque dans la grande libéralité, aussi-bien que dans la grande valeur; & ces deux vertus ont de la conformité en ce que la premiere éléve l'ame au-dessus de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage au-delà du ménagement de la vie. Mais

avec ces beaux & généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, & l'autre funeste.

Ceux qui se trouvent ruinés par quelque accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde ; parce que c'est un malheur dans la condition humaine à quoi tout le monde est sujet : mais ceux qui tombent dans la misere par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié ; parce que c'est l'effet d'une sotise particuliere dont chacun se tient exempt par la bonne opinion qu'il a de lui-même.

*Il y a des gens* qui ont une lumiere fort présente à connoître

leur inutilité à vous servir, & qui remettent aisément tous vos malheurs à votre patience. C'est une qualité dont on s'accommode le mieux qu'il est possible, & dont on laisse pourtant volontiers l'usage à ses ennemis.

On remarque dans ces hommes qu'on appelle solides & essentiels une gravité qui vous importune, ou une pesanteur qui vous ennuie. Leur bon sens même, pour vous être utile une fois dans vos affaires, entre mal-à-propos tous les jours dans vos plaisirs.

Il ne faut avoir rien de remarquable ni de trop brillant dans ses habits, dans ses discours & dans ses manieres; l'air modeste sied beaucoup mieux que ce qu'on nomme le bel air.

Quelque ſçavant que ſoit un homme, l'opinion que l'on a de ſon mérite, lorſqu'on ne le connoît qu'à demi, va toujours plus loin que l'idée qu'on s'en forme, quand on le connoît tout entier.

Un homme qui eſt dans l'élévation nous éblouit, ſi nous le regardons de loin; mais approchons-nous de lui, & ſes défauts perſonnels tempéreront bientôt l'éclat étranger qu'il emprunte de ſon rang & de ſa dignité.

C'eſt une condition fâcheuſe de dépendre de ſi grands hommes qu'ils puiſſent nous mépriſer légitimement.

Il ne convient pas plus à un habile homme d'être timide, qu'à un ignorant d'être hardi.

C'eſt le caractere d'un mérite conſommé de pouvoir vivre dans la retraite avec dignité, après avoir paru dans le commerce avec éclat.

Auſſi-tôt que nous avons perdu le goût des plaiſirs, notre imagination nous offre des idées agréables, qui nous tiennent lieu de choſes ſenſibles.

Il n'y a rien que l'eſprit humain reçoive avec tant de plaiſir, que l'opinion des choſes merveilleuſes, ni qu'il laiſſe avec plus de peine & de regret.

On eſt moins malheureux, quand on peut charmer la triſteſſe préſente, ou par le ſouvenir, ou par l'eſpérance, d'un état plus heureux.

Les vertus de l'homme heureux sont agréables & faciles. Les vertus du malheureux sont difficiles & fâcheuses. L'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ses vertus, & il faut que le malheureux se sacrifie aux siennes.

La plûpart des gens regardent les honneurs, les richesses, ou les plaisirs des autres, comme les adulteres regardent les femmes d'autrui, en méprisant celles qu'ils possedent.

On est bien misérable d'aller chercher le chagrin jusques dans l'avenir; c'est un abîme si profond, que sa seule vue est capable d'épouvanter. Jouir du bien présent, est un secret très-rare.

Il faut avoir bien de la vanité





pour ne pas connoître sa foiblesse.

Le doute a ses heures dans le Couvent; la persuasion les siennes; il y a des tems où l'on pleure les plaisirs perdus, des tems où l'on pleure les péchés commis.

Quittons-nous Dieu pour le monde, nous sommes traités d'impies; quittons-nous le monde pour Dieu, on nous traite d'imbécilles. On nous pardonne aussi peu de sacrifier la fortune à la religion, que la religion à la fortune.

Dans le monde, il n'y a que la grande naissance & la gloire de la guerre qui attirent les yeux & l'estime des hommes. Tout autre mérite, s'il faut ainsi dire, est morne & languissant; à peine y

prend-on garde. Il est bien juste que le mérite de la guerre soit considéré. Les fatigues, les blessures & la mort même, à quoi les braves gens sont si souvent exposés, méritent encore plus de distinctions qu'on ne leur en donne. Cependant si l'on compare les honneurs qu'on leur rend, à ceux des personnes qui se rendent illustres dans les autres arts, on trouvera qu'ils sont assez bien récompensés.

Il y a cela de malheureux dans le mérite de l'esprit, que peu de gens s'y connoissent ; & que dans ce petit nombre même, il s'en trouve qui n'en font pas grand cas. Il n'en est pas de même des richesses ; tout le monde les estime.

La vérité n'a besoin ni d'instructions, ni d'essais ; elle est née, pour ainsi dire, avec nous. A moins que de corrompre son naturel, on est véritable.



## CONVERSATION
### *Du Maréchal d'Hoquincourt avec le P. Canaye.*

COMME je dînois un jour chez M. le Maréchal d'Hoquincourt, le pere Canaye qui y dînoit aussi, fit tomber le discours insensiblement sur la soumission d'esprit que la religion exige de nous ; & après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces esprits forts, qui veulent examiner toutes choses par la raison.

» A qui parlez-vous des esprits » forts, dit le Maréchal, & qui » les a connus mieux que moi ?

» Bardouville & Saint-Ibal ont été
» les meilleurs de mes amis. Ce
» furent eux qui m'engagerent
» dans le parti de M. le Comte,
» contre le Cardinal de Riche-
» lieu. Si j'ai connu les esprits
» forts? je ferois un livre de tout
» ce qu'ils ont dit. Bardouville
» mort, & Saint-Ibal retiré en
» Hollande, je fis amitié avec La-
» frette & Sauvebœuf. Ce n'é-
» toient pas des esprits, mais de
» braves gens. Lafrette étoit un
» brave homme, & fort mon ami.
» Je pense avoir assez témoigné
» que j'étois le sien dans la mala-
» die dont il mourut. Je le voyois
» mourir d'une petite fiévre, com-
» me auroit pu faire une femme;
» & j'enrageois de voir Lafrette,
» ce Lafrette qui s'étoit battu con-
» tre Boutteville, s'éteindre ni

» plus ni moins qu'une chandelle.
» Nous étions en peine, Sauve-
» bœuf & moi, de sauver l'hon-
» neur à notre ami; ce qui me fit
» prendre la résolution de le tuer
» d'un coup de pistolet pour le
» faire périr en homme de cœur.
» Je lui appuyois le pistolet à la
» tête, quand un b..... de Jésuite,
» qui étoit dans la chambre, me
» poussa le bras & détourna le
» coup. Cela me mit en si grande
» colere contre lui, que je me fis
» Janséniste.

*Remarquez-vous, Monseigneur*, dit le pere Canaye, *remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets :* circuit quærens quem devoret? *Vous concevez un petit dépit contre nos Peres : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer; pis que dévorer, pour vous*

*faire Janséniste.* Vigilate, vigilate: *on ne sçauroit être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain.*

» Le pere a raison, *dit le Maré-*
» *chal;* j'ai oui dire que le Diable
» ne dort jamais. Il faut faire de
» même; bonne garde, bon pied,
» bon œil; mais quittons le Dia-
» ble, & parlons de mes amitiés.
» J'ai aimé la guerre devant tou-
» tes choses; Madame de Mont-
» bazon après la guerre; & tel
» que vous me voyez, la philoso-
» phie après Madame de Montba-
» zon. » *Vous avez raison,* reprit le pere, *d'aimer la guerre, Monseigneur; la guerre vous aime bien aussi; elle vous a comblé d'honneur.*

*Sçavez-vous que je suis homme de guerre aussi, moi? Le Roi m'a donné la direction de l'Hôpital de son armée en Flandres: n'est-ce pas être homme*

*de guerre ? Qui eût jamais cru que le pere Canaye eût dû devenir soldat? Je le suis, Monseigneur, & ne rends pas moins de service à Dieu, que je lui en rendrois au college de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment ; aller à la guerre & servir son Prince, est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame de Montbazon, si vous l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente !*

» Quoi ! mon pere, vous vou-
» driez que j'aimasse comme un
» sot ? Le Maréchal d'Hoquin-
» court n'a pas appris dans les
» ruelles à ne faire que soupirer.
» Je voulois, mon pere, je vou-
» lois : vous m'entendez bien. »
*Quels* je voulois ! *en vérité, Monsei-*

*gneur, vous raillez de bonne grace. Nos Peres de S. Louis seroient bien étonnés de ces* je voulois. *Quand on a été long-tems dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons : vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.*

» Il n'y a point là de divertisse-
» ment, mon pere : sçavez-vous
» à quel point je l'aimois ? » *Usque ad aras, Monseigneur ?* « Point
» d'*aras*, mon pere. Voyez-vous,
» *dit le Maréchal, en prenant un cou-
» teau dont il serroit le manche ?*
» voyez-vous ? Si elle m'avoit
» commandé de vous tuer, je vous
» aurois enfoncé le couteau dans
» le cœur. » Le pere surpris du discours, & plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, & pria Dieu secrettement qu'il le délivrât du danger où il se

trouvoit : mais ne se fiant pas tout-à-fait à la priere, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le Maréchal le suivoit par un autre tout semblable ; & à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre en exécution. La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque tems aux frayeurs de la Révérence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaisant, je le fis souvenir que Madame de Montbazon étoit morte, & lui dis qu'heureusement le pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

» Dieu fait tout pour le mieux, » *reprit le Maréchal* ; la plus belle

» du monde commençoit à me
» lanterner, lorsqu'elle mourut.
» Il y avoit toujours auprès d'elle
» un certain abbé de Rancé, un
» petit Janséniste qui lui parloit
» de la grace devant le monde,
» & l'entretenoit de toute autre
» chose en particulier. Cela me fit
» quitter le parti des Jansénistes;
» auparavant je ne perdois pas un
» sermon du pere Desmarez, & je
» ne jurois que par Messieurs de
» Port-Royal. J'ai toujours été à
» confesse aux Jésuites depuis ce
» tems-là; & si mon fils a jamais
» des enfans, je veux qu'ils étu-
» dient au college de Clermont,
» sur peine d'être déshérités.

*Ah! que les voies de Dieu sont admirables!* s'écria le pere Canaye; *que le secret de sa justice est profond! Un petit coquet de Jansé-*

*niste poursuit une Dame, à qui Monseigneur vouloit du bien. Le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie, pour mettre la conscience de Monseigneur entre nos mains.* Mirabilia judicia tua, Domine !

Après que le bon pere eut fini ses pieuses réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en discours, & je demandai à M. le Maréchal, si l'amour de la philosophie n'avoit pas succédé à la passion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

» Je ne l'ai que trop aimée, la » philosophie, *dit le Maréchal*, je » ne l'ai que trop aimée ; mais j'en » suis revenu, & je n'y retourne » pas. Un diable de philosophe » m'avoit tellement brouillé la » cervelle de *premiers parens*, de » *pomme*, de *serpent*, de *paradis*

» *terrestre* & de *Chérubins*, que
» j'étois sur le point de ne rien
» croire. Le diable m'emporte si
» je croyois rien. Depuis ce tems-
» là, je me ferois crucifier pour
» la religion. Ce n'est pas que j'y
» voie plus de raison; au con-
» traire, moins que jamais : mais
» je ne sçaurois que vous dire, je
» me ferois crucifier sans sçavoir
» pourquoi.

*Tant mieux, Monseigneur*, reprit le Pere d'un ton de nez fort dévot, *tant mieux : ce ne sont point mouvemens humains ; cela vient de Dieu.* Point de raison ! *c'est la vraie religion, cela.* Point de raison ! *que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace !* Estote sicut infantes : *Soyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence, & pourquoi ? parce qu'ils n'ont point*

*de raison.* Beati pauperes ſpiritu : *Bienheureux les pauvres d'eſprit ; ils ne péchent point. La raiſon ? c'eſt qu'ils n'ont point de raiſon.* Point de raiſon... je ne ſçaurois que vous dire... je ne ſçai pourquoi... *les beaux mots ! ils devroient être écrits en lettres d'or.* Ce n'eſt pas que j'y voie plus de raiſon ; au contraire, moins que jamais. *En vérité cela eſt divin pour ceux qui ont le goût des choſes du Ciel.* Point de raiſon ! *que Dieu vous a fait, Monſeigneur, une belle grace !*

Le Pere eût pouſſé plus loin la ſainte haine qu'il avoit contre la raiſon ; mais on apporta des lettres de la Cour à M. le Maréchal ; ce qui rompit un ſi pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas ; & après les avoir lues, il voulut

bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient.

» Si je voulois faire le politique,
» comme les autres, je me retirerois
» dans mon cabinet pour lire
» les dépêches de la Cour; mais
» j'agis, & je parle toujours à
» cœur ouvert. M. le Cardinal me
» mande que Stenai est pris, que
» la Cour sera ici dans huit jours,
» & qu'on me donne le commandement
» de l'armée qui a fait le
» siége, pour aller secourir Arras
» avec Turenne & Laferté. Je me
» souviens bien que Turenne me
» laissa battre par M. le Prince,
» lorsque la Cour étoit à Gien;
» peut être que je trouverai l'occasion
» de lui rendre la pareille.
» Si Arras étoit sauvé & Turenne
» battu, je serois content: j'y se-

» rai ce que je pourrai ; je n'en dis » pas davantage.

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre M. de Turenne ; mais on nous avertit que le convoi étoit déja assez loin de la ville ; ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'aurions fait.

Le pere Canaye qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui le pût porter au camp. » Et » quel cheval voulez-vous, mon » Pere ? » dit le Maréchal. *Je vous répondrai, Monseigneur, ce que répondit le bon pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre :* Qualem me decet esse, mansuetum ; *tel qu'il faut que je sois, doux, paisible.*

» *Qualem me decet esse mansue-*

» *tum*; j'entens un peu de latin,
» dit le Maréchal; *mansuetum* se-
» roit meilleur pour des brebis
» que pour des chevaux. Qu'on
» donne mon cheval au Pere,
» j'aime son ordre, je suis son ami,
» qu'on lui donne mon bon che-
» val.

J'allai dépêcher mes affaires, & ne demeurai pas long-tems sans rejoindre le convoi. Nous passâmes heureusement, mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre pere Canaye. Je le rencontrai dans la marche sur le bon cheval de M. d'Hocquincourt : c'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action; il mâchoit éternellement son mords, alloit toujours de côté, hennissoit de moment en moment; &, ce qui choquoit fort la modestie du Pere, il

il prénoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui, pour des cavales.

» Et que vois-je, mon Pere, » *lui dis-je en l'abordant;* quel che» val vous a-t-on donné là? Où » est la monture du bon pere Sua» rez, que vous avez tant deman» dée? » *Ah! Monsieur, je n'en puis plus, je suis roué.* ... Il alloit continuer ses plaintes, lorsqu'il part un liévre: cent cavaliers se débandent pour courir après, & on entend plus de coups de pistolets qu'à une escarmouche. Le cheval du Pere accoutumé au feu sous le Maréchal, emporte son homme, & lui fait passer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une chose plaisante de voir le Jésuite à la tête de tous, malgré lui. Heureusement le liévre fut tué,

& je trouvai le pere au milieu de trente cavaliers qui lui donnoient l'honneur d'une chasse qu'on eût pu nommer une occasion. Le Pere recevoit la louange avec une modestie apparente, mais en son ame il méprisoit fort le *mansuetum* du bon pere Suarez, & se sçavoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensoit avoir faites sur le Barbe de M. le Maréchal. Il ne fut pas long-tems sans se souvenir du beau dit de Salomon: *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas*. A mesure qu'il se réfroidissoit, il sentit un mal que la chaleur lui avoit rendu insensible; & la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettoit le repos de la Société, & la douceur de la vie paisible qu'il avoit quittée; mais toutes ses réflexions ne servoient

de rien. Il falloit aller au camp ; & il étoit si fatigué du cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale, pour marcher à pied à la tête des fantassins.

Je le consolai de sa premiere peine, & l'exemptai de la seconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il auroit pû souhaiter. Il me remercia mille fois ; & fut si sensible à ma courtoisie, qu'oubliant tous les égards de sa profession, il me parla moins en Jésuite réservé, qu'en homme libre & sincere. Je lui demandai quel sentiment il avoit de M. d'Hoquincourt : *C'est un bon Seigneur*, me dit-il, *c'est une bonne ame ; il a quitté les Jansénistes : nos Peres lui sont fort obligés ; mais pour mon particulier, je ne me trouverai jamais à table auprès de lui, & ne*

*lui emprunterai jamais de cheval.*

Content de cette premiere franchise, je voulois m'en attirer encore une autre, « D'où vient, » *continuai-je*, la grande animosité qu'on voit entre les Jansénistes & vos Peres ? Vient-elle » de la diversité des sentimens » sur la doctrine de la grace ? » *Quelle folie ! quelle folie*, me dit-il, *de croire que nous nous haïssons, pour ne penser pas la même chose sur la grace ! Ce n'est ni la grace, ni les cinq propositions qui nous ont mis mal ensemble : la jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les Jansénistes nous ont trouvé en possession du gouvernement, & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence,*

*ils affectent l'austérité & la rigueur ; nous consolons les ames par des exemples de la miséricorde de Dieu, ils effrayent par ceux de sa justice. Ils portent la crainte où nous portons l'espérance, & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les hommes, mais chacun veut se donner du crédit en les sauvant ; & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à M. le Maréchal ; j'étois purement Jésuite avec lui, & j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous.*

Je le louai fort du nouvel esprit que sa derniere profession lui avoit fait prendre ; & il me sembloit que la louange lui plaisoit

assez ; je l'eusse continuée plus long-tems ; mais comme la nuit approchoit, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le Pere aussi content de mon procédé, que je l'étois de sa confidence.



# LE PROPHETE IRLANDOIS.

## *NOUVELLE.*

DAns le tems que M. de Comminges étoit Ambassadeur pour le Roi Très-Chrétien auprès du Roi de la Grande-Bretagne, il vint à Londres un Prophete Irlandois qui passoit pour un grand faiseur de miracles, selon l'opinion des crédules, & peut-être selon sa propre persuasion. Quelques personnes de qualité ayant prié M. de Comminges de le faire venir chez lui pour voir quelqu'un de ses miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction;

tant par sa curiosité naturelle, que par complaisance pour eux ; & il fit avertir le prétendu Prophete de venir à sa maison.

Au bruit qui se répandit partout de cette nouvelle, l'hôtel de M. de Comminges fut bientôt rempli de malades qui venoient chercher, dans une pleine confiance, leur guérison. L'Irlandois se fit attendre quelque tems ; & après avoir été impatiemment attendu, les malades & les curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à la fourberie. M. de Comminges se préparoit à l'examiner profondément, mais il ne le put faire à son grand regret ; car la foule devint si grosse, & les infirmes se presserent si fort pour être guéris

les premiers, qu'avec les menaces & la force même, on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Prophete rapportoit toutes les maladies aux Esprits; toutes les infirmités étoient pour lui des possessions. Le premier qu'on lui présenta, étoit un homme accablé de gouttes, & de certains rhumatismes dont il lui avoit été impossible de guérir. *J'ai vu*, dit le Prophete, *de cette sorte d'Esprits en Irlande, il y a longtems; ce sont Esprits aquatiques qui apportent des froidures, & excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvres corps.* ESPRIT MALIN, QUI AS QUITTÉ LE SÉJOUR DES EAUX POUR VENIR AFFLIGER CE CORPS MISÉRABLE, JE TE COMMANDE D'ABANDONNER TA DEMEURE NOU-

VELLE ET DE T'EN RETOURNER A TON ANCIENNE HABITATION. Cela dit, le malade se retira; & il en vint un autre à sa place, qui se disoit tourmenté de vapeurs mélancoliques; à la vérité, il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement hypocondriaques & malades d'imagination, quoiqu'ils ne le soient que trop en effet. ESPRIT AERIEN, dit l'Irlandois, RETOURNE DANS L'AIR EXERCER TON METIER POUR LES TEMPETES, ET N'EXCITE PLUS DE VENTS DANS CE TRISTE ET MALHEUREUX CORPS.

Ce malade fit place à un autre qui, selon l'opinion du Prophete, n'avoit qu'un simple Lutin, incapable de résister un moment à sa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu à des marques qui ne

[illegible] paroissoient pas ; & regardant l'assemblée avec un sourire, *Cette sorte d'Esprits*, dit-il, *afflige peu souvent, & divertit presque toujours.* A l'entendre, il n'ignoroit rien en matiere d'Esprits ; il sçavoit leur nombre, leurs rangs, leurs noms, leurs emplois, toutes les fonctions ausquelles ils étoient destinés ; & il se vantoit familierement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des Démons, que les affaires des hommes.

On ne sçauroit croire à quelle réputation il parvint en peu de tems. Catholiques & Protestans venoient le trouver de toutes parts ; & vous eussiez dit que la puissance du Ciel étoit entre les mains de cet homme-là, lorsqu'une avanture où l'on ne s'attendoit point, fit perdre au pu-

blit la merveilleuse opinion qu'il en avoit.

Un homme & une femme de la contrée mariés ensemble, vinrent chercher du secours dans sa vertu, contre certains Esprits de discorde, disoient-ils, qui troubloient leur mariage, & ruinoient la paix de la maison. C'étoit un gentilhomme âgé de quarante-cinq ans, qui sentoit assez & sa naissance & son bien. La Dame avoit environ trente-cinq ans; elle paroissoit bien faite de sa personne; mais on pouvoit déja voir qu'il y avoit eu autrefois plus de délicatesse dans ses traits. Elle voulut parler la premiere, soit parce qu'elle se crût plus tourmentée de son esprit, ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie de parler, naturelle à son sexe.

» J'ai un mari, *dit-elle*, le plus
» honnête homme du monde, à
» qui je donne mille chagrins, &
» qui ne m'en donne pas moins à
» son tour. Mon intention seroit
» de bien vivre avec lui; & je le
» ferois toujours, si un Esprit étran-
» ger, dont je me sens saisir à cer-
» tains moments, ne me rendoit si
» fiere & si insupportable, qu'il
» n'est pas possible de me souffrir.
» Mes agitations cessées, je re-
» viens à ma douceur naturelle,
» & je n'oublie alors aucun soin
» ni aucun agrément, pour tâcher
» de plaire à mon époux; mais son
» Démon le vient posséder, quand
» le mien me laisse; & ce mari
» qui a tant de patience pour mes
» transports, n'a que de la fureur
» pour ma raison.

Là se tut une femme, en appa-

rence assez sincere; & le mari qui ne l'étoit pas moins, commença son discours de cette sorte:

« Quelque sujet que j'aie de me plaindre du Diable & de ma femme, je lui ai du moins l'obligation de ne lui avoir pas appris à mentir; & il me faut avouer qu'elle n'a rien dit qui ne soit très-véritable. Tout le tems qu'elle me paroît agitée, je suis patient; mais aussi-tôt que son Esprit la laisse en repos, le mien m'agite à son tour; & avec un nouveau courage & de nouvelles forces dont je me trouve animé, je lui fais sentir du plus fort qu'il m'est possible, la dépendance d'une femme & la supériorité d'un mari. Ainsi notre vie se passe à faire le mal ou à l'endurer, sans que nous

» rend de pire condition que les » plus misérables. Voilà nos tour» mens, Monsieur; & s'il est pos» sible d'y apporter quelque re» mede, je vous conjure de nous » le donner: la cure d'un mal » aussi étrange que le nôtre, ne » sera pas celle qui vous fera le » moins d'honneur.

*Ce ne sont ici ni Lutins ni Farfadets*, dit l'Irlandois; *ce sont Esprits du premier ordre de la légion de Lucifer; Démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéissance, & fort difficiles à chasser. Vous ne trouverez pas mauvais, Messieurs*, poursuivit-il en se tournant vers l'assemblée, *que je regarde un peu dans mes livres; car j'ai besoin de paroles extraordinaires.*

Là-dessus, il se retira dans un cabinet pour y feuilleter ses papiers; & après avoir rejetté tout fort

mules, comme trop foibles contre de si grands ennemis, il tomba sur une, à la fin, capable, à son avis, de confondre tous les Diables de l'enfer.

Le premier effet de la conjuration se fit sur lui-même; car les yeux commencerent à lui rouler dans la tête avec tant de grimaces & de contorsions, qu'il pouvoit paroître le possédé à ceux qui venoient chercher du remede contre la possession. Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts, il les fixa sur les bonnes gens, & les frappant tous deux d'une baguette qui ne devoit pas être sans vertu: ALLEZ, DÉMONS, dit-il, ALLEZ, ESPRITS DE DISSENSION, EXERCER LA DISCORDE DANS L'ENFER, ET LAISSEZ RÉTABLIR PAR NOTRE DÉPART, LE PEU

REUSE UNION QUE MÉCHAMMENT VOUS AVEZ ROMPUE. Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus possédés, & haussant un peu le ton de la voix : JE VOUS ENTENS MURMURER, DÉMONS, DE L'OBÉISSANCE QUE VOUS ÊTES FORCÉS DE ME RENDRE ; MAIS DUSSIEZ-VOUS EN CREVER, IL FAUT PARTIR. PARTEZ. *Et vous, mes amis, allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis long-tems.*
» C'en est assez, Messieurs ; je » vous jure que je suis tout en » sueur du travail que m'a fait la » résistance de ces Diables obstinés. Je pense bien avoir eu affaire à deux mille Esprits en ma » vie, qui tous ensemble ne m'ont » pas donné tant de peine que » ceux-ci.

Les Démons expédiés, l'Irlandois se retira; tout le monde sortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur. Etant de retour en leur maison, tout leur parut agréable, par un changement d'esprit qui mit une nouvelle disposition dans leurs sens. Ils trouverent un air riant en toutes choses; ils se regardoient eux-mêmes avec agrément; & les paroles douces & tendres ne leur manquerent pas pour exprimer leur amour.

Telle étoit la douceur de nos mariés, lorsqu'une Dame de leurs amies vint leur témoigner sa joie de celle qu'elle ressentoit de leur guérison; ils répondirent à cette civilité avec toute la discrétion

du monde ; & les complimens ordinaires en ces occasions faits & rendus, le mari commença une conversation fort raisonnable sur l'heureux état où ils se trouvoient. Notre épouse s'étendit avec plaisir sur les tours que son Démon lui avoit inspirés, pour tourmenter son mari ; sur quoi le mari jaloux de l'honneur de son Démon, ou de sa propre autorité, lui fit entendre que c'étoit trop parler des choses passées dont le souvenir lui étoit fâcheux : il ajouta qu'au bon état où ils se trou-
» voient rétablis, elle ne devoit
» plus songer qu'à l'obéissance,
» qu'une femme doit à son époux,
» comme il ne songeroit de son
» côté qu'à user légitimement de
» ses droits, pour rendre leur
» condition aussi heureuse à l'aven-

» nir, qu'elle avoit été jusques-là
» infortunée.

La femme offensée du mot d'*obéir*, & plus encore de l'ordre de se taire, n'oublia rien pour établir l'égalité dans le mariage, disant que *les Diables n'étoient pas si loin, qu'ils ne pussent être rappellés, en cas que cette égalité fût violée.*

Son amie discrete & judicieuse lui représenta sagement le devoir des femmes, sans oublier la conduite & les ménagemens où les maris étoient obligés; mais sa raison, au lieu de l'adoucir, ne faisoit que l'irriter; ensorte qu'elle devint plus insupportable qu'auparavant.

*Vous aviez raison, ma femme,* reprit le mari, *les Diables n'étoient pas si loin qu'ils n'aient pu être rappellés; ou plutôt, vous avez été si*

*chere au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on lui a fait de vous quitter. Je suis trop foible pour avoir affaire moi seul contre vous deux; ce qui m'oblige à me retirer.*

» Et moi, je me retire, *dit-elle*, » avec cet Esprit qui ne me veut » pas quitter; il sera de bien mé» chante humeur, s'il n'est plus » traitable qu'un mari si fâcheux » & si violent. » Puis se tournant vers son amie. « Avant que de me » retirer, *lui dit-elle*, je suis bien » aise de vous dire, Madame, que » j'attendois toute autre chose de » votre amitié, & de l'intérêt que » vous deviez prendre pour une » femme, contre la violence d'un » mari. C'est une chose bien » étrange de me voir insulter par » celle qui me devroit soutenir.

» Adieu, Madame, adieu : vos » visites sont beaucoup d'hon-» neur ; mais on s'en passera bien, » si elles sont aussi peu favorables » que celle-ci.

Qui fut bien étonné ? ce fut la bonne Dame. Instruite par sa propre expérience, que la sagesse même a son excès, & qu'on fait d'ordinaire un usage indiscret de la raison avec les personnes qui n'en ont point, elle ne demeura pas long-tems seule dans un logis où l'on ne parloit que de démons, & où l'on ne faisoit rien qui ne fût de la derniere extravagance.

Le mari passa le reste du jour & toute la nuit dans sa chambre, honteux de la joie qu'il avoit eue, chagrin du présent, inquiet pour l'avenir. Comme l'agitation de la femme avoit été beaucoup

plus grande, elle dura moins aussi; & revenue assez tôt à son bon sens, elle fit de tristes réflexions sur la perte des douceurs dont elle se voyoit privée.

Certaine nature d'esprit laissoit écouler peu de momens, sans demander raison à celui de discorde de la ruine de ses intérêts & de ses plaisirs. Cet esprit qui regne encore plus chez les femmes, & particuliérement les nuits qu'elles passent sans dormir, prévalut sur toutes choses; ensorte que la bonne épouse, rendue purement à la nature, alla trouver son époux dès qu'il fut jour, pour rejetter tous les désordres passés sur une puissance étrangere qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois*, disoit-elle, *dans le bon intervalle où je suis présente-*

*ment, que nos Esprits ne se sont point rendus au commandement de l'Irlandois ; & si vous m'en croyez, mon cher, mais trop malheureux mari, nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace conjuration.*

Le pauvre mari abbatu de chagrin, comme il étoit, n'eût pas résisté à une injure : jugez s'il ne fut pas bien aise de se rendre à une douceur. Devenu tendre & sensible à cet amoureux retour : » Pleurons, mon cœur, *lui dit-il*, » pleurons nos communs mal- » heurs, & allons chercher une » seconde fois le remede que la » premiere n'a sçu nous donner.

La femme fut surprise agréablement de ce discours ; car au lieu d'un fâcheux démon dont elle attendoit les insultes, elle trouva heureusement

heureusement un homme attendri, qui la consola du mal qu'elle avoit sçu faire, & qu'il avoit eu à souffrir. Ils passerent une heure ou deux à s'inspirer de mutuelles confiances; & après avoir mis ensemble tout leur espoir en la vertu du Prophete, ils retournerent à l'hôtel de M. de Comminges, chercher un plus puissant secours que celui qu'ils avoient essayé auparavant.

A peine étoient-ils entrés dans la Chapelle, que l'Irlandois les apperçut; & les appellant assez haut pour être entendu de tout le monde : *Venez*, leur dit-il, *venez publier les merveilles qui se sont opérées en vous, & rendre témoignage à la vertu toute puissante qui vous a délivrés de l'esclavage malheureux dans lequel vous gémissiez.* La femme

répondit aussi-tôt sans consulter, « que pour le témoignage qu'il » demandoit, ils étoient obligés » de le rendre à l'opiniâtreté des » Démons, & non pas à sa vertu ; » car, en vérité, vénérable Pere, » *ajoûta-t-elle*, depuis votre belle » opération, ils nous ont tour» mentés, comme par dépit, plus » violemment que jamais. » *Vous êtes des incrédules*, s'écria le bon Irlandois, *animé d'un grand courroux, ou des ingrats pour le moins qui taisez malicieusement le bien qu'on vous a fait. Venez, approchez, que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.*

Quand ils se furent approchés, il examina exactement tous les traits de leur visage. Il observa particuliérement leurs regards ; & comme s'il eût découvert dans

la prunelle de leurs yeux quelques impressions de ces esprits ? *Vous avez raison*, dit-il tout confus, *vous avez raison ; ils ne sont pas délogés encore. Ils étoient trop enracinés dans vos corps ; mais ils y tiendront bien ; si je ne les en arrache par la vertu des paroles que je vais proférer :*

QUITTEZ, RACE MAUDITE, UN SÉJOUR DE REPOS TROP DOUX POUR VOUS, ET ALLEZ FRÉMIR POUR JAMAIS EN DES LIEUX OU HABITENT L'HORREUR, LA RAGE ET LE DÉSESPOIR. *C'en est fait, mes amis, vous êtes assurément délivrés ; mais ne revenez pas, je vous prie. Je dois mon tems à tout le monde, & vous en avez eu ce que vous devez en avoir.*

Ce fut-là que nos patiens crurent être à la fin de tous leurs

maux. Ce jour leur parut comme le premier de leur mariage, & la nuit fut attendue avec la même impatience que celle de leurs nôces l'avoit été autrefois. Elle vint, cette nuit tant desirée; mais, hélas! qu'elle répondit mal à leurs desirs! Le trop d'amour fait la honte des amans.

Heureusement pour le mari, la femme accusa les démons innocens; & le Prophete fameux ne fut plus à son égard qu'un pauvre Hibernois, qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un feu follet.

Quelquefois elle se chargeoit elle-même de la honte de son époux, à l'exemple des Espagnoles, qui s'imputent en ces rencontres la faute de leurs amans, pour être persuadées que la force de leurs charmes ne doit recon-

noître ni foiblesse de nature, ni puissance de maléfice. Ainsi la femme qui accusoit le mari en toute autre chose, lorsqu'il étoit le plus innocent, le justifie, quand il a le plus failli à son égard. Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une pensée qui blesse l'intérêt de sa beauté, elle rappella bientôt en son esprit la malice des démons, & tourna la confusion en dépit contre l'Irlandois, qui n'avoit sçu les en délivrer. *Il y a long-tems*, dit-elle brusquement, & comme si elle avoit été inspirée, *il y a long-tems que la simplicité de l'Irlandois amuse les autres, & je crois bien que nous attendrions vainement de lui notre guérison; mais ce n'est pas assez d'être détrompés, la charité nous oblige à détromper les autres aussi.*

*bien que nous ; & à faire connoître sa vanité ou sa sotise.*

Ma mie, *reprit le mari*, il n'y a rien de si vrai que le malheur de cette nuit est un pur ouvrage de nos démons. L'Irlandois s'étoit voulu moquer d'eux, ils ont voulu se moquer de lui & de nous, à leur tour. Vous me connoissez & je me connois. Naturellement ce que vous sçavez n'a pu être; & voilà ce que les conjurations nous ont valu. Au reste, ma mie, quand vous ferez vos reproches à ce beau Prophete, prenez garde de ne pas descendre à aucune particularité de cette nature; qu'il ne vous échappe rien, je vous prie, qui nous soit honteux. Tous secrets de famille doivent être cachés; mais celui-ci doit se révéler moins que pas un autre.

La femme étoit prête à s'offenser de se voir soupçonnée d'une telle indiscrétion ; mais pour ne pas rebrouiller les choses qui alloient à un bon accommodement, elle promit de parler & de se taire si à propos, que l'Irlandois auroit à se plaindre de son procédé.

Ils sortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré ; & après un petit déjeûné & un peu de conversation, pour fortifier les corps & concilier les esprits, ils marcherent en paix vers la maison où ils avoient été deux fois avec confiance, & d'où ils étoient revenus deux fois sans aucun fruit. Ils apprirent que l'Irlandois étoit allé à S. James pour y faire quelques prodiges.

Déja les aveugles pensoient

voir la lumiere qu'ils ne voyoient pas : déja les ſourds s'imaginoient entendre, & n'entendoient point : déja les boiteux croyoient aller droit, & les perclus penſoient retrouver le premier uſage de leurs membres. Une forte idée de la ſanté avoit fait oublier aux malades leurs maladies ; & l'imagination qui n'agiſſoit pas moins dans les curieux que dans les malades, faiſoit aux uns une fauſſe vue de l'envie de voir, comme aux autres une fauſſe guériſon de l'envie de guérir. Tel étoit le pouvoir de l'Irlandois ſur les eſprits ; telle étoit la force des eſprits ſur les ſens. Ainſi l'on ne parloit que des prodiges ; & ces prodiges étoient appuyés d'une ſi grande autorité, que la multitude étonnée les recevoit avec ſoumiſ-

ſion, pendant que quelques gens éclairés n'oſoient les rejetter.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois, quand notre couple fendit la preſſe courageuſement, pour lui venir faire inſulte dans toute ſa majeſté. *N'as-tu point de honte*, lui dit la femme, *d'abuſer le peuple ſimple & crédule, comme tu fais, par l'oſtentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais ? Tu avois ordonné à nos démons de nous laiſſer en repos; & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage; Tu leur avois commandé de ſortir, & ils s'opiniâtrent à demeurer en dépit de tes ordres, ſe moquans également de notre crédulité & de ton imbécille puiſſance.*

Le mari continua les mêmes reproches avec les mêmes mépris, juſqu'à lui refuſer le nom d'*impoſteur*, parce qu'il falloit, di-

soit-il, de l'esprit pour l'imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophete perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable, & ce redoutable pouvoir établi dans un assujetissement superstitieux des esprits, devint à rien, aussi-tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne pas le reconnoître. Alors l'Irlandois surpris, étonné, sortit précipitamment par la porte de derriere, moins confus toutefois, & moins mortifié que le peuple, n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret.

# LETTRE

## DE SAINT-EVREMONT,

## AU MARQUIS DE CREQUI,

### *Sur la paix des Pyrénées.* (a)

JE voudrois bien pouvoir satisfaire votre curiosité, tant sur les véritables motifs de la paix,

---

(a) » Un jour on me louera, (dit Saint-Evremont dans une lettre au Comte de Grammont) » d'être bon François, » par ce même Ecrit qui m'attire des re» proches; & si M. le Cardinal vivoit » encore, j'aurois le plaisir de me sçavoir » justifié dans sa conscience; car je n'ai » rien dit de lui qu'il ne se soit dit inté» rieurement cent fois lui-même. Jaloux » de l'honneur du Roi & de la gloire de » son regne, je voulus laisser une image

que sur tout ce qui s'est passé à la Conférence; mais, à vous dire la vérité, vous deviez vous adresser aux confidens particuliers de Son Eminence, qu'une longue & familiere conversation avoit pleinement instruits de ses secrets. Pour moi, qui n'ai été qu'un simple spectateur, je ne vous puis donner que des conjectures & des lumieres incertaines, que je dois à ma seule pénétration : telles qu'elles sont, je vous les expose volontiers, & vous demande

---

» de l'état où nous étions avant la paix, » afin que toutes les Nations connussent la » supériorité de la nôtre; & rejettant le » mauvais succès de la négociation sur un » Etranger, ne s'attachassent qu'à consi» dérer les avantages que nous avions eus » dans la guerre.

pour toute grace, que les louanges de M. le Cardinal Mazarin ne vous soient pas suspectes d'adulation : le bien que j'en dis, est un bien sincere, qui n'est point attiré par l'espérance des graces, ni produit par la gratitude des bienfaits.

Comme le plus grand mérite du Chrétien est de pardonner à ses ennemis, & que le châtiment de ceux qu'on aime est l'effet de l'amitié la plus tendre, M. le Cardinal a pardonné aux Espagnols pour châtier les François. En effet, les Espagnols humiliés par tant de disgraces, abbatus par tant de pertes, devoient attirer sa compassion & sa charité; & les François, devenus insolens par les avantages de la Guerre, méritoient d'éprouver les rigueur,

salutaires de la paix. Il souvenoit à Son Eminence du beau mot de ce Castillan, qui étrangla Don Carlos par l'ordre de Philippe II. *Calla, calla, Señor Don Carlos, todo lo que se haze es por su bien.* Se touché d'une si amoureuse punition, quand elle a pris le bien des particuliers, après avoir épuisé les sources publiques, elle a étouffé nos gémissemens & réprimé nos murmures, en nous disant paternellement, *Calla, calla, Señor Francés, todo lo que se haze es por su bien.*

Je croirois assez que des considérations politiques ont été mêlées avec une conduite chrétienne, dans la douceur & la bonté qu'a eues M. le Cardinal pour les Espagnols. Auguste qui voulut donner des bornes à l'Empire, &

lui laisser en mourant une grandeur juste & mesurée, pourroit bien lui avoir servi d'exemple dans la modération de sa paix?

Il a jugé que la France se conserveroit mieux unie comme elle est, & ramassée, pour ainsi dire, en elle-même, que dans une vaste étendue; & ce fut une prudence dont peu de Ministres sont capables, de songer à couvrir notre frontière, quand la Conquête des Pays-Bas étoit pleinement entre ses mains.

Qui ne sçait que la destruction de Carthage fut celle de la République Romaine? Tant que Rome eut l'opposition de sa rivale, ce ne fut chez elle que vertu, obéissance: sitôt qu'elle n'eut plus d'ennemis au dehors, elle s'en fit au dedans, & eut tout à craindre

d'elle-même, quand elle n'eut rien à appréhender des Etrangers.

Son Eminence plus sage que les Scipions, n'a eu garde de nous laisser tomber dans cet inconvénient-là ; & profitant de la faute de ses peres, elle a conservé l'Espagne à la France pour l'exercice de ses vertus, & le maintien éternel de son empire.

Quelle différence, Monsieur, d'une sagesse si profonde au déréglement du Cardinal de Richelieu ! Il me semble que je vois cette ame immodérée, ne se contenter ni de la Flandre, ni du Milanez ; mais dans une conjoncture, qu'on n'avoit pas eue depuis Charles-Quint, envoyer sept ou huit millions à Francfort, & faire marcher une grande Armée sur

les bords du Rhin, pour venger notre Nation en la personne de Louis XIV, de l'affront qu'elle reçut autrefois en celle de François I (a). Je lui vois prendre de nouvelles liaisons avec le Portugal, après la défaite de Dom Louis ; je lui vois joindre nos

(a) L'Empereur Ferdinand III mourut le 2 d'Avril 1657, & Léopold son fils fut élu Empereur le 18 de Juillet 1658, quoiqu'il ne fût pas Roi des Romains. M. de Saint-Evremont raille ici le Cardinal de sa précipitation à faire la paix, & insinue que le Cardinal de Richelieu n'auroit pas manqué une si belle occasion d'ôter l'Empire à la Maison d'Autriche ; & que par des présens, ou par des menaces, gagnant les suffrages des Electeurs ennuyés de la voir durer si long-tems dans une même Maison, il les auroit facilement portés à prendre un autre que Léopold.

forces à celles de ce Royaume, pour chasser le Roi Catholique de Madrid, sans aucun respect d'une personne sacrée & inviolable (a).

(a) Après la mort de Jean IV, Roi de Portugal, en 1656, les Espagnols crurent devoir profiter de la minorité d'Alphonse IV pour reconquérir ce Royaume; & l'année suivante, ils se rendirent maîtres d'Olivenza. Les Portugais de leur côté tâcherent de surprendre Badajos; mais ce projet fut si mal concerté, qu'il ne réussit point. Ils ne laisserent pas en 1658 de retourner devant cette Ville; & après l'avoir assiégée inutilement pendant quatre mois; ils formerent le dessein de se retirer. Dom Louis en ayant été averti, & sçachant d'ailleurs que leur armée étoit presque entiérement ruinée, résolut de s'aller mettre à la tête des Troupes Espagnoles, afin de s'acquérir, sans beaucoup de risque, la gloire d'avoir secouru une Place si importante: mais quand il arriva

Cependant il étoit d'un Chrétien de pardonner à ses ennemis ; il étoit généreux de ne pousser pas sa victoire jusqu'à la ruïne d'une si belle Monarchie ; il étoit politique, de n'étendre pas tant nos

---

sur la frontiere, il trouva que les Portugais, qui manquoient de tout, s'étoient déja retirés. Enflé d'un si grand succès, il médita la prise d'Elvas, & voulut lui-même assiéger cette Place, qui se défendit vigoureusement durant quatre mois. Cependant les Portugais ayant rassemblé un petit corps de Troupes, marcherent tout droit à Dom Louis ; & ayant surpris les Espagnols dans leur Camp, les battirent ; ce qui jetta toute l'Espagne, dans une grande consternation. M. de Saint-Evremont veut dire que Richelieu n'eût pas manqué de se joindre au Portugal, & de profiter de cet incident, pour achever de ruiner l'Espagne.

frontieres, que le soin des choses éloignées nous fit négliger celles qui sont naturellement à nous.

J'entends les envieux de Son Eminence, qui n'osant se prendre directement à la paix, condamnent la maniere dont on l'a faite; attaquent la suspension, & cet engagement trop facile des Conférences, où tous les articles d'une paix ratifiée ont été changés.

Il est bien vrai que M. de Turenne n'oublia rien pour dissuader cette suspension; mais il ne considéroit pas le véritable motif d'un abouchement si glorieux; & tandis que ce grand Général rouloit dans sa tête le triomphe de la Flandre, il ignoroit celui que s'étoit proposé M. le Cardinal dans un combat d'intelligence & de raison.

En effet, il n'a rien desiré plus fortement, que de faire voir à toute l'Europe la supériorité de son génie; & il n'a point été trompé dans son opinion. Car il s'est toujours rendu maître de l'entendement de Dom Louis, qui reconnoissoit de bonne foi l'ascendant de son esprit, & l'avantage de ses lumieres; mais il arrivoit par malheur que la volonté trop opiniâtre de celui-ci devenoit maîtresse à la fin des résolutions de celui-là. Ainsi l'Espagnol emportoit grossiérement & sans raison des choses que l'Italien disputoit spirituellement & avec justice. Ce n'est pas que l'opiniâtreté de Dom Louis lui ait toujours réussi; & quand il se vante de l'abandonnement du Portugal, & du rétablissement de

M. le Prince, nous pouvons lui alléguer sa simplicité, dans les munitions qu'il nous a laissées, & l'ignorance du calcul, dans l'évaluation des cinq cens mille écus que l'on a donnés à la Reine.

En tout cas, Son Eminence peut se flater secretement de n'avoir pas fait des pas inutiles; l'Alsace, les biens d'Italie, l'Abbaye de Saint-Waast, peuvent le consoler de la peine qu'il a prise (a); au lieu que le chimérique Dom Louis, qui s'est amusé à l'intérêt général, a tiré toute la dépense

(a) Le Cardinal Mazarin s'étoit fait donner des Terres en Alsace, en Italie, & la riche Abbaye de S. Waast d'Arras. M. de Saint-Evremont fait entendre qu'il conclut la paix, pour s'assûrer de la jouissance de ces biens & de ce Benefice.

qu'il a faite de son propre fonds.

En vain il a paru fier dans le plus mauvais état de leurs affaires, pour en avouer la foiblesse, si-tôt que la paix fut signée : *Allons*, dit-il, *Messieurs, allons rendre graces à Dieu ; nous étions perdus, l'Espagne est sauvée.*

Son Eminence ne fait pas grand cas de ce beau dit, qui sent le vieux Citoyen de Lacédémone ; tenant ces exaltations du salut de la Patrie, pour un véritable sentiment de Républicain. Elle pense judicieusement que toute paix est bonne, quand par elle on met à couvert des millions, qui se consommoient de nécessité dans la continuation de la guerre : Que le bon homme Dom Louis n'ait eu pour but que le service de son maître & l'utilité du public, la

maxime de M. le Cardinal est que *le Ministre doit être moins à l'Etat, que l'Etat au Ministre;* & dans cette pensée, pour peu que Dieu lui donne de jours, il fera son propre bien de celui de tout le Royaume.

J'ai pitié de ces discoureurs, qui lui reprochent d'avoir fait la paix, quand nous allions tout conquérir. Il me semble avoir appuyé suffisamment sa modération; je puis encore alléguer pour sa justification des raisons qu'il nous a souvent données.

*Les François*, dit-il, *portent toujours leurs vues au-dehors, sans regarder jamais au-dedans : dissipés sur les affaires d'autrui, ils ne font point de réflexions sur les leurs.*

*Ils allégueront qu'après la bataille de Dunkerque, & la défaite du*

*Prince*

*Prince de Ligne ; qu'après la reddition d'une partie des Villes, dans l'étonnement des autres, la Flandre ne pouvoit plus subsister* (a); *que les affaires des Espagnols n'alloient gueres mieux dans le Milanez* (b) ; *que la défaite de Dom Louis avoit*

---

(*a*) M. de Turenne ayant assiégé Dunkerque en 1658, Dom Jean d'Autriche, le Prince de Condé & le Maréchal d'Hocquincourt, qui commandoient l'Armée d'Espagne, l'attaquerent près de cette Place le 14 de Juin; mais ils furent battus. Peu de tems après, M. de Turenne défit aussi le Prince de Ligne : & cette campagne-là, outre Dunkerque, les François prirent Link, Furnes, Bergues, Dixmude, Oudenarde, Menin, Ypres & Gravelines.

(*a*) Le Duc de Modene, assisté par la France, avoit passé l'Adda en 1658, & pris quelques Places du Milanez.

*rempli de consternation toutes les Espagnes, épuisées d'hommes & d'argent; & pour parler en termes de Médecin, que le siége de la chaleur n'étoit pas moins attaqué que les parties,*

*Mais ils ne diront pas que le Cardinal de Retz avoit fait un voyage en Flandre, d'où il étoit sorti si secrettement, qu'on n'avoit jamais pu découvrir le lieu de sa retraite* (a).

---

(*a*) Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de Retz, s'étant rendu redoutable à Mazarin, fut arrêté au Louvre le 19 de Décembre 1652, & conduit au Bois de Vincennes. Le 12 d'Avril 1654, il fut transféré au Château de Nantes, d'où il s'échappa le 8 d'Août de la même année. Il alla en Italie, & arriva à Rome le premier de Décembre. L'Archevêque de Paris, son oncle, étant mort pendant sa détention; dès qu'il se trouva libre, il fit

*Ils tairont malicieusement qu'Annery, ce premier mobile des Assemblées, alloit & venoit de nuit chez les Gentilshommes du Vexin; qu'on avoit rencontré proche de Hedin, Crequi-Bernieulle; que Gratot, le*

---

tous ses efforts pour être mis en possession de cet Archevêché, dont il étoit Coadjuteur. Mais ne pouvant surmonter les oppositions de la Cour de France, il quitta l'Italie, & devint comme errant, sans qu'on sçût jamais bien où il étoit. Cependant le Cardinal Mazarin ne laissoit pas d'avoir peur de lui; & comme il apprit qu'il avoit été secrétement en Flandre & près des frontieres de Picardie, M. de Saint-Evremont insinue que Mazarin s'étoit imaginé que c'étoit pour fomenter certains mécontentemens en Normandie & dans le Vexin, & pour causer une révolte; & qu'ainsi il se hâta de faire la paix sur une terreur panique.

*Montresor des Provinces, avoit tenu à Coutances force discours politiques sur le bien public* (a).

*Ils tairont que Bonnefon armoit les Sabotiers de Sologne, & donnoit de la chaleur à ce dangereux parti,*

---

(*a*) M. de Saint-Evremont raille ici le Cardinal Mazarin d'avoir redouté trois Gentilshommes de Normandie qui erroient par les Provinces, & qui étoient absolument hors d'état de lui faire aucun mal. Montresor, dont nous avons ici les *Mémoires*, fut un des plus grands ennemis du Cardinal de Richelieu. C'étoit un homme d'esprit que ce Cardinal craignoit, à cause de son crédit auprès du Duc d'Orléans & du Comte de Soissons. M. de Saint-Evremont appelle ici Gratot *le Montresor des Provinces*, pour se moquer de Mazarin, à qui ce Gratot faisoit autant de peur, que Montresor en avoit fait à Richelieu.

*qui se formoit contre l'Etat* (a).

Il y avoit quelque chose de plus pressant encore, dont la seule conscience de M. le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle gêne à un grand Ministre, maître absolu de la Cour, de voir trois Gouverneurs qu'il avoit faits, tirer des sommes prodigieu-

(a) Un peu avant la paix des Pyrénées, les Paysans de la Sologne, petit pays entre l'Orléanois & le Berry, se révolterent & s'attrouperent. On appella ce mouvement *la Guerre des Sabotiers*; parce qu'en Sologne, pays pauvre & plein d'eaux, on ne porte presque que des sabots. Bonnefon, Gentilhomme Protestant, qui étoit un de leurs chefs, fut pris & mené à Paris, où il eut la tête tranchée. M. de Saint-Evremont raille le Cardinal d'avoir eu peur de ces misérables Paysans attroupés.

ſes de la Flandre, ſans compter avec lui ! Du tempérament généreux qu'eſt Son Eminence, elle eût mieux aimé donner Corbie, Peronne & Saint-Quentin aux Ennemis, que de ſouffrir plus long-tems les contributions d'Arras, de Bethune & de la Baſſée (*a*).

Il faudroit entrer dans ſon ame, pour bien connoître le déplaiſir

(*a*) Avant la paix des Pyrénées, les Gouverneurs des Places frontieres avoient les contributions. Les Gouverneurs d'Arras, de la Baſſée & de Bethune avoient, diſoit-on, amaſſé par-là des biens immenſes. On voit bien que M. de Saint-Evremont raille Mazarin, comme s'il n'eût conclu la paix, que pour ſe venger de ces Gouverneurs, qui ne vouloient pas lui faire part de ce qu'ils gagnoient par les contributions.

qu'elle a eu de s'être trompée sur Saint-Venant, quand le dessein d'en tirer un million est devenu à rien entre les mains de la Haye (a).

Oudenarde, Ypres & Menin entretenoient véritablement un grand corps; mais à peine y avoit-il au-delà de quoi enrichir le Seigneur Lange. Je passe outre, & pose que la Flandre se fût rendue

(a) Le Cardinal Mazarin avoit donné le Gouvernement de Saint-Venant au sieur la Haye, dans l'espérance que celui-ci seroit plus honnête que les autres à son égard : mais la Haye prit tout pour lui, & se moqua du Cardinal. Dans ce tems-là, il n'étoit pas si facile de rappeller les Gouverneurs des Places frontieres. On craignoit de les irriter, & de les réduire à la nécessité de livrer leurs Places aux Ennemis.

tout-à-fait à nous ; il eût fallu conserver ses priviléges, & se contenter d'un misérable centieme.

Non, non, Monsieur ; des titres, des seigneuries ne satisfont pas un Ministre si solide. Ce qui s'appelle une véritable conquête pour lui, c'est l'acquisition réelle de nouveaux deniers ; &, à son avis, réduire les Gouverneurs, casser des troupes, retrancher toutes les dépenses, & ne diminuer aucunes levées, c'est proprement *conquérir* ; c'est gagner en effet un nouveau Royaume. Avec cela j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'Espagne tous ses Etats, & promettra religieusement de ne la point troubler dans la guerre de Portugal. De toutes les possessions du Roi d'Espagne,

les seules Indes lui font quelque envie ; mais, il se console, de ce que les Espagnols en ont les soins, & qu'il aura toujours la meilleure partie de leur flotte.

Voilà, Monsieur, le mystere de nos conférences, & voilà ce qui s'est passé de plus secret dans le cœur de M. le Cardinal.....

Si vous voulez que je vous dise sérieusement les mêmes vérités sous un autre tour, vous sçaurez qu'il n'y avoit plus de Monarchie Espagnole dans la continuation de la guerre ; encore l'eussions-nous fort affoiblie par sa paix, si M. le Cardinal ne l'eût pas voulu traiter lui-même, sans la participation de personne. Il est certain qu'il n'a jamais compris la foiblesse & la nécessité des ennemis, au point qu'elles

étoient ; & la converſation que M. de Turenne eut avec lui ſur ce ſujet, lui parut le diſcours d'un Général intéreſſé, qui vouloit éloigner la paix, pour ſe maintenir dans la guerre.

L'ancienne réputation des Eſpagnols lui couvroit leur miſère préſente, ne pouvant s'imaginer qu'une nation ſi redoutable autrefois, pût être ſi proche de ſa ruine. L'Eſpagne, l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas, qui n'étoient preſque plus que des noms, lui donnoient toujours une grande idée de leur vieille puiſſance : il ne conſidéra pas aſſez l'état où nous étions, pour conſidérer trop celui où nos ennemis avoient été.

La vertu de M. le Prince dénuée des moyens néceſſaires pour agir ; l'image du Cardinal

de Retz, caché miſérablement pour la ſûreté de ſa vie, rappelloient dans ſon eſprit les déſordres paſſés, & lui faiſoient appréhender des révolutions nouvelles. Il concevoit en trois gentils-hommes de Normandie, vagabonds, en de pauvres payſans de Sologne déſeſpérés, toute la nobleſſe ſoulevée, & la révolte de tous les peuples. Tout le monde, à ſon avis, l'attaquoit, parce qu'il ſe ſentoit odieux à tout le monde.

Comme il y avoit en lui un mêlange de ſentimens différens, il faut conſidérer le motif d'intérêt, après celui de la crainte. Rien ne le gênoit ſi fort que la dépenſe inévitable de la guerre; & il aſpiroit à ſe voir maître de

tous les deniers, sans être nécessité de les employer à aucun usage. Alors il croyoit les finances purement siennes; ce qui a été véritablement un des principaux sujets de la paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ses plus fortes raisons; & il comptoit toujours avec les villes que nous laissoient les Espagnols, celles qui rentreroient au pouvoir du Roi. Mais, à parler sainement, les grandes contributions irritoient son avidité; & comme il ne lui étoit pas possible de les partager avec les Gouverneurs, il se faisoit un plaisir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvoit pas avoir.

Il y a apparence que la derniere campagne de M. de Turenne

lui a donné quelque secrette jalousie (*a*); particuliérement ces heureux succès, où sa vanité ne pouvoit s'intéresser, comme elle avoit fait ridiculement à la bataille de Dunkerque. Un si grand bonheur lui donna, sans doute, la pensée de négocier, l'ayant toujours eue dans les événemens favorables, pour faire connoître

(*a*) M. de Turenne, naturellement fier, ambitieux, étoit redoutable aux Ministres, quand il avoit de bons succès. Ils craignoient qu'il ne se voulût rendre maître des affaires. Le Cardinal Mazarin ne voulut pas le faire trop puissant. Messieurs le Tellier & Colbert le craignirent aussi après les Conquêtes de Louis XIV dans les Pays-Bas en 1667, & on croit que cela les porta, autant que la triple Alliance, à conclure le Traité d'Aix-la-Chapelle l'année suivante.

aux Généraux l'incertitude de leur condition, & les tenir, au milieu de tous leurs progrès, dans la même dépendance.

Il craignoit de plus, qu'incommodé de goutte, de gravelle, & par conséquent, moins en état de suivre le Roi, on ne vînt à se passer aisément de lui dans la campagne. Le souvenir des derniers exploits lui en faisoit appréhender de nouveaux; & pour se délivrer d'inquiétude, il aima mieux finir la guerre par une paix toute de lui, que de voir faire conquête sur conquête, où il n'auroit point pris de part.

D'ailleurs il commençoit à se lasser de tous les maux qu'il avoit fait souffrir à M. le Prince. Sa haine s'étant enfin épuisée, il s'apprivoisoit à l'imagination de

ſon retour, & ſe flatoit même quelquefois du plaiſir qu'il auroit de le voir abandonné des Eſpagnols, & humilié devant lui. Il penſoit trouver à la conférence une ſoumiſſion générale, & faire là, comme bon lui ſembleroit, le deſtin de tous les peuples : mais Don Louis, qui fut ſouple pour l'attirer, devint fier ſi-tôt qu'il le vit entre ſes mains, & voulut regagner dans la hauteur du traité, la réputation qu'il avoit perdue dans la foibleſſe de la guerre. Et certes, c'eſt une choſe aſſez remarquable, que les Grands d'Eſpagne, qu'on nous dépeignoit ſi fiers, aient reconnu la ſupériorité de notre nation, par des déférences aux François, qui ſentoient moins la civilité, que l'aſſujettiſſement; & que M. le Cardi-

nal, qui seul avoit l'honneur & les droits de la France à soutenir, ait trouvé moyen, avec la force & la raison, de se faire un maître. Il pouvoit tout ce qu'il auroit voulu fortement; mais pour avoir pris le parti de la persuasion, & avoir laissé prendre à don Louis celui de l'autorité, les Espagnols ont fait la paix, comme s'ils avoient été en notre place; & nous avons reçu les conditions, comme si nous avions été en la leur. Je sçus de quelqu'un d'eux que M. de Lionne leur eût été d'une humeur fort épineuse, si son supérieur n'eût levé tous les obstacles qui traversoient la conclusion (*a*).

---

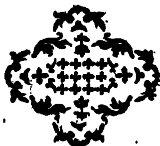
(*a*) Le Marquis de Lionne & Dom Antonio Pimentel ébaucherent le Traité

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le différent procédé des deux Ministres ; & j'ai trouvé qu'aux affaires particulieres, M. le Cardinal étoit plein de difficultés, de dissimulations, d'artifices, avec ses meilleurs amis ; dans les traités publics, avec nos ennemis même, confiant, sincere, homme de parole,

---

des Pyrénées ; l'un, pour le Cardinal Mazarin, & l'autre, pour Dom Louis de Haro. Ils eurent des conférences à Paris avant l'entrevue des deux Ministres ; & pendant la conclusion du Traité, ils concertoient entr'eux les choses que Mazarin & Dom Louis devoient déterminer. M. de Saint-Evremont veut dire que M. de Lionne étoit rigide & bon François ; mais que Mazarin, entêté de conclure la paix, relâchoit ce que Lionne vouloit qu'on obtînt.

comme s'il eût voulu se justifier aux étrangers de la réputation où il étoit parmi nous, & rejetter les vices de son naturel sur les défauts de notre nation. Pour Don Louis, de l'honnêteté avec les particuliers, de la franchise avec ses amis, de la bonté pour ses créatures : dans les affaires générales, un dessein de tromper assez profond sous des apparences grossieres, & peu de bonne foi en effet sous l'opinion d'une probité établie.



# TABLE DES MATIERES.

*Saint-*

Fin de la Table.

# CATALOGUE

*Des Livres qui se trouvent chez* VINCENT, *Imprimeur-Libraire de Monseigneur le Duc de* BOURGOGNE, *rue S. Severin.*

## *DICTIONNAIRES.*

LE grand Dictionnaire historique de *Louis* MORERI, ou le Mêlange curieux de l'Histoire sacrée & profane, nouvelle édition, dans laquelle les Supplémens sont refondus, *in-fol.* 10 *vol.* 1759. 250 l.

Supplément au même Dictionnaire, pour les éditions de 1725 & 1732, *in-fol.* 2 *vol.* Tomes 7ᵉ & 8ᵉ. 36 l.

Nouveau Supplément au Dictionnaire de Moreri, contenant des additions très-intéressantes, 2 *vol. in-fol.* Tomes 9ᵉ & 10ᵉ. 40 l.

Dictionnaire Universel François & Latin, vulgairement appellé *Dictionnaire de Trévoux*, *in-fol.* 7 *vol.* derniere édition augmentée considérablement. 168 l.

Supplément au même Dictionnaire de Trévoux (pour les précédentes éditions en 5 ou 6 *vol. in-fol.*) 1 *vol.* 34 l.

Abbrégé dudit Dictionnaire de Trévoux, *in-4°. 3 vol. sous presse.*

Dictionnaire de Cas de Conscience, par M. Pontas, *nouvelle édition*, revuë, corrigée & augmentée considérablement, *sous presse.*

Abbrégé du Dictionnaire des Cas de Conscience, par M. Pontas, revu, augmenté, & mis dans un ordre nouveau, par M. COLLET, Docteur en Théologie, *in-4°.*

Dictionnaire œconomique, contenant divers moyens d'augmenter son bien, conserver sa santé, & parvenir à une heureuse vieillesse, par M. Chomel, *in-fol. 4 vol.* 66 *l.*

Dictionnaire géographique, historique & critique, &c. par M. Bruzen de la Martiniere, *in-fol. 6 vol. sous presse.*

Abbrégé portatif du Dictionnaire géographique de la Martiniere, *in-8°*, 1759. 4 l. 10 s.

Dictionnaire portatif de la Langue françoise, extrait du grand Dictionnaire de *Pierre Richelet*, in-8°. 5 l.

Dictionnaire d'Architecture Civile, Militaire & Navale, contenant une explication des termes qui concernent différentes especes de bâtimens, avec les noms & l'explication des matieres, des instrumens & des outils dont se servent les différens ouvriers employés à ces trois sortes d'Architecture. On y a joint

les noms des plus célebres Architectes anciens & modernes, dont on fait connoître les principaux ouvrages. *Volume* in-4°, *avec beaucoup de Gravures, sous presse.*

Dictionnaire portatif de santé, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies, des différens signes qui les caractérisent chacune en particulier, des moyens les plus sûrs pour s'en préserver, & des remedes les plus efficaces pour se guérir, & enfin de toutes les instructions nécessaires pour être soi-même son propre médecin, par M. L***, ancien Médecin des Armées du Roi, & M. De B***, Médecin des Hôpitaux, *in*-8°. 2 *vol.* nouvelle édition 1760. 9 l.

*HISTOIRE, LITTERATURE, &c.*

Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'anglois, *in*-4°. 15 *vol.* avec Cartes & Figures, Hollande. 180 l.

Abbrégé chronologique de l'Histoire universelle, *in*-8°, petit form. 1757. 4 l. 10 f.

Histoire générale de Languedoc, avec des Notes & les Piéces justificatives, composée sur les Originaux, enrichie de divers Monumens, avec Cartes, Fig. & Vignettes en taille-douce, par D. Vaissette, *in-fol.* 5 *vol.* 100 l.

—— Les Volumes III, IV & V se vendent séparément 20 livres chaque.

Abbrégé de l'Histoire de Languedoc, par le même, *in*-12. 6 *vol.* 15 l.

Histoire militaire des Suisses, par M. le Baron de Zurlauben, *in*-12. 8 *vol.* 20 l.

—— Les Volumes VI, VII & VIII *faisant la fin de ladite Hist.* séparément, 7 l. 10 s.

Le Code Militaire des Suisses, *in*-12. 4 *vol.*

Histoire du Concile de Trente de Fra-Paolo Sarpi, traduite de nouveau en françois, avec des notes critiques, par P. Fr. Le Courayer, derniere édition, à laquelle on a joint plusieurs Piéces importantes & la Défense de l'Auteur contre les censures de plusieurs Prélats & Théologiens, *in*-4°, 3 *vol.* Amsterdam 1751. 30 l.

Histoire de l'Eglise en abbrégé, depuis le commencement du monde jusqu'à présent, par M. Du-Pin, *in*-12. 4 *vol.* 10 l.

Histoire profane depuis son commencement jusqu'à présent, contenant les tems obscurs & fabuleux; l'Histoire des événemens arrivés dans tous les tems; les différentes Religions, & les Hommes illustres qui ont vécu dans chaque siécle, &c. par le même, *in*-12, 6 *vol.* 15 l.

Le Génie de Montesquieu, *in*-12. 1758. 2 l. 10 s.







